garning.

HENRIADE

DE

M^r. De VOLTAIRE.

Seconde Edition revûe, corrigée, & augmentée de Remarques critiques sur cet Ouvrage.



A Londres:

Chez WOODMAN & Lyon dans Russel-Street, Covent-Garden, MDCCXXVIII,

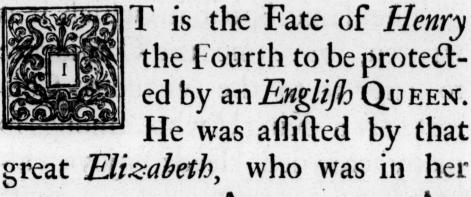




TO THE

QUEEN.

MADAM,



A 3 Age

DEDICATION.

Age the Glory of her Sex. By whom can his Memory be so well protected, as by her who resembles so much Elizabeth in her personal Virtues?

Your Majesty will find in this Book bold impartial Truths, Morality unstain'd with Superstition, a Spirit of Liberty equally abhorant of Rebellion, and of Tyranny; the Rights of Kings always afferted, and those of Mankind never laid aside.

The same Spirit in which it is written, gave me the Confidence to offer it to the virtuous Confort of a King, who among so many crowned Heads enjoys, almost

DEDICATION.

most alone, the inestimable Honour of ruling a free Nation, a King who makes his Power consist in being belov'd, and his Glory in being just.

Our Descartes, who was the greatest Philosopher in Europe, before Sir Isaac Newton appear'd, dedicated his Principles to the celebrated Princess Palatine Elizabeth, not, said he, because she was a Princess, for true Philosophers respect Princes, and never slatter them, but because of all his Readers she understood him the best, and loved Truth the most.

I beg Leave Madam (without comparing my felf to Descartes) to dedicate

DEDICATION.

dedicate the Henriade to your Majesty, upon the like Account, not only as the Protestress of all Arts and Sciences, but as the best Judge of them.

I am with that profound Respect, which is due to the greatest Virtue, as well as to the highest Rank,

May it please Your Majesty,

Your Majesty's

most humble,

most dutiful,

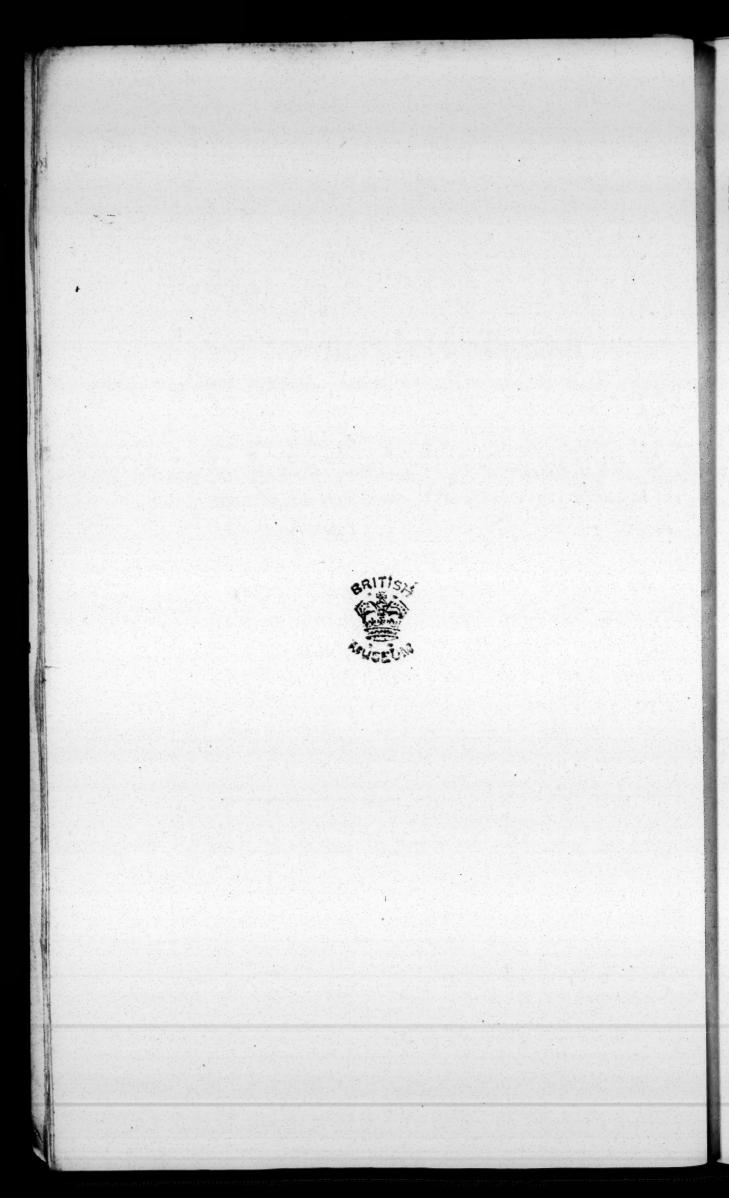
most obliged Servant,

VOLTAIRE.

Avis de l'Editeur.

J'Espere que je ne fais aucun tort à Monsieur de Voltaire en mettant au jour une Edition de la Henriade, à la suite de laquelle j'ay imprimé quelques reflexions sur ce poëme qui m'ont êté communiquez par un Seigneur de ce pays-cy.

Si Mr. de Voltaire a intention de repondre aux Critiques de ce Seigneur, je suis prest à les imprimer, n'ayant point en vue de desobliger un homme comme Mr. de Voltaire, pour qui j'ay un respect particulier.





PENSEES

SUR LA

HENRIADE.

Voltaire a fait connoître son genie parmy nous, comme en France, & puisqu'il a imprimé une savante Critique sur Milton, en Anglois, je risqueray d'imprimer une Critique de la Henriade en François, quoyque je ne presume pas avoir apris sa Langue en dixhuit années aussi bien qu'il a fait la notre en dixhuit mois.

A

Je

Je ne suis pas un juge competent de la Poesse Françoise, etant nonseulement etranger par raport à la Langue, mais par raport à la Poesse.

Son Henriade que j'ay lue d'abord rapidement m'a charmé, & ma donné envie de la relire: apres la seconde Lecture, je l'ay recommencée encor avec un plaisir nouveau, & je puis dire que cela n'arrive pas souvent avec Messieurs les Poetes François. On est bientot rassassié de leurs grands Vers rimez qu'ils appellant bien tournez, mais qui manquent presque tous de force & d'energie.

En un mot, la Poesse de M. de Voltaire est comme je la voulois, & comme je n'osois pas l'esperer. Je n'en ajouteray pas

d'avantage sur ce point.

Mais je prends la liberté de demander à M. de Voltaire pour quelle raison il a voulu choisir pour sujet d'un si beau Poeme, une si villaine Action: je veux dire le changement de Religion de Henri quatre.

Y a t'il en verité une choie plus lache & plus indigne sur la terre que de changer de Religion par interest. Voyla pourtant ce que

que Henri quatre, ditle Grand, a fait notoirement, quatre fois en sa vie. La premiere il se sit Protestant pour etre ches de party, la seconde il se sit Papiste pour sauver sa vie à la Sainte journée de Barthelemy, la troisséme il retourna Protestant, & la quatrième il se sit Papiste encore, pour entrer dans Paris.

C'est cette derniere action que M. de Voltaire a embellie avec toute la grandeur de son imagination.

1,

nt

st

ez

n-

re

ılu

esi

ge-

80

de

que

Comment se peut il faire qu'un homme qui paroit avoir des idées si nobles & si sages de la Divinité ait pu faire un Poeme à l'honneur du Papisme, & à la gloire d'un Heros qui s'est fait Papiste par un lache interest! voyla ce qui me paroit incomprehensible.

Je suplie tout lecteur de faire icy une reflection avec moy, & de considerer quelle difference il y a entre l'Angleterre & la France; entre notre heureux Gouvernement & l'Esclavage des François; entre notre Religion, & le Papisme.

A 2

Voyla

Voyla M. de Voltaire qui selon les principes de sa secte dans laquelle il a été nourry, fait le Panegirique de Henri quatre devenu Catholique Romain. Son sujet l'engage naturellement à deffendre l'adoration des os de mort, à faire une pompeuse description de la Comédie que les Pretres Papistes jouent tous les matins avec une tonsure sur la tete, & une chemise pardessus leur jacquette, assistez d'un petit garçon, pris dans la rue, qui sonne d'une clochette & leve la chemise du Pretre. Notre grand Poete a annobly cela du mieux qu'il a pu. Cependant on ne veut pas souffrir son ouvrage en France, parce qu'il ne dit pas assez de mal de ces mechants Huguenots. L'esprit de toleration qui regne dans son livre excite contre luy l'esprit de persecution. Ce n'est pas assez d'etre Papiste, il faut etre Papiste furieux, ou bien l'on ne vous souffrira point dans un pays Papal. Voyla M. le Courayer qui est obligé de s'enfuir de France, parce qu'il n'a pas voulu convenir que nos Evêques avoient été consacrez au cabaret. Voyla M. de Voltaire tout Catholique Romain chassé de

П

n

16

d

n

n

de France parce qu'il dit que l'Inqusition est un fort cruel tribunal, & que beaucoup des Saints Peres les Papes ont été de très-

grands vauriens.

Qu'arrive t'il! M. de Voltaire arrive dans notre Isle avec un Livre contre notre Religion. On le reçoit à bras ouverts: le Roi & la Reine luy font des présents; tous les Seigneurs s'empressent à faire imprimer son livre. C'est à qui luy fera accueuil depuis les grands jusqu'aux petits. Je ne crois pas apres cela qu'on puisse nous reprocher d'etre inhospitables aux étrangers. Je suppose qu'un de nous s'en aille en France avec un livre contre le Papisme & contre les Cardinaux: je demande si le Cardinal de Fleury, luy donnera des diners à sa maison de campagne, si le Scroope des François signera quelque ordonnance pour luy, & si la Cour fera imprimer son livre par Souscription?

Qu'on dise tout ce qu'on voudra, les François font peutetre la reverence aux etrangers mieux que nous, mais nous les receuons mieux. Nous ne nous embarrassons point de quelle Religion est un homme, nous le cha-

A 3

risons,

rissons, encourageons, & secourons dez qu'il a du merite.

Depuis la persecution injuste & encore plus malavisée exitée contre notre Religion en France en 1686, environ dix mille familles Françoises ont fait des fortunes chez nous, & aujourd'huy encore nous nous taxons volontairement pour faire subsister tous le pauvres François Resugiez.

Monsieur de Voltaire fait dire à Henry

quatre,

Je ne decide point entre Geneve & Rome:

De quelque nom divin que leur party les nomme

J'ai veu des deux cotez la fourbe, & la fureur;

Et si la persidie est sille de l'erreur,

Si dans les differents où l'Europe se plonge,

La trahison, le meurtre, est le sceau du Mensonge,

L'un & l'autre party cruel egalement,

Ainsi que dans le crime est dans l'aveuglement.

Je repondray à M. de Voltaire:

Ouy le crime sans doute est enfant de l'erreur.

Ouy, dans les differents où l'Europe se plonge

La trahison, le meurtre est le sceau du Mensonge.

Mais la compassion, la generosité,

La liberté surtout vient de la Verité.

Ces vers ne sont pas si bons que ceux de M. de Voltaire mais ils sont vrais au moins. Nous ne persecutons personne & nous recevons tous ceux qui sont persecutez.

Les Jacobites qui sont sortis d'Angleterre, n'ont pas été chassez comme Papistes; mais comme ennemis de nôtre sage & heureux gouvernement, & comme fauteurs du Pretendant. Plus d'un Siegneur est ouvertement Catholique Romain. Il fait dire la messe chez luy tous les jours. Nous avons icy un Evesque de la part du Pape: nos Prelats le connoissent bien.

ze,

Je

Nous laissons en paix pres de deux cent Jesuites qui sont à present en Angleterre. Est A 4 il juste qu'apres cela M. de Voltaire nous mette sur le meme pied avec la secte Catholique Romaine, avec cette secte persecutante qui a repandu plus de sang Chretien que

jamais les Payens n'en ont versé?

Il faut icy rendre justice à M. de Voltaire: la Henriade est pleine des plus beaux morceaux & des plus forts qu'on ait jamais ecrit contre la persecution. En cela nous louons la noblesse de son ame, mais en cela aussi nous nous plaignons, qu'il n'ait pas assez distingué des Protestants qui tolerent tout, d'avec des Papistes qui persecutent tout.

Apres ces reflexions generales je diray un

mot de chaque Chant en particulier.

Chant Premier.

E chant me paroit poetiquemeut bon, mais est ce assez? & ne faudroit il pas qu'un ouvrage sut bon veritablement. J'explique ma pensée. M. de voltaire introduit un vieillard Catholique Romain, qui predit deux choses, l'une que notre Religion sera bien

bientot detruitte, l'autre que Henry quatre

se fera Papiste dans l'occasion.

n

it

a

n

De ces deux predictions la premiere me semble difficile à s'accomplir; au contraire, il y a plus d'apparence que le Papisme sera à sa fin plutot que le Protestantisme. Car il est croyable que les hommes devenant de plus en plus eclairez, entendront enfin leurs interets; & certainement l'interet des hommes est d'etre libres, & de n'etre pas tirannisez par le Clergé. De plus, il faudra bien que tôt ou tard les Souverains ouvrent les yeux, & qu'ils se lassent de voir leur Autorité usurpée par leurs sujets. Il n'est pas croyable que plusieurs petits Princes n'embrassent pas la premiere occasion qui s'offrira d'eteindre la preséance que les Cardinaux leurs sujets ont sur eux. Et surement il n'y a point de Roi qui ne fut aise d'etre delivré du joug du Pape, lequel peut quelquefois avec une Bulle mettre le feu en plus d'un Etat.

Un culte si nouveau ne peut durer toujours.

Des caprices de l'homme il a tiré son etre.

On le verra perir ainsi qu'on l'a vu naitre.

Japplique ces vers au Papisme, avec la permission de l'autheur. Car ni St. Paul, ni St. Jean, ni St. Pierre n'ont dit la messe, ni n'ont fait l'office des morts, ni n'ont eu des images, ni n'ont connu la confession auriculaire, ni la Transubstantiation. C'est tout cela qui a tiré son etre des caprices de l'homme. Mais pour notre Religion, son etre est tiré de la simplicité des premiers temps: & ce qui est simple & ancien doit durer plus que ce qui est composé & nouveau.

L'autre point est que Henri quatre se sera Catholique Romain à la sin de l'ouvrage. Cela n'etoit pas dissicile à deviner; il changeoit de Religion comme de Maitresse. Mais les Poetes sont comme les Theologiens. Dieu est leur machine. Il semble que ces deux prosessions aient pour but de nous tromper

avec

avec des paroles. Voyla pourquoi, les pre-

miers Theologiens furent Poetes.

e

IS

a

e.

1-

is

eu

IX

er

eç

Au reste nous admirons l'excellente peinture que M. de Voltaire a fait de l'Angleterre. Il me paroit que c'est le plus bel endroit de son premier Chant.

Second & troisieme Chant.

Le mets ces deux Chants ensemble, parce qu'ils sont un même narré. C'est la même Histoire contée par Henri quatre. Il est à souhaiter que tout le monde aprenne le second Chant par cœur, pour avoir une juste execration de la Journée des Massacres, & que le genre humain ne soit plus exposé, s'il se peut, à de pareilles horreurs epidemiques. On me dira la Nation Françoise est polie, & ne songe qu'au plaiss. De pareils excez ne sont plus à craindre d'elle. Je repondray, la Cour de Catherine de Medicis étoit tres polie & galante, on étoit tout autant voluptueux, debauché, inapliqué, sans Religion, qu'on peut l'être à present en France. Cependant

Cependant une moitié de la Nation massacra l'autre en une nuit. Pareilles choses peuvent arriver quand les circonstances seront les mêmes. Ce que je dis, est pour le bien du genre humain, que nous devons avoir en vue en tout ce que nous ecrivons.

Le troisieme Chant n'est pas, je croi, si Poetique que le second, mais il me paroit qu'il y a plus d'art. La bataille de Coutras me paroit un coup de maitre. Je ne say si l'autheur ne l'a point imitée de Quintus

Curtius.

Je suis faché que la peinture qu'Elisabeth fait du Pape Sixte ne soit pas si belle que celle que fait le Poete, au Chant quatre, du même Pape;

Le pastre de Montalte est le rival des Rois,

Dans Paris comme à Rome il veut donner des loix,

Cela n'est il pas plat en comparaison de ceci,

Il devoit sa grandeur à vingt ans d'artifice:

Vingt ans il sut cacher ses vertus & ses vices.

Il sembla suir le rang, qu'il bruloit d'obtenir,

Et s'en sit croire indigne asin d'y parvenir.

11

it

IS

fi

18

h

ie

lu

ix.

de

Ce sont là des touches de maitre, & c'etoit à la Reine Elisabeth à s'exprimer ainsi. De ce Chant plus Politique que Poetique je passe au suivant.

Chant Quatrieme.

l'art eclate avec le plus de magnificence. Le fonds du tableau n'est autre chose qu'une Procession de Capuchins & de Freres Franciscains, avec trois membres de Parlement pendus. Mais la description de Rome, & de la Politique sont des peintures qui embelissent le sujet & qui luy donnent une force dont je suis frappé. Mais

Mais, M. de Voltaire, dans ce beau portrait que vous faites de Rome & de ces Papes dont l'un mourut dans les bras d'une fille de joye, l'autre pris sur le fait & battu jusqu'à la mort par le mary, un autre empoisonné par le même boucon qu'il avoit preparé pour une troupe de Cardinaux, & tant d'autres pieux exemples; c'etoit là qu'il faloit parler de l'Infallibilité Papale. Quel beau & vaste champ pour votre Muse Gallicane! car vous autres François, vous croiez votre Roi infallible, mais non le Pape. Oh qu'il eut été beau de nous representer ces Saints Peres allant du lit d'une Prostituée à l'Eglise! prononçant des Oracles de leur bouche impure, & le Putanisme avec la sacrée Verité gouvernant ces bons personnages tour à tour. Allons, quelques touches de votre pinceau sur cette Infallibilité! & je vous serai une Soubscription pour ce seul endroit.

Chant Cinquieme.

it

cs

de

à

né

ur

es

er

te

us

n-

té

1-

0-

e,

u-

r.

u

ne

nt

VOICI un Chant digne d'attention. Un bon Moine y assassine son Roy. Mais par toutes les peines que l'autheur a prises, je croi pouvoir demontrer que Jacques Clement est un tres grand Saint dans l'Eglise Romaine; & un vrai Martir. En voici la preuve. Quiconque fait son devoir avec zele foi & espérance, & sacrifie sa vie à ce devoir, plait à Dieu. Or voila le cas de Clement. Il etoit sûr de mourir, & il se livroit à la mort avec zele, foi, & esperance: pouvoit il ne pas croire que tuer le Roi etoit son devoir, lorsque tous les Moines ses confreres, ses Predicateurs, son Confesseur, son Pere Superieur l'en assurent? Il fait la même chose positivement que Mutius Scevola. Mais il a par dessus Scevola, l'avantage d'une Revelation; un Ange de Lumiere lui apparoit de la part de Dieu. Non seulement il est dans la necessité de croire que tuer le Roi est une bonne action, mais il doit

doit croire que ne pas tuer le Roi, est criminel, il est obligé en conscience d'etre parricide:

Tantum religio potuit suadere malorum.

Je ne seaurois aprouver l'operation magique dans ce cinquieme Chant. Monsieur de Voltaire s'est declaré ici ouvertement contre ces choses dans son Essay on epick Poetry. Pourquoi se va-t'il amuser à mettre dans son Poeme les mêmes sortileges qu'il a blamés en la Jerusalemme libertata?

Je ne voudrois pas non plus qu'à la fin de ce cinquieme Chant Henry quatre fut representé si puissant, & si prest à terrasser la Ligue: cela est contraire à l'Histoire, & ne menage pas assez la surprise du lecteur.

Chant Sixieme.

Etats generaux de Paris, & un assaut. Le discours de Potier me paroit admirable, & bien propre à etre appliqué pour nos Guer-

res

res civiles. Ils mouroient pour leurs Rois, vous massacrez les votres: Dieu que vous plaignez implacable, Dialoux; s'il aime à se vanger, Barbares, c'est de vous. Pour l'assaut, tout vif qu'il est, il ne me touche point. Je suis Quaker, en sait de Livres: les batailles ne me plaisent point; mais j'aime à voir notre grand Mornay qui, à mon avis, est le Heros du Poeme

r

-

n

ın

ut

er

&

r.

es

it.

le,

er-

res

Incapable à la fois de crainte & de fureur,

Sourd au bruit des canons, calme au sein de
l'horreur,

Avec un œuil Stoique il regarde la guerre,

Comme un fleau du ciel affreux, mais necessaire.

Il marche en Philosophe où l'honneur le conduit.

Condame les combats, plein son maitre, & le suit.

Et en un autre endroit:

Le grand Mornay le suit toujours calme & serain,

11

PENSEES SUR

Il veille autour de lui tel qu'un heureux genie:

Voiez-vous, lui dit-il, cet escadron qui plie.

Ainsi dans la mêlée, il l'assiste, il l'escorte,

Et pare en lui parlant plus d'un coup qu'on lui porte &c.

Ma foi, Mornai est plus grand qu'Henri quatre.

Chant Septieme.

N lisant le Septieme Chant je disois en moi même. L'Autheur est mon Theologien. O vous Pretres qui damnez le genre humain sans misericorde, parce qu'on prend la coupe dans la communion, ou qu'on ne porte point de surplis, ou qu'on pense que le saint Pere Pape peut se tromper à toute force; ecoutez M. de Voltaire comme il parle de Dieu:

C'est cet être infini qu'on sert, & qu'on ignore,

Sous cent noms differents le monde entier l'adore, Du n

n

n

Du haut de l'Empirée il entend nos clameurs,

Il regarde en pitié ce long amas d'erreurs

Ces indignes portraits que l'humaine ignorance,

Fait si pieusement de sa sagesse immense.

Le mort est à ses pieds, elle amene à la fois

Le Turc & l'Indien, le Juis & le Chinois.

Dieu ne les punit point d'avoir fermé leurs yeux Aux clartez que lui meme a placé si loin d'eux &c.

n

)-

e

d

n

n

1-

re

Du

Que je me plais à voir Dieu peint comme un bon Pere de famille, qui choie tous ses enfans, blancs, noirs, jaunes, avec nez long ou plat, avec turban ou chapeau, avec prepuce ou sans prepuce? Vous autres bons Papistes pour l'ordinaire vous brulez des gens en cette vie & en l'autre; & voila en quoi notre Religion passe la votre: nous croions le meme Dieu, mais nous ne brulons personne. Voici deux vers que je recommande à ce sujet.

2 2

Non

1

Non s'il est infini c'est dans ses recompenses

Prodigue de ses dons il borne ses vangeances.

Mais si M. de Voltaire parle divinement de Dieu, je pense qu'il ne parle pas si bien des hommes en ce Chant. La fin est froide, il ne parle que de la France. C'est en cela mal imiter Virgile, lequel ne parloit que de Rome. L'Empire Romain alors etoit le monde: mais la France n'a point la Monarchie Universelle, graces à Dieu, & à my Lord Duc de Marlborough.

Je souhaite que M. de Voltaire eut fait, comme son ami Camowens le Portuguais, lequel en sa Luziada ne s'arrete pas dans les limites du Portugal; mais permet à sa Muse de courir dans toute la terre, & parle de

chaque nation.

M. de Voltaire s'arrete uniquement à la France, aux Rois de France, aux Princes de France, aux Generaux de France. Voila comme sont les François: ils ont beau etre persecutez par leurs Princes; ils les louent à bon

bon compte: mettez les en Prison, bannissiez les, ils Chanteront le Roi qui fait leur loisir.

De plus ce Chant n'est ni assez varié, ni ne fait partie du tout.

Chant Huitieme.

it

la

le

le

ie

d

t,

is,

es

se

de

la

de

la

re

à

on

Chant; je vous quitte du milieu: ce qui precede & qui suit la bataille est admirable, mais la bataille est froide. L'Autheur s'est epuisé dans la description de l'assaut. Il ne fait ici que glaner apres une ample recolte: ce n'est qu'une Gazette de bataille. Je ne suis pas (je l'ai deja dit) partisan des Descriptions de Combats; & c'est la raison qui me fait condamner cecy. Je voudrois que le recit d'un combat m'échaussalt de maniere, à me faire oublier que je hais cette belle solie qu'on nomme Gloire, & ces Massacres qui se sont aux champs d'honneur.

Chant

n'e

La

m

le

qu

tre

qu

p

Chant Neuvieme.

la folie de Tasso, mais elle manque de certaines beautez que Tasso a aussi bien que Virgile. Armide & Didon me sont cheres: je les plains, je m'interesse pour elles. Mais pour dire la chose franchement, je ne me soucie point de la belle Gabrielle. Ce Chant est plutot une peinture, qu'un evenement. C'est un defaut, je le soutiens, & un grand défaut dans un Poeme Epique: la Maitresse du Heros doit jouer un personnage. Ce Chant n'est qu'un charmant & delicat Bordel, où un Roi de France va se divertir apres une Campagne.

Chant Dixieme.

E Combat singulier entre Turenne & D'Aumale est tres beau à mon sens. La Famine qui suit, vient trop abrupto: cela n'est

n'est pas preparé. De plus elle est trop longue. La Clemence de Henri quatre tire des larmes, mais St. Louis fait rire. Il s'en va trouver le bon Dieu pour le prier d'envoier Henri quatre à la Messe. Mais j'en ai dit assez & trop sur cela. Le temps me presse. Je souhaitte à M. de Voltaire autant de bonheur qu'il a de gloire. J'aime son Poeme: j'y trouve des defauts, mais je les pardonne: qu'il me pardonne ma Critique. Je souhaitte qu'il reste parmy nous, & qu'il fasse une nouvelle edition moins Papiste de la Henriade.

ie

n

nt

S.

je e.

e-&

la

e.

at

ir

a







LA

HENRIADE.

CHANT PREMIER.

Et par droit de conquête, & par droit de naissance,

Qui par de longs travaux apprit à gouverner,

Qui formidable & doux, sut vaincre & pardonner,

B

Confondit

Confondit & Mayenne, & la Ligue, & l'Ibere, Et fut de ses sujets le vainqueur & le pere.

Je t'implore aujourd'huy sévère Vérité: Répans sur mes Ecrits ta force & ta clarté. Que l'oreille des Rois s'accoutume à t'entendre. C'est à toi d'annoncer ce qu'ils doivent apprendre: C'est à toy de montrer aux yeux des nations, Les coupables effets de leurs divisions. Dis comment la Discorde a troublé nos Provinces: Dis les malheurs du Peuple, & les fautes des Princes; Viens, parle; & s'il est vray que la Fable autrefois Sût à tes fiers accents mêler sa douce voix, Si sa main délicate orna ta tête altiere, Si son ombre embellît les traits de ta lumiere; Avec moi sur tes pas permets lui de marcher, Pour orner tes attraits, & non pour les cacher.

Valois

Alois règnoit encore, & ses mains incertaines, De l'Etat ébranlé laissoient flotter les rênes; Ses esprits languissoient par la crainte abatus: Ou plutôt en effet Valois ne règnoit plus. Ce n'étoit plus ce Prince environné de gloire, Aux combats dès l'enfance instruit par la victoire, Dont l'Europe en tremblant regardoit les progrès, Et qui de sa patrie emporta les regrets, Quand du Nord étonné de ses vertus suprèmes, Les peuples à ses pieds mettoient les diadèmes. Tel brille au second rang, qui s'éclipse au premier: Il devint lâche Roi, d'intrépide guerrier. Endormi sur le Trône au sein de la molesse, Le poids de sa Couronne accabloit sa foiblesse,

B 2

Quelus

lois

es;

ces;

S

LA HENRIADE

Quelus & S. Maigrin, Joyeuse, & d'Espernon,

Tirans voluptueux qui règnoient sous son nom:

D'un maître efféminé corrupteurs politiques,

Plongeoient dans les plaisirs ses langueurs létargiques.

Des Guises cependant le rapide bonheur,
Sur son abaissement élevoit leur grandeur;
Ils formoient dans Paris cette Ligue fatale,
De son foible pouvoir insolente rivale.
Deux Partis opposez, du même orgueuil épris,
De son Trône à ses yeux disputoient les débris:
Ses amis corrompus bien-tôt l'abandonnerent,
Du Louvre épouvanté ses peuples le chasserent.
Dans Paris revolté l'étranger accourut,
Tout perissoit ensin, lorsque * Bourbon parut.

^{*} Henri IV. est appellé indifferemment Bourbon, ou Henri. Henri III. est toujours nommé Valois.

Le vertueux Bourbon plein d'une ardeur guerriere,

A son Prince aveuglé vint montrer la lumiere :

Il lui rendit sa force; il conduisit ses pas

De la honte à la gloire, & des jeux aux combats.

Aux ramparts de Paris les deux Rois s'avancerent.

Au bruit de leurs exploits, cent peuples s'allarmerent.

L'Europe interessée à ces sameux revers,

Sur ces murs orgueilleux avoit les yeux ouverts.

es.

nri.

On voioit dans Paris la discorde inhumaine

Excitant aux combats & la Ligue, & Mayenne,

Portant par-tout l'horreur, & du haut de ses tours,

De Rome & de l'Espagne appellant les secours.

Ce monstre impétueux, sanguinaire, inflexible,

De ses esclaves même est l'ennemi terrible:

Aux malheurs des mortels il borne ses desseins:

Le sang de son party rougit souvent ses mains:

11

Il habite en tiran dans les cœurs qu'il déchire, Et lui même il punit les forfaits qu'il inspire.

Contre ce monstre affreux, contre ses attentats, Les deux Rois réunis rassembloient leurs soldats. Cent chess sont auprès d'eux, siers soutiens de la

France,

Divisez par leur secte, unis par la vangeance.

C'est aux mains de Bourbon que leur sort est commis:

En gagnant tous les cœurs, il les a tous unis.

On eût dit que l'armée à son pouvoir soumise,

Ne connoissoit qu'un chef, & n'avoit qu'une Eglise.

Le pere des Bourbons, du sein des immortels,
Louis fixoit sur lui ses regards paternels;
Il présageoit en lui la splendeur de sa race;
Il plaignoit ses erreurs, il aimoit son audace;

D

De sa couronne un jour il devoit l'honorer;
Il vouloit plus encor; il vouloit l'éclairer.

Mais Henri s'avançoit vers sa grandeur suprême,
Par des chemins cachez inconnus à lui même:
Louis du haut des cieux lui prêtoit son appuy;
Mais il cachoit le bras qu'il étendoit pour luy,
De peur que ce Héros, trop sûr de sa victoire,
Avec moins de danger n'eût acquis moins de gloire.

Dèja les deux Partis aux pieds de ces remparts
Avoient plus d'une fois balancé les hazards;
Dans nos champs désolés le démon du carnage
Dèja jusqu'aux deux mers avoit porté sa rage;
Quand Valois à Bourbon tint ce triste discours,
Dont souvent ses soupirs interrompoient le cours:

Vous voïez à quel point le destin m'humilie; Mon injure est la vôtre, & la Ligue ennemie,

B 4

Levant

Levant contre son Prince un front séditieux, Nous confond dans sa rage, & nous pour suit tous deux: Paris nous méconnoit, Paris ne veut pour maître, Ni moi qui suis son Roi, ni vous qui devez l'être; Ils savent que les Loix, les nœuds sacrés du sang, Que sur-tout la vertu vous appelle à mon rang, Et redoutant deja votre grandeur future, Du trône où je chancelle, ils pensent vous exclure. De la Réligion, terrible en son couroux, Le fatal anathême est lancé contre vous. Rome, qui sans soldats porte en tous lieux la guerre, Aux mains des Espagnols a remis son tonnerre: Sujets, amis, parens, tout a trahi sa foi, Tout me fuit, m'abandonne, ou s'arme contre moi; Et l'Espagnol avide, enrichi de mes pertes, Vient en foule inonder mes campagnes desertes.

Contre

CHANT PREMIER.

Contre tant d'ennemis ardents à m'outrager, Dans la France à mon tour appellons l'étranger: Des Anglois en secret gagnez l'illustre Reine. Je sai qu'entr'eux & nous une immortelle haine, Nous permet rarement de marcher réunis, Que Londre est de tout tems l'émule de Paris; Mais après les affronts dont ma gloire est flétrie, Je n'ai plus de sujets, je n'ai plus de patrie, Je hai, je veux punir des peuples odieux, Et quiconque me vange, est François à mes yeux. Je n'occuperai point dans un tel ministère De mes secrets Agens la lenteur ordinaire: Je n'implore que vous; c'est vous de qui la voix Peut seule à mon malheur interesser les Rois. Allez dans Albion; que votre renommée Y parle en ma deffense, & m'y lève une armée;

1;

re

Je veux par votre bras vaincre mes ennemis; Mais c'est de vos vertus que j'attens des amis.

Il dit: & le Héros, qui jaloux de sa gloire, Craignoit de partager l'honneur de la victoire, Sentit en l'écoutant une juste douleur. Il regretoit ces tems si chers à son grand cœur, Où fort de sa vertu, sans secours, sans intrigue, Lui seul avec Condé faisoit trembler la Ligue. Mais il fallut d'un Maître accomplir les desseins: Il suspendit les coups qui partoient de ses mains; Et laissant ses lauriers cueillis sur ce rivage, A partir de ces lieux il força son courage. Les Soldats étonnez ignorent son dessein; Et tous de son rétour attendent leur destin. Il marche. Cependant, la Ville criminelle, Le croit toujours présent, prêt à fondre sur elle,

Et

Et

Se

Do

So

Q

Si

F

CHANT PREMIER.

Et son nom, qui du Trône est le plus serme appui, Semoit encor la crainte, & combattoit pour lui.

Dèja des Neustriens il franchit la campagne:
De tous ses favoris, Mornay seul l'accompagne,
Mornay son consident, mais jamais son flateur,
Soutien trop vertueux du party de l'erreur,
Qui signalant toujours son zèle & sa prudence,
Servit également son Eglise & la France.
Censeur des courtisans, mais à la cour aimé,
Fier ennemi de Rome, & de Rome estimé.

A travers deux rochers, où la mer mugissante

Vient briser en couroux son onde blanchissante,

Dieppe, aux yeux du Heros offre un tranquile Port:

Les matelots ardents s'empressent sur le bord;

Les

Eŧ

Les vaisseaux sous leurs mains siers souverains des ondes,

Etoient prêts à voler sur le plaines profondes: L'impêtueux Borée enchaîné dans les airs, Au souffle du Zephire abandonnoit les mers. On lêve l'anchre, on part, on fuit loin de la terre; On découvroit de loin les bords de l'Angleterre: L'astre brillant du jour à l'instant s'obscurcit, L'air siffle, le ciel gronde, & l'onde au loin gémit; Les vents sont dechainez sur les vagues émües; La foudre etincelante eclatte dans les nues; Et le feu des eclairs, & l'abime des flots, Offroient par-tout la mort aux pâles matelots. Le heros qu'assiegeoit une mer en furie, Ne songe en ce danger qu'aux maux de sa patrie,

Tourne

To

Se

T

L

C

L

I

des

Tourne ses yeux vers elle, & dans ses grands desseins, Semble accuser les vents d'arrêter ses destins. Tel, & moins genereux, aux rivages d'Epire, Lors que de l'univers il disputoit l'empire, Confiant sur les flots aux aquilons mutins, Le destin de la terre, & celuy des Romains, Défiant à la fois & Pompée, & Neptune, Cesar à la tempeste opposoit sa fortune.

Dans ce même moment le Dieu de l'univers, Qui vole sur les vents, qui soulêve les mers, Ce Dieu dont la sagesse inesfable, & prosonde, Change, élève, & détruit les empires du monde, De son trone enslammé qui luit au haut des cieux, Sur le heros François daigna baisser les yeux.

Il le guidoit luy même. Il ordonne aux orages,
De porter le vaisseau, vers ces prochains rivages,
Où Jersey semble aux yeux sortir du sein des flots.
Là, conduit par le ciel, aborda le Heros.

Non loin de ce rivage, un bois sombre & tranquille
Sous des ombrages frais presente un doux azile.
Un rocher qui le cache à la fureur des flots,
Deffend aux aquilons d'en troubler le repos.
Une grotte est auprès, dont la simple structure
Doit tous ses ornements aux mains de la nature.
Un vieillard venerable avoit loin de la courCherché la douce paix dans cet obscur séjour.
Aux humains inconnu, libre d'inquiétude,
C'est-là que de lui-même il faisoit son étude;
C'est-là qu'il regretoit ses inutiles jours,
Perdus dans les plaisirs, plongés dans les amours.

Sur

Si

11

T

L

C

I

E

I

Sur l'émail de ces prez, au bord de ces fontaines, Il fouloit à ses pieds les passions humaines:

Tranquille il attendoit, qu'au gré de ses souhaits,

La mort vint à son Dieu le rejoindre à jamais.

Ce Dieu, qu'il adoroit, prit soin de sa viellesse,

Il sit dans son desert descendre la sagesse:

Et prodigue envers lui de ses tresors divins,

Il ouvrit à ses yeux le Livre des Destins.

ts.

lle

Sur

Ce vieillard au Heros que Dieu lui fit connoitre,
Au bord d'une onde pure offre un festin champêtre.
Le Prince à ces repas étoit accoutumé:
Souvent sous l'humble toît du laboureur charmé,
Fuyant le bruit des Cours, & se cherchant lui même,
Il avoit abaissé l'orguëil du Diadême.

Le trouble répandu dans l'Empire Chrétien, Fut pour eux le sujet d'un utile entretien. Mornay qui dans sa secte étoit inébranlable, Prétoit au Calvinisme un appui redoutable; Henry doutoit encore, & demandoit aux cieux, Qu'un raion de clarté vint dessiller ses yeux. De tout temps, disoit-il, la verité sacrée, Chez les foibles humains, fut d'erreurs entourée: Faut-il que de Dieu seul attendant mon appui, l'ignore les sentiers qui menent jusqu' à lui? Hélas! un Dieu si bon, qui de l'homme est le maitre, En eut été servi, s'il avoit voulu l'être! De Dieu, dit le vieillard, adorons les desseins; Et ne l'accusons pas des fautes des humains.

J'ai

1'

F

Je

S

E

C

S

E

D

L

D

C

J'ai vu naitre autrefois le Calvinisme en France,
Foible, marchant dans l'ombre, humble dans sa
naissance;

Je l'ay vu sans support exilé dans nos murs,

S'avancer à pas lents par cent détours obscurs.

Ensin mes yeux ont vu du sein de la poussiere,

Ce fantôme effraiant lever sa tête altiere;

Se placer sur le trône, insulter aux mortels,

Et d'un pied dédaigneux renverser nos autels.

Loin de la Cour alors en cette grotte obscure

De ma religion je vins pleurer l'injure.

Là quelque espoir au moins console mes vieux jours.

Un culte si nouveau ne peut durer toûjours.

Des caprices de l'homme il a tiré son être.

On le verra périr, ainsi qu'on l'a vu naitre.

tre,

5

J'ai

C

Les

Les œuvres des humains sont fragiles comme eu.

Dieu dissipe à son gré leurs desseins orgueilleux.

Lui seul est toûjours stable. En vain nôtre malice

De sa sainte Cité veut sapper l'édifice;

Lui-même en affermit les sacrez sondements,

Ces sondements vainqueurs de l'enser & des temps.

C'està vous, grandBourbon, qu'il se fera connoitre.

Vous serez éclairé, puisque vous voulez l'être.

Ce Dieu vous a choisi. Sa main dans les combats,
Au trône des Valois va conduire vos pas.

Déja sa voix terrible ordonne à la victoire,
De préparer pour vous les chemins de la gloire.

Mais si sa verité n'éclaire vos esprits,
N'esperez point entrer dans les murs de Paris.

Sur-tout des plus grands cœurs évitez la foiblesse.

Fuïez d'un doux poison l'amorce enchanteresse,

Craignez

Craignez vos passions, & sachez quelque jour
Résister aux plaisirs & combattre l'amour.
Ensin quand vous aurez par un essort suprême
Triomphé des Ligueurs & sur-tout de vous même,
Lorsqu'en un siège horrible, & célebre à jamais,
Tout un Peuple étonné vivra de vos bien-faits;
Ces tems de vos Etats siniront les miseres;
Vous leverez les yeux vers le Dieu de vos peres,
Vous verrez qu'un cœur droit peut esperer en lui,
Et que qui lui ressemble est sûr de son apui.

re.

ts,

nez

Chaque mot qu'il disoit étoit un trait de slâme,

Qui pénetroit Henry jusqu'au fond de son ame.

Il se crut transporté dans ces tems bienheureux,

Où le Dieu des humains conversoit avec eux:

Où la simple vertu prodiguant les miracles,

Commandoit à des Rois & rendoit des oracles.

II

Il pressa dans ses bras ce vieillard vertueux:

Des pleurs en l'embrassant coulêrent de ses yeux:

Et dès ce moment même il entrevit l'aurore,

De ce jour qui pour luy ne brilloit pas encore.

Mornay parut surpris, & ne sut point touché:

Dieu, maitre de ses dons, de luy s'étoit caché.

Vainement sur la terre il eut le nom de sage:

Au milieu des vertus l'erreur sut son partage.

Tandis que le vieillard instruit par le Seigneur,
Entretenoit le Prince, & parloit à son cœur,
Les vents impetueux à sa voix s'appaiserent,
Le soleil reparut, les ondes se calmerent.
Bientot jusqu'au rivage il conduisit Bourbon.
Le Heros part, & vole aux plaines d'Albion.

En voiant l'Angleterre, en secret il admire Le changement heureux de ce puissant empire, Où l'eternel abus de tant de sages loix, Fit longtemps le malheur, & du peuple, & des Rois. Sur ce sanglant theatre où cent heros perirent, Sur ce trone glissant dont cent Rois descendirent, Une femme à ses pieds enchainant les revers, De l'eclat de son regne étonnoit l'univers. C'étoit Elisabeth, elle dont la prudence De l'Europe à son choix sit pencher la ballance, Et fit aimer son joug à l'Anglois indompté, Qui ne peut ni servir, ni vivre en liberté. Ses peuples sous son regne ont oublié leurs pertes: De leurs nombreux troupeaux leurs plaines sont couvertes,

C 3

En

Les

Les guerets de leurs bleds, les mers de leurs vaisseaux. Ils sont craints sur la terre, ils sont Rois sur les eaux. Leur flotte imperieuse asservissant Neptune, Des bouts de l'univers appelle la fortune. Londres jadis barbare est le centre des arts, Le magazin du monde, & l'azile de Mars. Aux murs de Westminster on voit paroitre ensemble Trois pouvoirs étonnez du nœud qui les rassemble, Les députez du peuple, & les grands, & le Roy, Divisez d'interest, reunis par la loy; Tous trois membres sacrez de ce corps invincible, Dangereux à luy même, à ses voisins terrible. Heureux, lors que le peuple instruit dans son devoir, Respecte autant qu'il doit, le souverain pouvoir! Plus heureux, lors qu'unRoy, doux, juste, & politique, Respecte, autant qu'il doit, la liberté publique!

Ah s'écria Bourbon, quand pourront les François Voir d'un regne aussi beau fleurir les justes loix! Quel exemple pour vous, Monarques de la terre! Une femme a fermé les portes de la guerre, Et renvoyant chez vous la discorde & l'horreur, D'un peuple qui l'adore, elle a fait le bonheur.

ux.

ux.

ble

ole,

ir,

e,

h

Cependant il arrive à cette ville immense, Où la liberté seule entretient l'abondance. Du vainqueur des Anglois il aperçoit la tour. Non loin, d'Elisabeth est l'auguste sejour. Suivi de Mornay seul il va trouver la Reine, Sans appareil, sans bruit, sans cette pompe vaine Dont les grands, quels qu'ils soient, en secret sont épris;

Mais que le vray heros regarde avec mépris.

 \mathbf{I}

C 4

Il parle; sa franchise est sa seule eloquence. Il expose en secret les besoins de la France, Et jusqu'à la priere humiliant son cœur, Dans ses soumissions découvre sa grandeur. Quoy vous servez Valois? dit la Reine surprise, C'est lui, qui vous envoye au bord de la Tamise? Quoy de ses ennemis devenu protecteur, Henri vient me prier pour son persecuteur? Des rives du couchant aux portes de l'aurore, De vos longs differents l'univers parle encore: Et je vous vois armer en faveur de Valois, Ce bras, ce même bras qu'il a craint tant de fois? Ses malheurs, reprit il, ont étouffé nos haines. Valois etoit esclave, il brise enfin ses chaines: Plus heureux, si toujours assuré de ma foy Il p'eut cherché d'appuy que son courage & moy.

Il

Il a

Il f

10

Te

Si

C

E

Il a trop employé l'artifice & la feinte; Il fut mon ennemi par foiblesse & par crainte. l'oublie enfin sa faute, en voiant son danger. Je l'ay vaincu, Madame, & je vais le venger. Vous pouvez, grande Reine, en cette juste guerre, Signaler à jamais le nom de l'Angleterre, Couronner vos vertus, en deffendant nos droits, Et venger avec moy la querelle des Rois.

Elisabeth alors avec impatience, Demande le recit des troubles de la France; Veut savoir quels ressorts, & quel enchainement, Ont produit dans Paris un si grand changement. Déja, dit-elle au Roi, la prompte renommée De ces revers sanglans m'a souvent informée;

Il

Mais

Mais sa bouche indiscrete en sa legereté,

Prodigue le mensonge avec la verité.

J'ai rejetté toûjours ses recits peu sideles.

Vous donc témoin fameux de ces longues querelles,

Vous toûjours de Valois le vainqueur ou l'appui,

Expliquez-nous le nœud qui vous joint avec lui.

Daignez déveloper ce changement extrême.

Vous seul pouvez parler dignement de vous-même.

Peignez moy vos malheurs, & vos heureux exploits

Songez que votre vie est la leçon des Rois.

Hélas! reprit Bourbon, faut-il que ma memoire
Rapelle de ces temps la malheureuse histoire!
Plût au ciel irrité témoin de mes douleurs,
Qu'un éternel oubli nous cachât tant d'horreurs!

Pourquoi

Pc

D

M

M

Pa

Q

M

CHANT PREMIER. 2

Pourquoi demandez-vous que ma bouche racconte

Des Princes de mon sang, les sureurs & la honte?

Mon cœur fremit encore à ce seul souvenir:

Mais vous me l'ordonnez, je vais vous obéir.

Sur-tout en écoutant ces tristes avantures,

Pardonnez, grande Reine, à des véritez dures,

Qu'un autre auroit pu taire, ou sauroit mieux voiler;

Mais que jamais Bourbon n'a pu dissimuler.

les,

me.

oits.

oire

quoi



LA

E



LA

HENRIADE.

SECOND CHANT.

REINE, l'excès des maux où la France est livrée,

Est d'autant plus affreux, que leur source est sacrée.

C'est la Religion dont le zele inhumain

Met à tous les François les armes à la main.

Je ne décide point entre Geneve & Rome. De quelque nom divin que leur parti les nomme, l'ai vu des deux côtez la fourbe & la fureur; Et si la perfidie est fille de l'erreur, Si dans les differents où l'Europe se plonge, La trahison, le meurtre est le sceau du mensonge; L'un & l'autre parti cruel également, Ainst que dans le crime, est dans l'aveuglement. Pour moi qui de l'Etat embrassant la désfense, Laissai toûjours aux cieux le soin de leur vengeance: On ne m'a jamais vu surpassant mon pouvoir, D'une indiscrete main profaner l'encensoir: Et périsse à jamis l'affreuse politique, Qui prétend sur les cœurs un pouvoir despotique, Qui veut le fer en main convertir les mortels, Qui du sang héretique arrose les Autels;

Et s

Ne

P

Que

Mai

Ces

Cou

Ont

Ont

J'ai

Et 1

Pou

Voi

Qua

Les

Ila

Et suivant un faux zele ou l'interêt pour guides, Ne sert un Dieu de paix que par des homicides. Plût à ce Dieu puissant, dont je cherche la loi, Oue la cour des Valois eût pensé comme moi! Mais l'un & l'autre Guise ont eu moins de scrupule. Ces Chefs ambitieux d'un peuple trop crédule, Couvrant leurs interêts de l'interêt des cieux, Ont conduit dans le piege un peuple furieux, Ont armé contre moi sa pieté cruelle; J'ai vu nos citoiens s'égorger avec zele, Et la flâme à la main courir dans les combats, Pour de vains argumens qu'ils ne comprenoient pas. Vous connoissez le peuple, & savez ce qu'il ose Quand du ciel outragé pensant venger la cause, Les yeux ceints du bandeau de la Religion, Il a rompu le frein de la soumission.

Et

Vous

Je ne décide point entre Geneve & Rome. De quelque nom divin que leur parti les nomme, l'ai vu des deux côtez la fourbe & la fureur; Et si la perfidie est fille de l'erreur, Si dans les differents où l'Europe se plonge, La trahison, le meurtre est le sceau du mensonge; L'un & l'autre parti cruel également, Ainst que dans le crime, est dans l'aveuglement. Pour moi qui de l'Etat embrassant la désfense, Laissai toûjours aux cieux le soin de leur vengeance: On ne m'a jamais vu surpassant mon pouvoir, D'une indiscrete main profaner l'encensoir: Et périsse à jamis l'affreuse politique, Qui prétend sur les cœurs un pouvoir despotique, Qui veut le fer en main convertir les mortels, Qui du sang héretique arrose les Autels;

Ne

Et !

Qui

P

Ma

Ces

On

On

Et

J'ai

Poi

Vo

Qu

Les Il a

Et

Et suivant un faux zele ou l'interêt pour guides, Ne sert un Dieu de paix que par des homicides. Plût à ce Dieu puissant, dont je cherche la loi, Que la cour des Valois eût pensé comme moi! Mais l'un & l'autre Guise ont eu moins de scrupule. Ces Chefs ambitieux d'un peuple trop crédule, Couvrant leurs interêts de l'interêt des cieux, Ont conduit dans le piege un peuple furieux, Ont armé contre moi sa pieté cruelle; J'ai vu nos citoiens s'égorger avec zele, Et la flâme à la main courir dans les combats, Pour de vains argumens qu'ils ne comprenoient pas. Vous connoissez le peuple, & savez ce qu'il ose Quand du ciel outragé pensant venger la cause, Les yeux ceints du bandeau de la Religion, Il a rompu le frein de la soumission.

e;

ce:

e,

Et

Vous

Vous le savez, Madame, & votre prévoiance

Etoussa dès long-tems ce mal en sa naissance.

L'orage en vos Etats à peine étoit formé,

Vos soins l'avoient prévû, vos vertus l'ont calmé:

Vous régnez, Londre est libre, & vos loix slorissantes.

Medicis a suivi des routes differentes.

Peut-être que sensible à ces tristes recits,

Vous me demanderez qu'elle étoit Medicis.

Vous l'aprendrez du moins d'une bouche ingenue.

Beaucoup en ont parlé, mais peu l'ont bien connue.

Peu de son cœur profond ont sondé les replis.

Pour moi nourri vingt ans à la cour de ses sils,

Qui vingt ans sous ses pas vis les orages naître,

Son Epoux expirant dans la fleur de ses jours,

A son ambition laissoit un libre cours.

J'ai trop à mes périls appris à la connoître.

Chacun

C

D

Se

Si

0

L

T

E

E

I

P

T

I

:

tes.

nue.

iue.

e,

S,

acun

Chacun de ses enfans nourri sous sa tutelle, Devint son ennemi dès qu'il régna sans elle. Ses mains autour du trône avec confusion, Semoient la jalousie, & la division; Opposant sans relâche, avec trop de prudence, Les Guises aux Condez, & la France à la France; Toûjours prête à s'unir avec ses ennemis, Et changeant d'intérêt, de rivaux; & d'amis; Esclave des plaisirs, mais moins qu'ambitieuse : Infidele à sa secte & superstitieuse; Possedant en un mot, pour n'en pas dire plus, Tous les défauts du sexe, avec peu de vertus. Ce mot m'est echapé, je parle avec franchise. Dans ce sexe, après tout, vous n'êtes point comprise: L'Auguste Elisabeth n'en a que les appas: Le ciel qui vous forma pour régir des Etats,

D

Vous

Vous fait servir d'exemple à tous tant que nous sommes,

Et l'Europe vous compte au rang des plus grands hommes.

Déja François second, par un sort imprévû,
Avoit rejoint son pere au tombeau descendu;
Foible enfant, qui de Guise adoroit les caprices,
Et dont on ignoroit les vertus & les vices.

Charles plus jeune encore avoit le nom de Roi.

Medicis régnoit seule, on trembloit sous sa loi.

D'abord sa politique assurant sa puissance,

Préparoit à son fils une éternelle enfance;

Sa main de la discorde allumant le slambeau,

Marqua par cent combats son Empire nouveau;

Elle arma le couroux de deux Sectes rivales:

Dreux qui vit déploïer leurs enseignes fatales,

us

ds

Oi.

Fut

Fut le theâtre affreux de leurs premiers exploits:

Le vieux Montmorenci près du tombeau des Rois;

D'un plomb mortel atteint par une main guerriere,

De cent ans de travaux termina sa carriere.

Guise auprès d'Orleans se vit assassiné.

Mon pere malheureux, à la cour enchaîné,

Trop soible, & malgré lui servant toûjours la Reine,

Traina dans les affronts sa fortune incertaine;

Et toûjours de sa main, préparant ses malheurs,

Combatit & mourut pour ses persécuteurs.

Condé, qui vit en moi le seul fils de son frere,
M'adopta, me servit & de maître & de pere;
Son camp sut mon berceau: là parmi les guerriers,
Nourri dans la fatigue à l'ombre des lauriers,
De la cour avec lui dédaignant l'indolence,
Ses combats ont été les jeux de mon ensance.

Hélas

Hélas! je pleure encore, & pleurerai toûjours, L'indigne assassinat qui termina ses jours.

Le Ciel qui de mes ans protégeoit la foiblesse,
Toûjours à des Heros consia ma jeunesse.
Coligny, de Condé le digne successeur,
De moi, de mon parti devint le désenseur;
Je lui dois tout, Madame, il saut que je l'avouë,
Et d'un peu de vertu si l'Europe me louë,
Si Rome a souvent même estimé mes exploits,
C'est à vous, Ombre illustre, à vous que je le dois!
Je croissois sous ses yeaux, & mon jeune courage
Fit long-tems de la guerre un dur aprentissage,
Il m'instrusoit d'exemple au grand art des Heros,
Je votois ce guerrier blanchi dans les travaux,

Soutenant

Sc

Et

M

Sa

PI

Q

D

M

D'

La

Vo

Te

Soutenant tout le poids de la cause commune,

Et contre Medicis, & contre la fortune;

Chéri dans son parti, dans l'autre respecté;

Malheureux quelquesois, mais toûjours redouté;

Savant dans les combats, savant dans les retraites;

Plus grand, plus glorieux, plus craint dans ses défaites,

Que Dunois ni Gaston ne l'ont jamais été,

Dans le cours triomphant de leur prosperité.

Après dix ans entiers de succès & de pertes,

Medicis qui voïoit ses campagnes couvertes

D'un parti renaissant qu'elle avoit crû détruit,

Lasse enfin de combattre & de vaincre sans fruit,

Voulut sans plus tenter des efforts inutiles,

Terminer d'un seul coup les discordes civiles:

is!

e

ant

La

La Cour de ses faveurs nous offrit les attraits;

Et n'aïant pu nous vaincre, on nous donna la paix.

Quelle paix, juste Dieu! Dieu vengeur que j'atteste,

Que de sang arrosa son olive suneste!

Ciel, faut-il voir ainsi les maîtres des humains,

Du crime à leurs Sujets aplanir les chemins!

Coligny dans son cœur à son Prince sidele,

Aimoit toûjours la France en combattant contr'elle;
Il chérît, il prévint l'heureuse occasion,

Qui sembloit de l'Etat assurer l'union.

Rarement un Heros connoit la désiance:

Parmi ses ennemis il vint plein d'assurance;

Jusqu'au milieu du Louvre il conduisit mes pas

Médicis en pleurant me reçut dans ses bras,

Me

Me

Af

L

M

D

Q

L

P

D

A

F

E

P

I

Me prodigua long-tems des tendresses de mere,

Assura Coligny d'une amitié sincere;

Vouloit par ses avis se régler désormais,

L'ornoit de dignitez, le combloit de bienfaits,

Montroit à tous les miens séduits par l'esperance,

Des saveurs de son sils la flateuse aparence.

Hélas! nous esperions en joüir plus long-tems.

Quelques-uns soupçonnoient ces persides presens;

Les dons d'un ennemi leur sembloient trop à craindre,

Plus ils se désioient, plus le Roi savoit seindre.

Dans l'ombre du secret depuis peu Medicis

A la sourbe, au parjure avoit sormé son sils:

Façonnoit aux forsaits, ce cœur jeune & facile;

Et le malheureux Prince à ses leçons docile,

Par son penchant seroce à les suivre excité

Dans sa coupable école avoit trop prosité.

D 4

C

Enfin

Enfin pour mieux cacher cet horrible mistere,
Il me donna sa sœur, il m'apella son frere.
O nom qui m'as trompé, vains sermens, nœud satal!
Hymen qui de nos maux sut le premier signal!
Tes slambeaux que du Ciel alluma la colere,
Eclairoient à mes yeux le trépas de ma mere.
Je ne suis point injuste & je ne prétends pas,
A Medicis encore imputer son trépas:
J'écarte des soupçons peut-être légitimes;
Et je n'ai pas besoin de sui chercher des crimes.
Ma mere ensin mourut. Pardonnez à des pleurs,
Qu'un souvenir si tendre arrache à mes douleurs.

Cependant tout s'aprête, & l'heure est arrivée Qu'au fatal dénoûment la Reine a réservée. C

D

Si

Le signal est donné sans tumulte & sans bruit, C'étoit à la faveur des ombres de la nuit. De ce mois malheureux l'inégale courriere, Sembloit cacher d'effroi sa tremblante lumiere; Coligny languissoit dans les bras du repos, Et le sommeil trompeur lui versoit ses pavots. Soudain de mille cris le bruit épouvantable, Vient arracher ses sens à ce calme agréable : Il se leve, il regarde, il voit de tous cotez Courir des assassins à pas précipitez. Il voit briller par tout les flambeaux & les armes, Son palais embrasé, tout un Peuple en allarmes, Ses serviteurs sanglans dans la flâme étouffez, Les meurtriers en foule au carnage échauffez. Criant à haute voix, " qu'on n'épargne personne, "C'est Dieu, c'est Medicis, c'est le Roi qui l'ordonne,

al!

Il entend retentir le nom de Coligny.

Il aperçoit de loin le jeune Teligny,

Teligny dont l'amour a mérité sa fille,

L'espoir de son parti, l'honneur de sa famille,

Qui sanglant, déchiré, traîné par des Soldats,

Lui demandoit vengeance & lui tendoit les bras,

Le Heros malheureux, sans armes, sans défense,
Voïant qu'il faut périr, & périr sans vengeance,
Voulut mourir du moins comme il avoit vêcu,
Avec toute sa gloire, & toute sa vertu.

Déja des assassins la nombreuse cohorte,

Du salon qui l'enserme alloit briser la porte;

Il leur ouvre lui-même & se montre à leurs yeux

Avec cet œil serein, ce front majestuéux;

Tel que dans les combats, maître de son courage,

Tranquille il arrêtoit, ou pressoit le carnage.

A cct

I.e

U

C

Et

0

F

N

A cet air venerable, à cet auguste aspect,

Les meurtriers surpris sont saisse de respect;

Une force inconnuë a suspendu leur rage.

Compagnons, leur dit-il, achevez votre ouvrage;

Et de mon sang glacé souillez ces cheveux blancs,

Que le sort des combats respecta quarante ans;

Frappez, ne craignez rien, Coligny vous pardonne,

Ma vie est peu de chose & je vous l'abandonne....

J'eusse aimé mieux la perdre en combatant pour vous....

S.

ſe,

:CE

3

Ces tigres à ces mots tombent à ses genoux:...

L'un saisi d'épouvante abandonne ses armes;

L'autre embrasse ses pieds qu'il trempe de ses larmes;

Et de ses assassins, ce grand homme entouré,

Sembloit un Roy puissant par son peuple adoré.

Befme

Besme qui dans la cour attendoit sa victime, Monte tout indigné qu'on differe son crime. Des assassins trop lents il veut hâter les coups. Aux pieds de ce Héros, il les voit trembler tous. A cet objet touchant lui seul est inflexible; Lui scul à la pitié toûjours inaccessible, Auroit cru faire un crime & trahir Medicis, Si du moindre remords il se sentoit surpris. A travers les soldats, il court d'un pas rapide; Coligny l'attendoit d'un visage intrépide: Et bientôt dans le flanc ce monstre furieux, Lui plonge son épée, en détournant les yeux; De peur que d'un coup d'œil cet auguste visage, Ne sit trembler son bras & glaçât son courage. Du plus grand des François, tel fut le triste sort.

On l'insulte, on l'outrage encore après sa mort.

Son

Son

Des

Cor

Et l'

Me

San

Sar

Et

Do

La

D

N

P

N

Son corps percé de coups, privé de sépulture,

Des oiseaux dévorans sut l'indigne pâture;

Et l'on porta sa tête aux pieds de Medicis,

Conquête digne d'elle & digne de son sils.

Medicis la reçut avec indisférence,

Sans paroître jouir du fruit de sa vengeance,

Sans remords, sans plaisir, maîtresse de ses sens,

Et comme accoutumée à de pareils presens.

Qui pourroit cependant exprimer les ravages,

Dont cette nuit cruelle étala les images!

La mort de Coligny, premices des horreurs,

N'étoit qu'un foible essai de toutes leurs fureurs;

D'un peuple d'assassins les troupes effrenées,

Par devoir & par zele, au carnage acharnées,

Marchoient, le fer en main, les yeux étincelans,

Sur les corps étendus de nos freres sanglans.

Guise

Ce

Ce

Ex

Inv

Et

0

R

E

D

P

P

V

I

Guise étoit à leur tête & boüillant de colere,

Vengeoit sur tous les miens les manes de son pere.

Nevers, Gondi, Tavanne, un poignard à la main,

Echausoient les transports de leur zele inhumain;

Et portant devant eux la liste de leurs crimes,

Les conduisoient au meurtre, & marquoient les victimes.

Je ne vous peindrai point le tumulte & les eris,

Le sang de tous côtez ruisselant dans Paris,

Le salsassiné sur le corps de son pere,

Le frere avec la sœur, la fille avec la mere,

Les époux expirans sous leurs toits embrasez,

Les ensans au berceau sur la pierre écrasez:

Des sureurs des humains c'est ce qu'on doit attendre.

Mais ce que l'avenir aura peine à comprendre,

Ce

Ce que vous même encore à peine vous croirez,

Ces monstres surieux de carnage alterez,

Excitez par la voix des Prêtres sanguinaires,

Invoquoient le Seigneur en égorgeant leurs freres;

Et le bras tout souillé du sang des innocens,

Osoient offrir à Dieu cet execrable encens.

91

n,

1;

les

ris,

dre.

Ce

O combien de Heros indignement périrent!

Renel & Pardaillan chez les morts descendirent,

Et vous brave Guerchy, vous sage Lavardin,

Digne de plus de vie, & d'un autre dessin.

Parmi les malheureux que cette nuit cruelle

Plongea dans les horreurs d'une nuit éternelle,

Marsillac & Soubise au trépas condamnez,

Désendent quelque-tems leurs jours infortunez:

Sanglans, percez de coups, & respirant à peine,

Jusqu'aux portes du Louvre, on les pousse, on les

traîne;

Ils

Ils teignent de leur sang ce palais odieux, En implorant leur Roi, qui les trahit tous deux.

Du haut de ce palais excitant la tempête,

Medicis à loisir contemploit cette sête;

Ses cruels favoris d'un regard curieux,

Voïoient les flots de sang regorger sous leus

yeux;

Et de Paris en seu les ruines fatales Etoient de ces Heros les pompes triomphales.

Que dis-je, O crime! O honte! O comble de nos maux!

Le Roi, le Roi lui-même au milieu des bourreaux,
Poursuivant des proscrits les troupes égarées,
Du sang de ses Sujets souilloit ses mains sacrées,

Et

E

C

P

A

N

R

N

E

I

I

S

S

L

L

Et ce même Valois que je sers aujourd'hui,

Ce Roi qui par ma bouche implore votre apui,

Partageant les forsaits de son barbare frere,

A ce honteux carnage excitoit sa colere.

Non, qu'après tout, Valois ait un cœur inhumain,

Rarement dans le sang il a trempé sa main;

Mais l'exemple du crime assiégeoit sa jeunesse,

Et sa cruauté même étoit une soiblesse.

115

de

ux,

es,

Et

Quelques-uns, il est vrai, dans la foule des morts, Du ser des assassins tromperent les esforts.

De Caumont jeune enfant l'étonnante avanture,

Ira de bouche en bouche à la race future.

Son vieux pere accablé sous le fardeau des ans,

Se livroit au sommeil entre ses deux enfans,

Un lit seul enfermoit & les fils & le pere;

Les meurtriers ardens qu'aveugloit la colere,

Sur

E

to LA HENRIADE

Sur eux à coups pressez ensoncent le poignard:

Sur ce lit malheureux la mort vole au hazard.

L'Eternel en ses mains tient seul nos destinées,

Il sait quand il lui plast veiller sur nos années.

Tandis qu'en ses fureurs l'homicide est trompé,

D'aucun coup, d'aucun trait Caumont ne sut frapé.

Un invisible bras armé pour sa désense,

Aux mains des meurtriers déroboit son enfance;

Son pere à son côté sous mille coups mourant,

Le couvroit tout entier de son corps expirant;

Et du peuple & du Roi, trompant la barbarie,

Une seconde sois il lui donna la vie.

Cependant, que faisois-je en ces affreux momens! Hélas! trop assuré sur la soi des sermens,

Tran-

I

I

E

I

J

J

Tranquille au fond du Louvre & loin du bruit des armes,

Mes sens d'un doux repos goutoient encor les charmes,

O nuit! nuit effroïable! O funeste sommeil!

L'appareil de la mort parut à mon réveil,

On avoit massacré mes plus chers domestiques,

Le sang de tous côtez inondoit mes portiques;

Et je n'ouvris les yeux que pour envisager,

Les miens que sur le marbre on venoit d'égorger.

Les assassassans sers mon lit s'avancerent,

Leurs parricides mains devant moi se leverent,

Je touchois au moment, qui terminoit mon sort,

Je presentai ma tête & j'attendis la mort.

Mais

15!

an-

Mais soit qu'un vieux respect pour le sang de leurs maîtres,

Parlât encore pour moi dans le cœur de ces traîtres;
Soit que de Medicis l'ingénieux courroux,
Trouvât pour moi la mort un suplice trop doux;
Soit qu'ensin s'assurant d'un port durant l'orage,
Sa prudente surcur me gardât pour ôtage;
On réserva ma vie à de nouveaux revers,
Et bientôt de sa part on m'apporta des sers.

Coligny plus heureux & plus digne d'envie,

Du moins en succombant ne perdit que la vie;

Sa liberté, sa gloire au tombeau le suivit.

Vous fremissez, Madame, à cet affreux recit;

Tant d'horreur vous surprend, mais de leur barbarie,

se ne vous ai compté que la moindre partie.

0

M

To

C

Q

Pa

Et

N

On eût dit que du haut de son Louvre satal,

Medicis à la France eut donné le signal;

Tout imita Paris, la mort sans résistance

Couvrit en un moment la face de la France.

Quand un Roi veut le crime, il est trop obéi.

Par cent mille assassins son courroux sut servi,

Et des sleuves François les eaux ensanglantées,

Ne portoient que des morts aux mers épouvantées.

s;

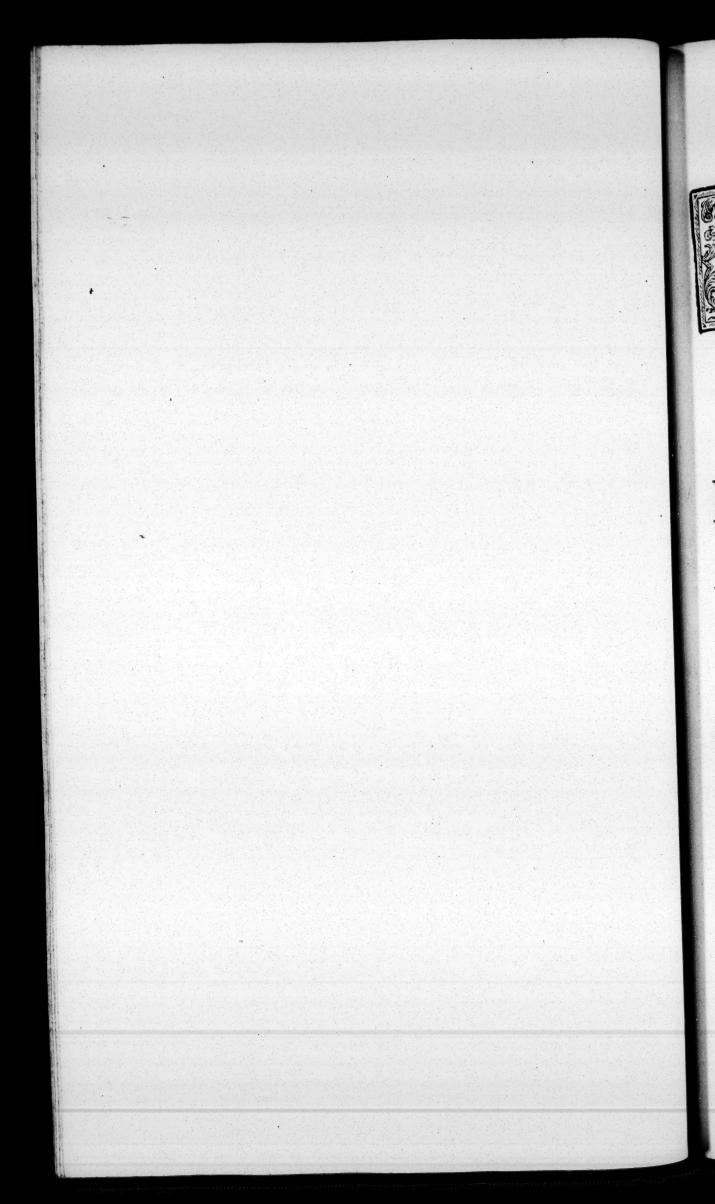
;

n



E 3

LA





LA

HENRIADE.

TROISIEME CHANT.

UAND l'Arrét des destins eut durant quelques jours,

A tant de cruautez permis un libre cours, Et que des assassins fatiguez de leurs crimes Les glaives émoussez manquerent de victimes;

Le

Le peuple dont la Reine avoit armé le bas, Ouvrit enfin les yeux & vit ses attentats. Aisément sa pitié succede à sa furie. Il entendit gémir la voix de sa patrie. Bientôt Charles lui-même en fut saisi d'horreur, Le remords devorant s'éleva dans son cœur. Des premiers ans du Roi la funeste culture, N'avoit que trop en lui corrompu la nature; Mais elle n'avoit point étouffé cette voix, Qui jusques sur le Trône épouvante les Rois. Par sa mere élevé, nourri dans ses maximes, Il n'étoit point comme elle endurci dans les crimes. Le chagrin vint flétrir la fleur de ses beaux jours, Une langueur mortelle en abrégea le cours. Dieu deploïant sur lui sa vengeance severe, Marqua ce Roi mourant du sceau de sa colere,

Et

A

S

Et par son châtiment voulut épouvanter, Quiconque à l'avenir oseroit l'imiter.

Je le vis expirant. Cette image effraïante,

A mes sens étonnez sera toûjours présente.

Son sang à gros boüillons de son corps élancé,

Vengcoit le sang François par ses ordres versé;

Il se sentoit frappé d'une main invisible;

Et le peuple étonné de cette sin terrible,

Plaignit un Roi si jeune & sitôt moissonné:

Un Roi par les méchans dans le crime entraîné,

Et dont le repentir promettoit à la France,

D'un Empire plus doux quelque soible espérance.

Soudain du fond du Nord au bruit de son trépas, L'impatient Valois accourant à grands pas,

es.

Et

Vint

Vint saisir dans ces lieux tout sumans de carnage, D'un frere infortuné le sanglant héritage.

La Pologne en ce tems avoit d'un commun choix,
Sur son Trône étranger placé l'heureux Valois:
Son nom plus redouté que les plus puissans Princes,
Avoit gagné pour lui les voix de cent Provinces.
C'est un poids bien pésant qu'un nom trop tôt
fameux:

Valois ne soutint pas ce fardeau dangereux.

Reine, je parle ici sans détour & sans seinte,

Vous m'avez commandé de bannir la contrainte,

Et mon cœur qui jamais n'a sçu se déguiser,

Prêt à servir Valois ne sauroit l'excuser.

Sa gloire avoit passé comme une ombre legere. Ce changement est grand, mais il est ordinaire.

CHANT TROISIEME.

e,

oix.

CS,

S.

tôt

e;

e.

On

59

On a vu plus d'un Roi, par un triste retour, Vainqueur dans les combats, esclave dans sa cour. Reine, c'est dans l'esprit qu'on voit le vrai courage. Valois reçut des cieux des vertus en partage. Il est vaillant, mais foible, & moins Roi que soldat; Il n'a de fermeté qu'en un jour de combat. Ses honteux favoris flatant son indolence, De son cœur à leur gré gouvernoient l'inconstance; Au fond de son palais avec lui renfermez, Sourds aux cris douloureux des peuples opprimez, Ils dictoient par sa voix leurs volontez funcses, Des tresors de la France ils dissipoient les restes, Et le peuple accablé poussant de vains soupirs, Gémissoit de leur luxe & païoit leurs plaisirs.

Tandis

1

Tandis que sous le joug de ses maîtres avides,

Valois pressoit l'Etat du fardeau des subsides,

On vit paroître Guise; & le peuple inconstant

Tourna bientôt ses yeux vers cet astre éclatant:

Sa valeur, ses exploits, la gloire de son pere,

Sa grace, sa beauté, cet heureux don de plaire,

Qui mieux que la vertu sçait rêgner sur les cœurs,

Attiroient tous les vœux par leurs charmes vainqueurs.

Nul ne sçut mieux que lui le grand art de séduire,
Nul sur ses passions n'eut jamais plus d'empire,
Et ne sçut mieux cacher sous des dehors trompeurs,
Des plus vastes desseins les sombres prosondeurs.
Altier, imperieux, mais simple & populaire,
Des peuples en public il plaignoit la misere,

Détestoit

D

L

S

1

Détestoit des impots le fardeau rigoureux;

Le pauvre alloit le voir, & revenoit heureux;

Souvent il prévenoit la timide indigence,

Ses bienfaits dans Paris annonçoient sa presence:

Il savoit captiver les Grands qu'il haissoit;

Terrible & sans retour alors qu'il offensoit;

Téméraire en ses vœux, souple en ses artifices,

Brillant par ses vertus, & même par ses vices,

Connoissant les périls, & ne redoutant rien;

Heureux Guerrier, grand Prince, & mauvais Citoïen.

n-

e,

Quand il eut quelque-tems essaié sa puissance,

Et du peuple aveuglé cru fixer l'inconstance,

Il ne se cacha plus, & vint ouvertement

Du Trône de son Roi briser le fondement.

Il forma dans Paris cette Ligue sunesse,

Qui bientôt de la France insecta tout le reste;

Monstre

Monstre affreux, qu'ont nourri les peuples & les Grands,

Engraissé de carnage & fertile en tirans.

La France dans son sein vit alors deux Monarques,
L'un n'en possedoit plus que les frivoles marques;
L'autre portant par tout l'espérance & l'esfroi,
A peine avoit besoin du vain titre de Roi.

Valois se réveilla du sein de son yvresse.

Ce bruit, cet apareil, ce danger qui le presse,
Ouvrirent un moment ses yeux appesantis:
Mais du jour importun ses regards éblouis,
Ne distinguerent point au fort de la tempête,
Les soudres menaçans qui grondoient sur sa tête;
Et bientôt satigué d'un moment de réveil,
Las & se rejettant dans les bras du sommeil,

Entre

Ent

Tra

Ilr

Hé

Mo

J'o

Je

L

Q

D

D

F

P

R

CHANT TROISIEME. 63

Entre ses favoris, & parmi les délices, Tranquille il s'endormit au bord des précipices. Je lui restois encore, & tout prêt de périr, Il n'avoit plus que moi qui pût le secourir; Héritier après lui du Trône de la France, Mon bras sans balancer voloit à sa défense: J'offrois à sa foiblesse un nécessaire appui; Je voulois le sauver, ou me perdre avec lui. Mais Guise trop habile & trop savant à nuire, L'un par l'autre en secret songeoit à nous détruire : Que dis-je, il obligea Valois à se priver De l'unique soutien qui le pouvoit sauver. De la Religion le pretexte ordinaire, Fut un voile honorable à cet affreux miftere. Par sa feinte vertu tout le peuple échaussé, Ranima son courroux encor mal étouffé.

itte

Il leur representoit le culte de leurs peres; Les derniers attentats des sectes étrangeres; Me peignoit ennemi de l'Eglise & de Dieu; Il porte, disoit-il, ses erreurs en tout lieu; Il suit d'Elisabeth les dangereux exemples; Sur vos temples détruits il va fonder ses temples; Vous verrez dans Paris ses prêches criminels. Tout le peuple à ces mots trembla pour ses autels, Jusqu'au Palais du Roi l'allarme en est portée. La Ligue, qui feignoit d'en être épouvantée, Vient de la part de Rome annoncer à son Roi, Que Rome lui défend de s'unir avec moi. Helas! le Roi trop foible obéit sans murmure; Et lorsque je volois pour vanger son injure, J'aprens que mon beau-frere, à la Ligue soumis, S'unissoit, pour me perdre, avec ses ennemis,

De

De

Et

Je

De

Co

10

M

Gı

D

D

Je

L'

D

CHANT TROISIEME. 65

De Soldats malgré lui couvroit déja la terre, Et par timidité me déclaroit la guerre.

Je plaignis sa foiblesse, & sans rien ménager,

Je courus le combatre au lieu de le vanger:

De la Ligue, en cent lieux, les villes allarmées,

Contre moi dans la France enfantoient des armées;

Joyeuse, avec ardeur, venoit fondre sur moy,

Ministre impétueux des foiblesses du Roy.

Guise dont la prudence égaloit le courage,

Dispersoit mes amis, leur fermoit le passage.

D'armes & d'ennemis pressé de toutes parts,

Je les désiai tous, & tentai les hasards.

L'Arbitre des combats, à mes armes propice,

De ma cause, en ce jour, protégea la justice.

Jc

De

Je combattis Joyeuse, il sut vaincu; mon bras

Lui sit mordre la poudre aux plaines de Coutras;

Et ma brave Noblesse, à vaincre accoutumée,

Dissipa devant moi cette innombrable armée.

De tous les favoris qu'idolatroit Valois,

Qui flatoient sa molesse, & lui donnoient des lois,

Joyense né d'un sang chez les François insigne,

D'une faveur si haute étoit le moins indigne:

Il avoit des vertus, & si de ses beaux jours

La Parque en ce combat n'eût abregé le cours,

Sans doute, aux grands emplois son ame accoutumée,

Auroit de Guise un jour atteint la renommée.

Mais nourri jusqu'alors au milieu de la Cour,

Dans le sein des plaisirs, dans les bras de l'Amous,

Da

11

Mi

Du

Ce

Tr

De

Lei

Arc

Ils

Org

San

1

Mo

CHANT TROISIEME. 67

Il n'eût à m'opposer qu'un aveugle courage,

Dans un chef orgueilleux, dangereux avantage:

Mille jeunes guerriers attachez à son sort,

Du sein des voluptez s'avançoient à la mort.

Cent chifres amoureux, gages de leurs tendresses,

Traçoient sur leurs habits les noms de leurs Maitresses;

Leurs armes éclatoient du feu des diamans,

De leurs bras énervez frivoles ornemens;

Ardens, tumultueux, privez d'expérience,

Ils portoient aux combats leur superbe imprudence:

Orguëilleux de leur pompe, & siers d'un camp

nombreux,

Sans ordre, ils s'avançoient d'un pas impétueux.

D'un éclat différent mon camp frappoit leur vûë.

Mon armée en silence à leurs yeux étenduë,

ur;

N'offroit

F 2

68

N'offroit de tous côtez que farouches Soldats,

Endurcis aux travaux, vieillis dans les combats,

Accoutumez au sang & couverts de blessures,

Leur ser & leurs mousquets composoient leurs

parures.

Comme eux vétu sans pompe, atmé de ser comme eux,

Je conduisois aux coups leurs escadrons poudreux;
Comme eux, de mille morts affrontant la tempête,
Je n'étois distingué qu'en marchant à leur tête.
Je vis nos ennemis vaincus & renversez,
Sous nos coups expirans devant nous dispersez:
A regret dans leur sein j'ensonçois cette épée,
Qui du sang Espagnol eut été mieux trempée.
Il le faut avoüer, parmi ces Courtisans,
Que moissonna le ser en la sleur de leurs ans,

Aucun

Auc

Tou

Ils V

Sans

Des

La

De

Vils

1

Que

Des

Mo

Ma

Ştr

CHANT TROISIEME. 69

Aucun ne fut percé, que de coups honorables:

Tous fermes dans leur poste & tous inébranlables,

Ils voioient devant eux avancer le trépas,

Sans détourner les yeux sans reculer d'un pas.

Des Courtisans François, tel est le caractere,

La paix n'amollit point leur valeur ordinaire;

De l'ombre du repos ils volent aux hazards,

Vils slateurs à la cour, Heros aux champs de Mars.

is

1;

e,

in

Mais pourquoi rapeller cette triste victoire?

Que ne puis-je plûtôt ravir à la mémoire,

Des succès trop heureux déplorez tant de fois!

Mon bras n'est encor teint que du sang des François;

Ma grandeur, à ce prix, n'a point pour moi de charmes;

Etmes Lauriers sanglans sont baignez de mes larmes.

Ce

Ce malheureux combat ne fit qu'approfondir, L'abime dont Valois vouloit en vain sortir. Il fut plus méprisé quand on vit sa disgrace, Paris fut moins soumis, la Ligue eut plus d'audace; Il eut même à souffrir pour comble de douleur, Et la gloire de Guise & son propre malheur. Guise dans Vimori, d'une main plus heureuse, Vengea sur les Germains la perte de Joyeuse, Accabla dans Auneau mes Alliez furpris, Et couvert de lauriers se montra dans Paris. Ce vainqueur y parut comme un Dieu tutelaire. Valois vit triompher son superbe adversaire, Qui toûjours insultant à ce Prince abbatu, Sembloit l'avoir servi moins que l'avoir vaincu.

La

Li

Il

EN

II :

Po

So

Le

T

M

M

P

La honte irrite enfin le plus foible courage. L'insensible Valois ressentit cet outrage; Il voulut d'un sujet reprimant la fierté, Essaier dans Paris sa soible autorité. Il n'en étoit plus tems, la tendresse & la crainte Pour lui dans tous les cœurs étoit alors éteinte: Son peuple audacieux prompt à se mutiner, Le prit pour un Tiran dès qu'il voulut rêgner. On s'assemble, on conspire, on répand les allarmes, Tout Bourgeois est Soldat, tout Paris est en armes; Mille ramparts naissants qu'un instant a formez, Menacent de Valois les Gardes enfermez. Guise tranquille & fier au milieu de l'orage, Précipitoit du peuple ou retenoit la rage,

F 4

De

De la sédition gouvernoit les ressorts, Et faisoit à son gré mouvoir ce vaste corps. Tout le peuple au Palais couroit avec furie, Si Guise eut dit un mot, Valois étoit sans vie : Mais lorsque d'un coup d'œil il pouvoit l'accabler, Il parut satisfait de l'avoir fait trembler, Et des mutins lui même arrêtant la poursuite, Lui laissa par pitié le pouvoir de la fuite: Enfin Guise attenta, quel que sut son projet, Trop peu pour un Tiran, mais trop pour un Sujet. Quiconque a pu forcer son Monarque à le craindre, A tout à redouter, s'il ne veut tout enfraindre. Guise en ses grands desseins dès ce jour affermi, Vit qu'il n'étoit plus tems d'offenser à demi, Et qu'élevé si haut, mais sur un précipice, S'il ne montoit au Trône, il marchoit au supplice:

Enfin

Enf

Le

Ap

Ad

Ce

Oi

Do

E

A

CHANT TROISIEME, 73

Enfin maître absolu d'un peuple revolté,

Le cœur plein d'esperance & de témérité,

Apuié des Romains, secouru des Iberes,

Adoré des François, secondé de ses freres,

Ce sujet orguëilleux crut ramener ces temps,

Où de nos premiers Rois les lâches descendans,

Déchus presque en naissant de leur pouvoir suprême,

Sous un froc odieux cachoient leur Diadême;

Et dans l'ombre d'un Cloître en secret gémissans,

Abandonnoient l'Empire aux mains de leurs Tirans.

Valois, qui cependant différoit sa vengeance,
Tenoit alors dans Blois les Etats de la France.
Peut-être on vous a dit quels furent ces Etats:
On proposa des loix qu'on n'executa pas;

De mille Députez l'éloquence sterile, Y fit de nos abus un détail inutile; Car de tant de conseils l'effet le plus commun, Est de voir tous nos maux sans en soulager un. 'Au milieu des Etats Guise avec arrogance, De son Prince offensé vint braver la présence, S'assit auprès du Trône, & sûr de ses projets, Crut dans ses Députez voir autant de Sujets. Déja leur troupe indigne à son Tiran venduë, Alloit mettre en ses mains la puissance absolué; Lorsque las de le craindre & las de l'épargner, Valois voulut enfin se venger & rêgner. Son Rival chaque jour soigneux de lui déplaire, Dédaigneux ennemi, méprisoit sa colere; Ne soupçonnant pas même, en ce Prince irrité, Pour un assassinat assez de sermeté.

Son

So

T

D

CHANT TROISIEME. 75

Son destin l'aveugloit, son heure étoit venuë,

Le Roi le sit lui-même immoler à sa vuë;

De cent coups de poignard indignement percé,

Son orguëil en mourant ne sut point abaissé;

Et ce front, que Valois craignoit encor peut-être,

Tout pâle & tout sanglant sembloit braver son

maître.

C'est ainsi que mourut ce Sujet tout puissant,

De vices, de vertus, assemblage éclatant;

Valois, dont il ravit l'autorité suprême,

Le souffrit lâchement & s'en vengea de même.

Bientôt ce bruit affreux se répand dans Paris, Le peuple épouvanté remplit l'air de ses cris, Les vieillards désolez, les semmes éperduës, Vont du malheureux Guise embrasser les statuës.

Tout

Tout Paris croit avoir en ce pressant danger,
L'Eglise à soutenir, & son pere à venger;
De Guise au milieu d'eux le redoutable frere,
Mayenne à la vengeance anime leur colere,
Et plus par intérêt, que par resentiment,
Il allume en cent lieux ce grand embrasement.

Mayenne dès long-tems nourri dans les allarmes,
Sous le superbe Guise avoit porté les armes;
Il succede à sa gloire ainsi qu'à ses desseins,
Le sceptre de la Ligue a passé dans ses mains.
Cette Grandeur sans borne, à ses desirs si chere,
Le console aisément de la perte d'un frere;
Il servoit à regret, & Mayenne aujourd'hui
Aime mieux le venger que de marcher sous lui.

Mayenne

M

11

E

Il

S

G

F

J

N

11

Mayenne a, je l'avouë, un courage Heroïque, Il fait, par une heureuse & sage Politique, Réunir sous ses loix mille esprits différens, Ennemis de leur Maître, esclaves des Tirans. Il connoit leurs talents, il sait en faire usage; Souvent du malheur même il tire un avantage. Guise avec plus d'eclat éblouissoit les yeux, Fut plus grand, plus Heros, mais non plus dangereux. Voilà quel est Mayenne, & quelle est sa puissance. Je ne vous céle point que je crains sa prudence. Mais pour le jeune Aumale au cœur présomptueux, Quoy qu'on vante à Paris ses exploits belliqueux, Quoy qu'il soit du parti le bouclier terrible, Qu'il ait, jusqu'à présent, le titre d'invincible, Qu'il soit un autre Guise, un Dieu dans les combats; Il n'a que du courage, & je ne le crains pas.

Cependant

3

Cependant des Flamans l'oppresseur politique, Ce Tiran décoré du nom de Catholique, Ce Roy dont l'artifice est le plus grand soutien, Ce Roy votre ennemy, mais plus encor le mien, Philippe, de Mayenne embrassant la querelle, Soutient de nos rivaux la cause criminelle; Et Rome, qui devoit étouffer tant de maux, Rome de la discorde allume les flambeaux; Celui qui des Chrétiens se dit encor le pere, Met aux mains de ses fils un glaive sanguinaire. Des deux bouts de l'Europe, à mes regards surpris, Tous les malheurs ensemble accourent dans Paris. Enfin Roi sans Sujets, poursuivi sans désense, Valois s'est vu forcé d'implorer ma puissance.

Il r

De

U

]c

M

CHANT TROISIEME. 79

Il m'a cru généreux & ne s'est point trompé. Des malheurs de l'Etat mon cœur s'est occupé; Un danger si pressant a siéchi ma colere; Je n'ai plus dans Valois regardé qu'un beau-frere; Mon devoir l'ordonnoit, j'en ai subi la loi, Et Roi, j'ai défendu l'autorité d'un Roi. le suis venu vers lui sans traité, se.ns. otage, Votre sort, ai-je dit, est dans votre courage; Venez mourir ou vaincre aux rant parts de Paris. Alors un noble orguëil a rempli ses esprits: Je ne me flate point d'avoir pû de ns son ame, Verser par mon exemple une si belle flame; Sa disgrace a sans doute éveillé sa vertu, Il gémit du repos qui l'avoit abat u; Valois avoit besoin d'un destin si contraire, Et souvent l'infortune aux Rois est nécessaire.

11

Tels

Tels étoient de Henry les sinceres discours,

Des Anglois cependant il presse le secours;

Déja du haut des murs de la Ville rebelle,

La voix de la Victoire en son Camp le rapelle.

Mille jeunes Anglois vont bientôt sur ses pas,

Fendre le sein des mers, & chercher les combats.

Essex est à leur tête, Essex dont la vaillance

A des siers Cassillans consondu la prudence,

Et qui ne croïc it pas qu'un indigne destin,

Dût slétrir les Lauriers qu'avoit cueillis sa main.

Henri ne l'atte nd point: Henri que rien n'arrête,
Impatient de vaincre à son départ s'apprête.
Allez, luy dit la Reine, allez digne Heros,
Mes Guerriers su r vos pas traverseront les flots;
Ce n'est point votre Roi, c'est vous, qu'ils veulent
suivre,

A vos soins génereux mon amitié les livre.

Pli

Au

Fo

Pu

A

L'

N

D

M

D

D

ı

Au

CHANT TROISIEME. 81

Au milieu des combats vous les verrez courir,

Plus pour vous imiter que pour vous secourir:

Formez par votre exemple au grand art de la guerre,

Ils aprendront sous vous à servir l'Angleterre.

Puisse bientôt la Ligue expirer sous vos coups.

L'Espagne sert Mayenne, & Rome est contre vous,

Allez vaincre l'Espagne, & songez qu'un grand homme,

Ne doit point redouter les vains foudres de Rome.

Allez des Nations venger la liberté;

De Sixte & de Philippe abaissez la fierté.

Philippe de son pere héritier tirannique,

Moins grand, moins courageux, & non moins po
litique,

te,

ent

Au

Divisant ses voisins pour leur donner des sers, Du sond de son Palais croit dompter l'Univers.

G

Sixte

Sixte au Trône élevé du sein de la poussiere,
Avec moins de puissance a l'ame encore plus siere;
Le Pastre de Montalte est le rival des Rois,
Dans Paris, comme à Rome, il veut donner des loix;
Sous le pompeux éclat d'un triple Diadême,
Il pense asservir tout, jusqu'à Philippe même.
Violent, mais adroit, dissimulé, trompeur,
Ennemi des puissans, des foibles oppresseur,
Dans Londres, dans ma Cour il a formé des brigues,
Et l'Univers, qu'il trompe, est plein de ses intrigues.

Voilà les ennemis que vous devez braver.

Contre moi l'un & l'autre oserent s'élever:

L'un combatant en vain l'Anglois & les orages,

Fit voir à l'Océan sa fuite & ses naufrages;

Du sang de ses Guerriers ce bord est encor teint;

L'autre se tait dans Rome, & m'estime, & me craint.

CHANT TROISIEME. 83

Suivez donc, à leurs yeux, vôtre noble entreprise.

Si Mayenne est vaincu, Rome sera soumise:

Vous seul pouvez regler sa haine ou ses faveurs;

Instexible aux vaincus, complaisante aux vainqueurs,

Prête à vous condamner, facile à vous absoudre,

C'est à vous d'allumer, ou d'éteindre sa soudre.

X;

es,

es.

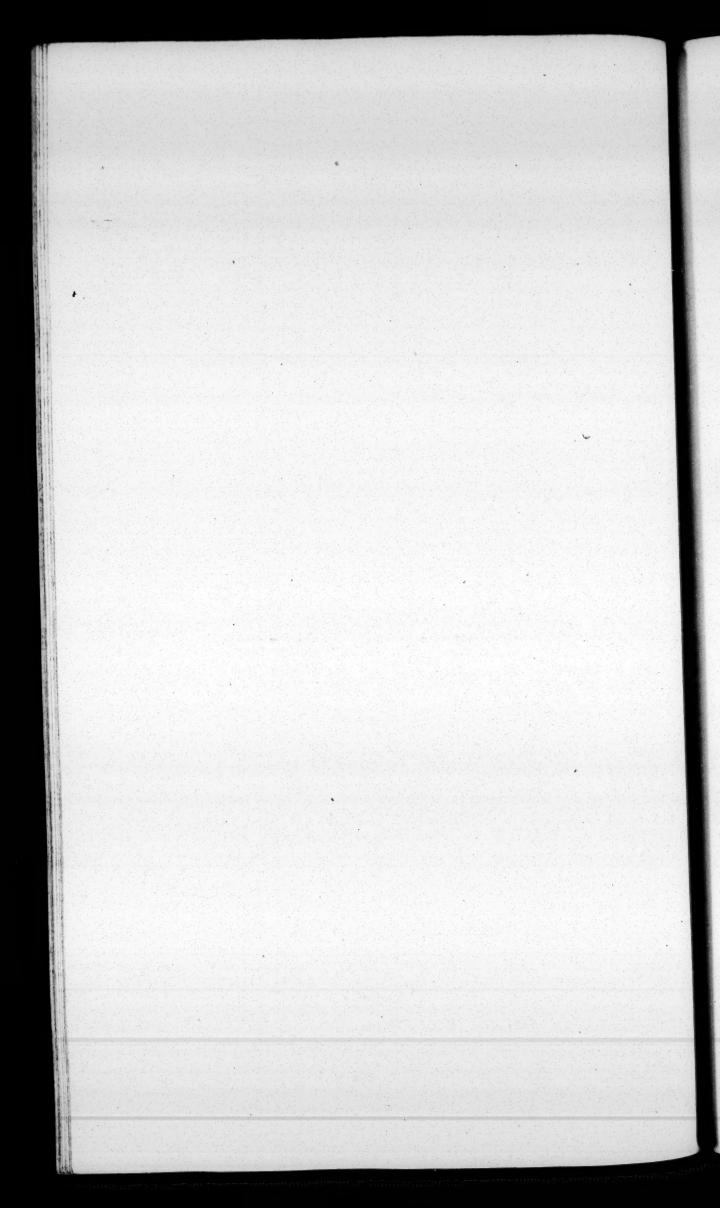
nt.

rez



G 2

LA





LA

HENRIADE.

CHANT QUATRIEME.

ANDIS que poursuivant leurs entretiens secrets,

Et pesant, à loisir, de si grands interets,

Ils épuisoient tout deux la science profonde,

De combattre, de vaincre, & de régir le monde;

G 3

La

La Seine avec effroy voit sur ses bords sanglants, Les drapeaux de la Ligue abandonnez aux vents.

Valois, loin de Henri, rempli d'inquietude,
Du destin des combats craignoit l'incertitude.
A ses desseins flotants il falloit un appuy;
Il attendoit Bourbon, sûr de vaincre avec luy.
Par ces retardements les Ligueurs s'enhardirent.
Des portes de Paris leurs Légions sortirent.
Le superbe d'Aumale, & Nemours, & Brissac,
Elbeuf, & Boisdauphin, Bouslers, & Canillac,
D'un coupable parti désenseurs intrépides,
Epouvantoient Valois de leurs succès rapides:
Et ce Roi trop souvent sujet au repentir
Regrettoit le Heros, qu'il avoit fait partir.

Parmi ces combatants, ennemis de leur maitre, Un frere de Joyeuse osa long-temps paroitre.

Ce fut lui que Paris vit passer tour à tour,

Du siecle au fond d'un cloitre, & du cloitre à la cour;

Vicieux, pénitent, courtisan, solitaire,

Il prit, quitta, reprit la cuirasse, & la haire.

Du pied des saints autels arrosez de ses pleurs,

Il courut de la Ligue animer les fureurs;

Et plongea dans le sang de la France éplorée,

La main qu'à l'Eternel il avoit consacrée.

Mais de tant de Guerriers si siers, si dangereux,
Celui qui merita l'éloge malheureux
D'avoir plus ébranlé l'autorité royale,
Ce sut vous, jeune Prince, impétueux d'Aumale;
Vous, né du sang Lorrain, si sécond en Heros;
Vous, ennemi des Rois, des loix, & du repos.
La sleur de la noblesse en tout temps l'accompagne:
Avec eux, sans relâche, il fond dans la campagne,

G 4

Tantôt

Chez l'ennemi surpris portant par tout la guerre,

Du sang des assiegeants son bras couvroit la terre.

Dans un de ces combats, de sa gloire ennivré, Aux tentes de Valois il avoit penetré.

La nuit & la surprise augmentoient les allarmes.

Tout plioit, tout trembloit, tout cedoit à ses armes.

Cet orageux torrent prompt à se déborder,

Dans son choc ténébreux alloit tout inonder.

Soudain, pareil aux feux dont l'éclat send la nuë,

Henri vole à Paris d'une course imprévuë.

Il arrive, il combat, il change les destins:

La foudre est dans ses yeux, la mort est dans ses mains.

Vers

Ve

Bo

No

Re

M

Se

E

T

D

I

I

Vers son indigne cloitre on voit s'enfuir Joyeuse. Au milieu des mourants tombe le fier Saveuse. Bouflers où courez vous, trop jeune audacieux, Ne cherchez point la mort qui s'avance à vos yeux, Respectez de Henry la valeur invincible. Mais il tombe déja sous cette main terrible, Ses beaux yeux sont noïez dans l'ombre du trépas, Et son sang, qui le couvre, efface ses appas. Telle une tendre fleur qu'un matin voit éclorre Des baisers du Zephire, & des pleurs de l'Aurore, Tombe aux premiers efforts de l'orage & des vents, Dont le soufle ennemi vient ravager les champs. En vain le fier d'Aumale arrête sur ces rives, Des siens épouvantez les troupes sugitives; Sa voix pour un moment les rappelle aux combats: La voix du grand Henry précipite leurs pas:

De son front menaçant la terreur les renverse,

Leur chef les réunit, la crainte les disperse.

D'Aumale est avec eux dans leur fuite entrainé:

Tel que du haut d'un mont de frimats couronné,

Au milieu des glaçons & des neiges fondues,

Tombe & roule un rocher qui menaçoit les nues.

Mais que dis-je, il s'arrête, il montre aux assiegeants,

Il montre encor ce front redouté si long-temps.

Des siens qui l'entrainoient sougueux il se dégage,

Honteux de vivre encor il revole au carnage.

Il arrête un moment son vainqueur étonné;

Mais d'ennemis bientot il est environné.

La Mort alloit punir son audace satale;

La Discorde le vit, & trembla pour d'Aumale:

La

La b

Elle

Son

Elle

Qui

Et d

0 f

Pou

Tu

De

De

Ell

Qu

Sai

Ell

Ell

La barbare qu'elle est a besoin de ses jours: Elle s'elance en l'air, & vole à son secours. Elle approche, elle oppose, au nombre qui l'accable, Son bouclier de fer, immense, impénétrable, Qui commande au Trepas, qu'accompagne l'Horreur, Et dont la vuë inspire ou la rage ou la peur. 0 fille de l'Enfer, Discorde inexorable, Pour la premiere fois tu parus secourable. Tu fauvas un Heros, tu prolongeas son sort. De cette même main ministre de la mort, De cette main barbare, accoutumée au crime, Qui jamais jusques là n'epargna ses victimes, Elle entraine d'Aumale aux portes de Paris, Sanglant couvert de coups qu'il n'avoit point sentis. Elle applique à ses maux une main salutaire. Elle étanche ce sang répandu pour luy plaire.

Mais

Mais tandis qu'à son corps elle rend la vigueur,

De ses mortels poisons elle infecte son cœur.

Tel souvent un Tiran, dans sa pitié cruelle,

Suspend d'un malheureux la sentence mortelle;

A ses crimes secrets il fait servir son bras,

Et quand ils sont commis, il le rend au trépas.

Henry sçait profiter de ce grand avantage;

Dont le sort des combats honora son courage,

Des momens dans la guerre il connoit tout le prix;

Il presse au même instant ses ennemis surpris:

Il veut que les assauts succedent aux batailles,

Il fait tracer leur perte autour de leurs murailles.

Valois plein d'esperance & sort d'un tel appui,

Donne aux Soldats l'exemple & le reçoit de lui;

1

II f

La

To

Et

De

Qu

Ma

Ici

à

it

30

01

To

Il soutient les travaux, il brave les allarmes : La peine a ses plaisirs, le péril a ses charmes. Tous les Chefs sont unis, tout succede à leurs vœux. Et bientôt la Terreur, qui marche devant eux, Des assiegez tremblans dissipant les cohortes, A leurs yeux éperdus alloit briser leurs portes. Que peut faire Mayenne en ce péril pressant? Mayenne a pour soldats un peuple gémissant : lei la fille en pleurs lui redemande un pere, à le frere effraié pleure au tombeau d'un frere, hacun plaint le present & craint pour l'avenir, le grand corps allarmé ne peut se réunir: On s'assemble, on consulte, on veut fuir, ou se rendre,

X;

;

1

Tous sont irrésolus, nul ne veut se défendre.

Tant

Tant le foible vulgaire avec légéreté, Fait succeder la peur à la témérité!

Mayenne en fremissant voit leur troupe éperdue:

Cent desseins partageoient son ame irrésoluë,

Quand soudain la Discorde aborde ce Héros,

Fait sister ses serpens & lui parle en ces mots:

Digne héritier d'un nom redoutable à la France,

Toi qu'unit avec moi le soin de ta vengeance,

Toi nourri sous mes yeux & formé sous mes loix,

Entens ta protectrice & reconnois ma voix.

Ne crains rien de ce peuple imbécile & volage,

Dont un soible malheur a glacé le courage;

Leurs esprits sont à moi, leurs cœurs sont dans

mes mains,

Tu les verras bientôt secondant nos desseins,

De

Co

Fe

P

P

S

I

De mon fiel abreuvez, à mes fureurs en proïe, Combatre avec audace & mourir avec joïe.

La Discorde aussitôt plus prompte qu'un éclair,

Fend d'un vol assuré les campagnes de l'air.

Par-tout chez les François le trouble & les allarmes,

Presentent à ses yeux des objets pleins de charmes.

Son haleine en cent lieux répand l'aridité,

Le fruit meurt en naissant dans son germe insecté,

Les épics renversez sur la terre languissent,

Le Ciel s'en obscurcit, les Astres en pâlissent,

Et la foudre en éclats, qui gronde sous ses pieds,

Semble annoncer la mort aux peuples effraïez.

Un tourbillon la porte à ces rives secondes,

Que le Tibre enrichit du tribut de ses ondes.

ans

De

Rome

Rome enfin se découvre à ses regards cruels. Rome jadis son temple & l'effroi des mortels, Rome dont le destin dans la paix, dans la guerre, Est d'être en tous les tems maîtresse de la terre. Par le sort des combats on la vit autrefois, Sur leurs Trônes sanglans enchaîner tous les Rois. L'Univers fléchissoit sous son Aigle terrible. Elle exerce en nos jours un pouvoir plus paisible: Elle a sû, sous son joug, affervir ses vainqueurs, Gouverner les esprits, & commander aux cœurs; Ses avis font ses loix, ses decrets sont ses armes. Près de ce Capitole où régnoient tant d'allarmes; Sur les pompeux débris de Bellone & de Mars, Un Pontife est assis au Trône des Cesars; Des Prêtres fortunez foulent d'un pied tranquille, Les Tombeaux des Catons & la cendre d'Emile,

Le

Le Trône est sur l'Autel, & l'absolu pouvoir Met dans les mêmes mains le Sceptre & l'encensoir. Là, Dieu même a fondé son Eglise naissante, Tantot persecutée, & tantot triomphante: Là, son premier Apôtre avec la verité Conduisit la candeur & la simplicité. Ses successeurs heureux quelque temps l'imiterent, D'autant plus respectez que plus ils s'abaisserent. Leur front d'un vain eclat n'étoit point revêtu, La pauvreté soutint leur austere vertu; Et jaloux des seuls biens qu'un vray Chretien désire, Du fonds de leur chaumiere ils voloient au martire. Le temps, qui corrompt tout, changea bientot leurs mœurs:

Le ciel pour nous punir leur donna des grandeurs.

3

Le

L'Eglise

H

L'Eglise dès ce jour puissante & profanée

Aux conseils des méchants se vit abandonnée;

La trahison, le meurtre, & l'empoisonnement,

De ses fausses grandeurs sut l'affreux sondement.

Les Lieutenants du Christ au sein du sanctuaire

Placerent sans rougir l'inceste & l'adultere,

Et Rome qu'opprimoit leur empire odieux

Sous ces tirans sacrez regretta ses saux Dieux.

On écouta depuis de plus sages maximes,

Sous des dehors plus doux la cour cacha ses crimes.

La décence y regna; le Conclave eut ses loix:

La vertu la plus pure y brilla quelque sois.

Des Ursins dans nos jours a merité des temples:

Mais d'un tel souverain la terre a peu d'exemples;

Et l'Eglise a compté depuis plus de mille ans,

Peu de pasteurs sans tache, & beaucoup de tirans.

Sixte

Sixte alors etoit Roy de l'Eglise & de Rome. Si pour être honoré du titre de grand homme, Il suffit d'etre faux, austere, & redouté, Aurang des plus grands Rois Sixte sera compté. Il devoit sa grandeur à quinze ans d'artifices, Il sut cacher quinze ans, ses vertus, & ses vices. Il sembla fuir le rang qu'il bruloit d'obtenir, Et s'en fit croire indigne afin d'y parvenir. Sous le puissant abry de son bras despotique Au fonds du Vatican regnoit la Politique, Fille de l'interêt & de l'ambition, Dont nâquirent la fraude & la seduction. Ce Monstre ingenieux en détours si fertile, Accablé de soucis paroit simple & tranquille; Ses yeux creux & perçans ennemis du repos, Jamais du doux sommeil n'ont senti les pavots;

Par

H 2

5;

ixte

S.

Par cent déguisemens à toute heure elle abuse
Les regards éblouis de l'Europe confuse,
Toujours l'autorité lui prête un prompt secours,
Le mensonge subtil régne en tous ses discours,
Et pour mieux déguiser son artifice extrême,
Elle emprunte la voix de la Verité même.

A peine la Discorde avoit frapé ses yeux,

Elle court dans ses bras d'un air misterieux;

Avec un ris malin la slate, la caresse,

Puis prenant tout-à-coup un ton plein de trissesse,

Je ne suis plus, dit-elle, en ces tems bienheureux,

Où les peuples séduits me présentoient leurs vœux,

Où la crédule Europe à mon pouvoir soumise,

Consondoit dans mes loix, les loix de son Eglise.

Je parlois & soudain les Rois humiliez,

Du Trône en fremissant décendoient à mes pieds;

Sur la terre à mon gré ma voix souffloit les guerres,

Du haut du Vatican je lançois les tonnerres,

Je tenois dans mes mains la vie & le trépas;

Je donnois, j'enlevois, je rendois les Etats.

Cet heureux tems n'est plus. Le Sénat de la France,

Eteint presque en mes mains, les foudre que je lance;

Plein d'amour pour l'Eglise & pour moi plein

d'horreur,

Il ôte aux Nations le bandeau le l'erreur;

C'est lui qui le premier démasquant mon visage,

Venge la Verité dont j'empruntois l'image;

Que ne puis-je, O Discorde, ardente à te servir,

Le séduire lui même, ou du moins le punir!

Allons, qu'à tes slambeaux je rallume ma foudre,

Que le Trône François tombe réduit en poudre;

IX,

ur

H 3

Que

Que nos poisons unis infectent l'Univers. Elle dit, & soudain s'élance dans les airs.

Ces Monstres à l'instant pénétrent un azile,

Où la Religion solitaire, tranquille,

Sans pompe & sans éclat, belle de sa beauté,

Passoit dans la priere & dans l'humilité

Des jours qu'elle dérobe à la foule importune

De ceux qui sous son nom n'aiment que la fortune.

Son ame pour Henry brûloit d'un saint amour:

Cette fille des Cieux sait qu'elle doit un jour,

Vengeant de ses Autels le culte légitime,

Adopter pour son fils ce Héros magnanime:

Elle l'en croïoit digne, & ses ardens soupirs,

Hatoient cet heureux tems, trop lent pour ses desirs;

Soudain

Soudain la Politique & la Discorde impie,
Surprennent en secret leur Auguste ennemie;
Sur son modeste front, sur ses charmes divins,
Ils portent sans frémir leurs sacrileges mains,
Prennent ses vêtemens, & siers de cette injure,
De ses voiles sacrez ornent leur tête impure:
C'en est fait & déja leurs malignes sureurs,
Dans Paris éperdu vont changer tous les cœurs.

D'un air insinuant l'adroite Politique

Penetre au vaste sein de la Sorbonne antique,

Elle y voit à grands slots acourir ces Docteurs,

De la vérité sainte éclairez désenseurs;

Qui des peuples Chrétiens, arbitres & modeles,

A leur culte attachez, à leur Prince sideles,

H 4

Con-

Conservoient jusqu'alors une mâle vigueur,
Toûjours impénétrable aux fleches de l'Erreur.

Qu'il est peu de vertu, qui résiste sans cesse! Du Monstre déguisé la voix enchanteresse, Ebranle leurs esprits par ses discours flateurs. Aux plus ambitieux elle offre des grandeurs, Par l'éclat d'une mitre elle éblouit leur vûë: De l'avare en secret la voix lui fut venduë; Par un éloge adroit le savant enchanté, Pour prix d'un vain encens trahit la verité: Menacé par sa voix le soible s'intimide. On s'assemble en tumulte, en tumulte on décide. Parmi les cris confus, la dispute, & le bruit, De ces lieux en pleurant la Verité s'enfuit: On brise les liens de cette obéissance, Qu'aux enfans des Capets avoit juré la France.

La

La

Tra

Ar

So

El

D

D

D

C

C

C

P

La Discorde aussitôt, de sa cruelle main

Trace en lettres de sang ce Decret inhumain.

Soudain elle s'envole & d'Eglise en Eglise,

Annonce aux factieux cette grande entreprise.

Sous l'habit d'Augustin, sous le froc de François,

Dans les Cloîtres sacrez, fait entendre sa voix;

Elle appelle à grands cris tous ces spectres austeres,

De leur joug rigoureux esclaves volontaires:

De la Religion reconnoissez les traits,

Dit elle, & du Très-haut vengez les intérêts.

C'est moi qui viens à vous, c'est moi qui vous appelle,

Ce fer qui dans mes mains à vos yeux étincelle,

Ce glaive redoutable à nos siers ennemis,

Par la main de Dieu même en la mienne est remis;

Il est tems de sortir de l'ombre de vos temples,
Allez d'un zele saint répandre les exemples,
Aprenez aux François, incertains de leur soi,
Que c'est servir leur Dieu, que d'attaquer leur Roi;
Songez que de Levi la famille sacrée,
Du Ministere saint par Dieu même honorée,
Mérita cet honneur, en portant à l'Autel
Des mains teintes du sang des ensans d'Israël.
Que dis-je? où sont ces temps, où sont ces jours
prosperes,

Où j'ay vu les François massacrez par leurs freres?

C'étoit vous Prêtres saints, qui conduisiez leurs bras.

Coligny par vous seuls a reçu le trepas.

J'ay nagé dans le sang; que le sang coule encore.

Montrez vous, inspirez ce peuple qui m'adore.

Venez

Ve

To

Il

L

Ils

So

0

P

D

l

S

I

Venez... au même instant il donne le signal.

Tous sont empoisonez de son venin fatal.

Il conduit dans Paris leur marche solemnelle.

L'étendart de la croix paroit au milieu d'elle.

lls chantent, & leurs cris devots & furieux

Semblent à leur revolte associer les cieux.

On les entend mêler dans leurs vœux fanatiques,

Les imprecations aux prieres publiques.

Prêtres audacieux, imbecilles Soldats,

Du sabre & de l'épée ils ont chargé leurs bras;

Une lourde cuirasse a couvert leur cilice.

Dans les murs de Paris cette infame milice,

Suit au milieu des flots d'un peuple impétueux,

Le Dieu, ce Dieu de paix qu'on porte devant eux.

Mayenne,

Mayenne, qui de loin voit leur folle entreprise, La méprise en secret & tout haut l'autorise; Il sait combien le peuple avec soumission, Confond le Fanatisme & la Religion; Il conoit ce grand art, aux Princes nécessaire, De nourrir la foiblesse & l'erreur du vulgaire. A ce pieux scandale, enfin, il aplaudit, Le sage s'en indigne & le Soldat en rit: Mais le peuple excité jusques aux cieux envoïe Des cris d'emportement, d'espérance & de joie: Et comme à son audace a succedé la peur, La crainte en un moment fait place à la fureur; Ainsi l'Ange des mers sur le sein d'Amphitrite, Calme à son gré les flots, à son gré les irrite.

La

Sig

Mi

Su

L

D

N

L

E

N

D

C

La discorde choisit seize séditieux,

Signalez par le crime entre les factieux.

Ministres insolens de leur Reine nouvelle,

Sur son char tout sanglant ils montent avec elle,

L'Orguëil, la Trahison, la Fureur, le Trépas,

Dans des ruisseaux de sang marchent devant leurs

pas,

Nez dans l'obscurité, nouris dans la bassesse,

Leur haine pour les Rois leur tient lieu de noblesse,

Et jusques sous le daix par le peuple portez,

Mayenne en fremissant les voit à ses côtez;

Des jeux de la Discorde ordinaires caprices,

Qui souvent rend égaux ceux qu'elle rend complices.

Dans

Dans ces jours de tumulte & de sédition,

Themis résistoit seule à la contagion,

La soif de s'agrandir, la crainte, l'esperance,

Rien n'avoit dans ses mains fait pancher sa balance;

Son Temple étoit sans tache & la simple Equité,

Auprès d'elle en suïant, cherchoit sa sureté.

Il est dans ce Saint Temple un Senat vénérable,
Propice à l'Innocence, au Crime redoutable,
Qui des loix de son Prince & l'organe & l'appui,
Marche d'un pas égal entre son peuple & lui;
Dans l'équité des Rois sa juste consiance
Souvent porte à leurs pieds les plaintes de la France;
Le seul bien de l'Etat sait son ambition,
Il hait la Tirannie & la Rebellion;

Toujours

Toui

De 1

Et p

Con

I

Du

On

Mo

Ils

N

L

I

1

CHANT QUATRIEME. 111

Toujours plein de respect, toujours plein de courage,

De la soumission distingue l'esclavage,

Et pour nos Libertez toujours prompt à s'armer,

Connoit Rome, l'honore, & la sait réprimer.

De ces seize Tirans l'insolente Cohorte,

Du Temple de Themis environne la porte,

On voyoit à leur tête un vil Gladiateur,

Monté par son audace à ce coupable honneur;

ll s'avance au milieu de l'Auguste Assemblée,

Par qui des Citoïens la fortune est reglée.

Magistrats, leur dit-il, qui tenez au Senat,

Non la place du Roi, mais celle de l'Etat:

Le peuple assez long-tems opprimé par vous même, Vous instruit par ma voix de ses ordres suprêmes, Las du joug des Capets, qui l'ont tirannisé, Il leur ôte un pouvoir dont ils ont abusé;

Je vous défends ici d'oser les reconnoître;

Songez que desormais le peuple est vôtre maître,

Obéissez... Ces mots prononcez sierement,

Portent dans les esprits un juste étonnement.

Le Senat indigné d'une telle insolence,

Ne pouvant la punir garde un noble silence.

La Ligue audacieuse en fremit de fureur;

Elle avoit tout séduit hors ce Senat vengeur.

Cette fermeté rare est pour elle un outrage.

Le grand Harlai sur-tout est l'objet de sa rage;

Cet organe des loix si terrible aux pervers,

Par ceux qu'il doit punir se voit chargé de fers.

On voit auprés de lui les Chess de la Justice,

Brûlans de partager l'honneur de son supplice,

Victimes de la foi qu'on doit aux Souverains,

Tendre aux fers des Tirans leurs génereuses mains,

Muse,

E

CHANT QUATRIEME. 113

Muse, redites moi ces noms chers à la France, Consacrez ces Héros qu'opprima la licence, Le vertueux de Thou, Molé, Scaron, Bayeul, Amelot, Blancmenil, & vous jeune Longueil En qui le rare esprit tint lieu d'experience, Et dont l'ame intrepide egala la prudence. Tout le Senat, enfin, par les Seize enchaîné, A travers un vil peuple en triomphe est mené, Dans cet affreux * Château, Palais de la vengeance, Qui renferme souvent le crime & l'innocence. Ainsi ces factieux ont changé tout l'Etat: Il n'est plus de Sorbonne, il n'est plus de Senat; En est-ce assez enfin pour leur rage insolente? Ciel, ô Ciel! Quel objet à mes yeux se presente!

* La Bastille.

Qui sont ces Magistrats, que la main d'un bourreau

Par l'ordre des Tirans précipite au tombeau!

Les vertus dans Paris ont le destin des crimes.

Brisson, Larcher, Tardif, honorables victimes,

Vous n'êtes point slétris par ce honteux trépas;

Manes trop génereux vous n'en rougissez pas;

Vos noms toujours fameux vivront dans la mémoire;

Et qui meurt pour son Roi, meurt toujours avec gloire.

Cependant la Discorde au milieu des mutins,
S'applaudit du succès de ses affreux desseins;
D'un air sier & content sa cruauté tranquille,
Contemple les essets de la Guerre Civile
Dans ces murs tous sanglans des peuples malheureux,
Unis contre leur Prince, & divisez entr'eux,

Jouets

CHANT QUATRIEME. 115

Jouets infortunez des fureurs intestines,

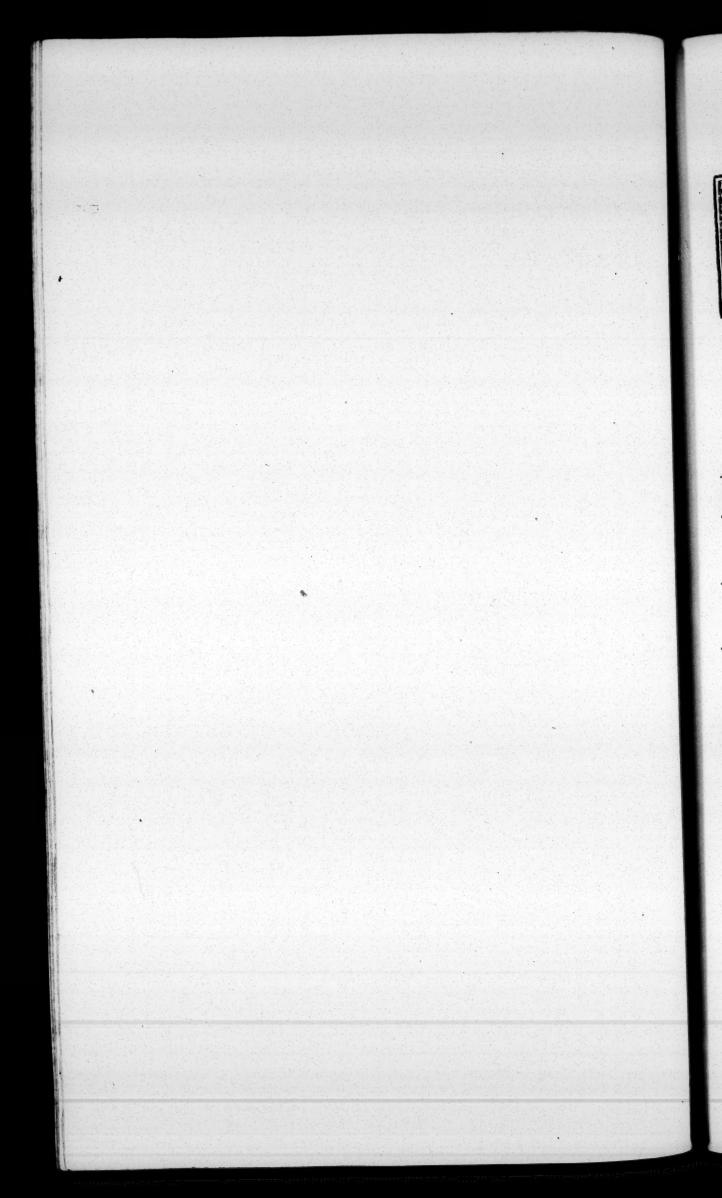
De leur triste Patrie avançant les ruïnes,

Le tumulte au dedans, le péril au dehors,

Et par tout le débris, le carnage, & les morts.



LA





LA

HENRIADE.

CHANT CINQUIEME.

EPENDANT s'avançoient ces machines mortelles,

Qui portoient dans leur sein la perte des rebelles;

Et le fer & le feu volant de toutes parts,

De cent bouches d'airain foudroïoient leurs ramparts.

Les

I 3

Les Seize & leur couroux, Mayenne & sa prudence, D'un peuple mutiné la farouche insolence, Des Docteurs de la loi les scandaleux discours, Contre le Grand Henry n'étoient qu'un vain secours; La victoire à grands pas s'aprochoit sur ses traces. Sixte, Philippe, Rome, éclatoient en menaces; Mais Rome n'étoit plus terrible à l'Univers: Ses foudres impuissans se perdoient dans les airs: Et du vieux Castillan la lenteur ordinaire Privoit les assiegez d'un secours nécessaire. Ses Soldats dans la France errants de tous côtez, Sans secourir Paris, desoloient nos Citez. Le perfide attendoit que la Ligue épuisée, Pût offrir à son bras une conquête aisée : Et l'apui dangereux de sa fausse amitié, Leur préparoit un maître au lieu d'un allié;

Lorsque d'un furieux la main déterminée, Sembla pour quelque-tems changer la destinée.

Vous, des murs de Paris tranquilles habitans,

Que le Ciel a fait naître en de plus heureux tems,

Pardonnez, si ma main retrace à la mémoire,

De vos ayeux séduits la criminelle histoire.

L'horreur de leurs forfaits ne s'étend point sur vous,

Votre amour pour vos Rois les a reparez tous.

L'Eglise a de tout tems produit des solitaires,

Qui rassemblez entr'eux sous des règles severes,

Et distinguez en tout du reste des mortels,

Se consacroient à Dieu par des vœux solemnels.

Les uns sont demeurez dans une paix prosonde,

Toujours inaccessible aux vains attraits du monde.

Jaloux de ce repos qu'on ne peut leur ravir,

Ils ont sui les humains qu'ils auroient pû servir.

Lcs

Les autres à l'Etat rendus plus nécessaires,
Ont éclairé l'Eglise, ont monté dans les chaires;
Mais souvent enivrez de ces talens slâteurs,
Répandus dans le siècle, ils en ont pris le mœurs.
Leur sourde ambition n'ignore point les brigues;
Souvent plus d'un païs s'est plaint de leurs intrigues.
Ainsi chez les humains par un abus fatal,
Le bien le plus parfait est la source du mal.

Ceux qui de Dominique ont embrassé la vie,
Ont vu long-tems leur gloire en Espagne établie;
Et de l'obscurité des plus humbles Emplois,
On passé tout-à-coup dans les Palais des Rois.
Avec non moins de zèle & bien moins de puissance,
Cet ordre si fameux sleurissoit dans la France.
Protegé par les Rois, paisible, heureux ensin,
Si le traître Clement n'eût été dans son sein.

Clement

P

E

1

Clement dans la retraite avoit dès son jeune âge,

Porté les noirs accès d'une vertu sauvage.

Esprit foible, & crédule en sa dévotion,

Il suivoit le torrent de la rebellion.

Sur ce jeune insensé la Discorde fatale

Répandit le venin de sa bouche insernale.

Prosterné chaque jour aux pieds des saints Autels,

Il satiguoit les Cieux de ses vœux criminels.

On dit que tout souillé de cendre & de poussière,

Un jour il prononça cette horrible priere:

Dieu protecteur des Rois, Dieu vengeur des

Tirans,

Te verra-t-on sans cesse accabler tes ensans,

Et d'un Roi qui t'outrage armant les mains impures,

Favoriser le meurtre, & benir les parjures?

S

e,

Grand

4

Grand Dieu! par tes fleaux c'est trop nous éprouver,
Contre tes ennemis daigne ensin t'élever.

Détourne loin de nous la mort & la misere;
Délivre nous d'un Roi donné dans ta colere.

Viens; des Cieux enstâmez abaisse la hauteur,
Fais marcher devant toi l'Ange exterminateur,
Descends, & d'une main de cent foudres armée,
Frape, écrase à nos yeux leur sacrilège armée,
Que les Chess, les Soldats, les deux Rois expirans,
Tombent comme la seüille, éparse au gré des vents,
Et que sauvez par toi, nos Ligueurs Catholiques
Sur leurs corps tous sanglans t'adressent leurs Cantiques.

La Discorde attentive en traversant les airs, Entend ces cris affreux & les porte aux enfers.

Elle

El

L

Il

E

A

E

C

G

1

D

C

D

F

A

Elle amene à l'instant de ces royaumes sombres,

Le plus cruel tiran de l'empire des ombres.

Il vient; le Fanatisme est son horrible nom:

Ensant dénaturé de la Religion,

Armé pour la dessendre, il cherche à la détruire;

Et receu dans son sein, l'embrasse & le déchire.

C'est luy qui dans Rabah sur les bords de l'Arnon

Guidoit les descendants du malheureux Ammon, Quand à Moloch leur Dieu des meres gémissantes

Offroient de leurs enfans les entrailles fumantes.

Il dicta de Jephté le serment inhumain:

Dans le cœur de sa fille il conduisit sa main.

C'est luy qui de Calcas ouvrant la bouche impie,

Demanda par sa voix la mort d'Iphigenie.

France dans tes forets il habita long-tems.

A l'affreux Teutâtes il offrit ton encens.

Tu n'as point oublié ces sacrés homicides, Qu'à tes indignes Dieux présentoient tes Druïdes. Du haut du Capitole il crioit aux Payens, Frappez, exterminez, déchirez les Chrétiens. Mais lors qu'au fils de Dieu Rome enfin fut soumise, Du Capitole en cendre il passa dans l'Eglise; Et dans les cœurs chrétiens inspirant ses fureurs, De Martirs qu'ils étoient, les fit persécuteurs. Dans Londre il inspira ces peuples de Sectaires, Trembleurs, Independants, Puritains, Unitaires. Dans Madrid, dans Lisbonne il allume ces feux, Ces buchers solemnels, où des Juiss malheureux Sont tous les ans en pompe envoyez par des Prêtres, Pour n'avoir point quitté la foy de leurs ancestres. Toujours il revétoit dans ses déguisemens, Des Ministres des Cieux les sacrés ornemens:

Mais

M

Po

L

Il

D

L

E

T

D

E

S

Mais il prit cette fois dans la nuit éternelle, Pour des crimes nouveaux une forme nouvelle. L'audace & l'artifice en firent les aprêts. Il emprunte de Guise & la taille & les traits, De ce superbe Guise, en qui l'on vit paroître, Le Tiran de l'Etat, & le Roi de son Maître, Et qui toujours puissant, même après son trépas, Traînoit encor la France à l'horreur des combats. D'un casque redoutable il a chargé sa tête: Un glaive est dans sa main au meurtre toujours prête; Son flanc même est percé des coups dont autrefois Ce Héros factieux fut massacré dans Blois; Et la voix de son sang qui coule en abondance, Semble accuser Valois, & demander vengeance. Ce fut dans ce terrible & lugubre apareil, Qu'au milieu des pavots que verse le sommeil,

5

Il vint trouver Clement au fond de sa retraite. La superstition, la cabale inquiete, Le faux zèle enflâmé d'un couroux éclatant, Veilloient tous à sa porte & l'ouvrent à l'instant. Il entre; & d'une voix majestueuse & siere, Dieu reçoit, lui dit-il, tes vœux & ta priere; Mais n'aura-t-il de toi pour culte & pour encens, Qu'une plainte éternelle & des vœux impuissans? Au Dieu que sert la Ligue, il faut d'autres offrandes, Il exige de toi les dons que tu demandes. Si Judith autrefois pour sauver son pais, N'eût offert à son Dieu que des pleurs & des cris; Si craignant pour les siens, elle eût craint pour sa vie, Judith eût vû tomber les murs de Bethulie. Voilà les saints exploits que tu dois imiter, Voilà l'offrande, enfin, que tu dois présenter.

Mais

Mai

Co

Dé

Ve

Pa

Ill

M

C

T

Mais tu rougis déja de l'avoir differée....

Cours, vole, & que ta main dans le fang confacrée,
Délivrant les François de leur indigne Roi,
Venge Paris & Rome, & l'Univers & moi.

Par un affaffinat Valois trencha ma vie,
Il faut d'un même coup punir sa persidie;
Mais du nom d'affassin ne prens aucun effroi:
Ce qui fut crime en lui, sera vertu dans toi.

Tout devient légitime à qui venge l'Eglise:
Le meurtre est juste alors, & le Ciel l'autorise.

Que dis-je? il le commande; il t'instruit par ma
voix,

Qu'il a choisi ton bras pour la mort de Valois:

Heureux si tu pouvois, consommant sa vengeance,

Joindre le Navarois au Tiran de la France,

Et si de ces deux Rois tes Citoyens sauvez,

Te pouvoient! . . mais les tems ne sont pas arrivez.

Henry doit vivre encor, & Dieu qu'il persecute,

Réserve à d'autres mains la gloire de sa chûte.

Toi, de ce Dieu jaloux remplis les grands desseins,

Et reçois ce présent qu'il te fait par mes mains.

Le Fantome, à ces mots, fait briller une épée,

Qu'aux infernales eaux la haine avoit trempée;

Dans la main de Clement il met ce don fatal;

Il suit, & se replonge au séjour infernal.

Trop aisément trompé le jeune solitaire

Des intérêts des Cieux se crut dépositaire.

Il baise avec respect ce funeste présent,

Il implore à genoux le bras du Tout-puissant;

Et

Et

D'

C

Il

S

Et plein du monstre affreux dont la fureur le guide, D'un air sanctifie s'aprête au parricide.

Combien le cœur de l'homme est soumis à l'er-

Clement goûtoit alors un paissible bonheur.

Il étoit animé de cette consiance

Qui dans le cœur des Saints affermit l'innocence:

Sa tranquile fureur marche les yeux baissez:

Ses sacrilèges vœux au Ciel sont adressez;

Son front de la vertu porte l'empreinte austère,

Et son fer parricide est caché sous sa haire.

Il marche; ses amis instruits de son dessein,

Et de sleurs sous ses pas parsumant son chemin,

Remplis d'un saint respect aux portes le conduisent,

Benissent son dessein, l'encouragent, l'instruisent,

Placent

Et

Placent déja son nom parmi les noms sacrés,

Dans les fastes de Rome à jamais revérés,

Le nomment à grands cris le vengeur de la France,

Et l'encens à la main l'invoquent par avance.

C'est avec moins d'ardeur, avec moins de transport,

Que les premiers Chrétiens, avides de la mort,

Intrépides soutiens de la foi de leurs peres,

Au Martire autrefois accompagnoient leurs freres;

Envioient les douceurs de leur heureux trépas,

Et baisoient en pleurant les traces de leurs pas.

Voila comme à nos yeux, trop soibles que nous sommes,

Souvent les scélérats ressemblent aux grandshommes;

On ne distingue point le vrai zèle & le saux. Comme la vérité, l'erreur a ses Heros.

Le fanatique impie, & le Chrétien sincère, Sont marquez quelque-fois du même carastère.

Mayenne dont les yeux savent tout éclairer,
Voit le coup qu'on prépare & feint de l'ignorer,
De ce crime odieux son prudent artifice,
Songe à cueillir le fruit sans en être complice;
Il laisse avec adresse aux plus séditieux
Le soin d'encourager ce jeune furieux.

;

us

ds-

Le

Tandis que des Ligueurs une troupe homicide
Aux portes de Paris conduisoit le perfide;

Des Seize en même-tems le sacrilège effort,

Sur tant d'événemens interrogeoit le sort.

Jadis de Medicis l'audace curieuse,

Chercha de ces secrets la science odieuse,

K 2

Apro-

Aprofondit long-tems cet art surnaturel, Si souvent chimerique, & toujours criminel. Tout suivit son exemple, & le peuple imbécile, Des vices de la Cour imitateur servile, Epris du merveilleux, Amant des nouveautez, S'abandonnoit en foule à ces impietez. Dans l'ombre de la nuit sous une voute obscure, Le silence a conduit leur assemblée impure. A la pâle lueur d'un magique flambeau, S'éleve un vil Autel dressé sur un tombeau; C'est là que des deux Rois on plaça les images Objets de leur terseur, objets de leurs outrages. Leurs sacrilèges mains ont mêlé sur l'Autel, A des noms infernaux, le nom de l'Eternel. Sur ces murs ténébreux cent lances sont rangées, Dans des vases de sang leurs pointes sont plongées; Appareil

Appareil effraïant de leur mistère affreux. Le Prêtre de ce temple, est un de ces Hebreux, Qui proscrits sur la terre, & citoyens du monde, Portent de mers en mers leur misere prosonde, Et d'un antique amas de superstitions Ont rempli dès long-temps toutes les Nations: D'abord autour de luy les Ligueurs en furie, Commencent à grands cris ce sacrifice impie. Leurs parricides bras se lavent dans le sang; De Valois sur l'autel ils vont percer le flanc. Avec plus de terreur, & plus encor de rage De Hen ci sous leurs pieds ils renversent l'image; Et pensent que la mort, fidelle à leur courroux, Va transmettre à ces Rois l'atteinte de leurs coups. L'Hebreu joint cependant la priere au blasphême : Il invoque l'abîme, & les cieux, & Dieu même;

K 3

il

Tous

Tous ces impurs esprits qui troublent l'univers, Et le seu de la soudre, & celuy des ensers.

Tel fut dans Gelboa le secret sacrifice

Qu'à ses Dieux infernaux offrit la Pythonisse,

Alors qu'elle évoqua devant un Roy cruel,

Le simulacre affreux du prêtre Samuël.

Ainsi contre Juda, du haut de Samarie,

Des Prophètes menteurs tonnoit la bouche impie;

Ou tel chez les Romains l'inflexible Ateïus,

Maudit au nom des Dieux les armes de Crassus.

Aux magiques accents que sa bouche prononce,

Les Seize osent du Ciel attendre la réponse.

A dévoiler leur sort, ils pensent le forcer:

Le Ciel pour les punir voulut les exaucer.

Il interrompt pour eux les loix de la nature.

De ces antres muets sort un triste murmure.

Mille

M

Mille éclairs redoublez dans la profonde nuit, Poussent un jour affreux qui renaît & qui fuit. Au milieu de ces feux, Henri brillant de gloire, Apparoit à leurs yeux sur un char de victoire; Des lauriers couronnoient son front noble & serain. Et le Sceptre des Rois éclatoit dans sa main. L'air s'embrase à l'instant de cent coups de tonnerre; L'Autel couvert de feux tombe & fuit sous la terre. Et les Seize éperdus, l'Hébreu saisi d'horreur, Vont cacher dans la nuit leur crime & leur terreur. Ces Tonnerres, ces feux, ce bruit épouventable, Annonçoient à Valois sa perte inévitable: Dieu du haut de son Trône avoit compté ses jours, Il avoit loin de lui retiré son secours: La Mort impatiente attendoit sa victime, Et pour perdre Valois, Dieu permettoit un crime.

Cle-

Clement au camp du Prince a marché sans effroi, Il arrive, il demande à parler à son Roi; Il dit que dans ces lieux amené par Dieu même, Il y vient rétablir les droits du Diadême, Et réveler au Roi des secrets importans. On l'interroge, on doute, on l'observe long tems; On craint sous cet habit un funeste mistère. Il subit sans allarme un examen sevère; Il satisfait à tout avec simplicité; Chacun dans ses discours croit voir la verité. La garde aux yeux du Roi le fit enfin paroître. L'aspect du Souverain n'étonna point ce traître. D'un air humble & tranquille il fléchit les genoux: Il observe à loisir la place de ses coups;

Et le mensonge adroit qui conduisoit sa langue, Lui dicta cependant sa perside harangue.

Souffrez, dit-il, grand Roi que ma timide voix,
S'adresse au Dieu puissant qui fait règner les Rois;
Permettez avant tout, que mon cœur le bénisse
Des biens que va sur vous répandre sa justice.
Le vertueux Potier, le prudent Villeroy,
Parmi vos ennemis vous ont gardé leur soi;
Harlai, le grand Harlai, dont l'intrépide zèle,
Fut toûjours formidable à ce peuple insidèle,
Du sond de sa prison réunit tous les cœurs,
Rassemble vos sujets, & consond les Ligueurs.
Dieu qui bravant toûjours les puissans & les sages,
Par la main la plus soible accomplit ses ouvrages,

Devant

Devant le grand Harlai lui même m'a conduit.

Rempli de sa lumiere, & par sa bouche instruit,

J'ai volé vers mon Prince & vous rends cette lettre,

Qu'à mes sidèles mains Harlai vient de remettre.

Valois reçoit la lettre avec empressement.

Il bénissoit les Cieux d'un si prompt changement;
Quand pourrai-je, dit-il, au gré de ma justice,
Recompenser ton zèle & payer ton service?
En lui disant ces mots il lui tendoit les bras.
Le Monstre au même instant tire son coutelas,
L'en frappe, & dans le slanc l'ensonce avec surie.
Le sang coule, on s'étonne, on s'avance, on s'écrie;
Mille bras sont levez pour punir l'assassin:
Lui sans baisser les yeux les voit avec dédain;

Fier de son parricide, & quitte envers la France,

Il attend à genoux la mort pour recompense;

De la France & de Rome il croit être l'appui,

Il pense voir les Cieux qui s'entr'ouvrent pour lui,

Et demandant à Dieu la palme du Martyre,

Il bénit en tombant les coups dont il expire.

Aveuglement terrible, affreuse illusion!

Digne à la fois d'horreur & de compassion;

Et de la mort du Roi moins coupable peut-être,

Que ces lâches Docteurs ennemis de leur Maître,

Dont la voix répandant un funesse poison,

D'un soible solitaire égara la raison.

Dèja Valois touchoit à son heure derniere.

Ses yeux ne voïoient plus qu'un reste de lumiere;

cr

Ses Courtisans en pleurs autour de lui rangez,

Par leurs desseins divers en secret partagez,

D'une commune voix formant les mêmes plaintes,

Exprimoient des douleurs ou sincères ou feintes.

Quelques-uns, que slatoit l'espoir du changement,

Du danger de leur Roi s'affligeoient soiblement;

Les autres, qu'occupoit leur crainte interessée,

Pleuroient au lieu du Roi leur fortune passée.

Parmi ce bruit confus de plaintes, de clameurs,
Henry vous répandiez de véritables pleurs.

Il fut vôtre ennemi; mai les cœurs nés sensibles,
Sont aisément émus dans ces momens horribles.

Henri ne se souvint que de son amitié.
En vain son interest combattoit sa pitié:
Ce Heros vertueux se cachoit à luy même,
Que la mort de son Roi lui donne un diadème.

Valois

Valois tourna sur lui par un dernier effort, Ses yeux appesantis qu'alloit fermer la mort; Et touchant de sa main ses mains victorieuses, Retenez, lui dit-il, vos larmes génereuses; L'Univers indigné doit plaindre vôtre Roi: Vous Bourbon, combattez, régnez & vengez moi. Je meurs, & je vous laisse au milieu des orages, Assis sur un écueil couvert de mes naufrages; Mon Trône vous attend, mon Trône vous est dû, Jouissez de ce bien par vos mains désfendu: Mais songez que la foudre en tout tems l'environne, Craignez en y montant ce Dicu qui vous le donne. Puissiez-vous, détrompé d'un dogme criminel, Rétablir de vos mains son culte & son autel!

Du fer des assassins déssende vôtre vie.

Vous connoissez la Ligue, & vous voyez ses coups;

Ils ont passé par moi pour aller jusqu'à vous;

Peut-être un jour viendra qu'une main plus barbare...

Adieu, régnez heureux. Qu'un plus puissant génie,

Juste Ciel épargnez une vertu si rare.

Permettez!.. à ces mots, l'impitoïable mort

Lui coupe la parole & termine son sort.

Au bruit de son trépas Paris se livre en proïe,
Aux transports odieux de sa coupable joïe.

De cent cris de victoire ils remplissent les airs;
Les travaux sont cessez, les temples sont ouverts,
De couronnes de sleurs ils ont paré leurs têtes,
Ils consacrent ce jour à d'éternelles sêtes.

Insensez

Inf

Le

Ils

C

C

H

L

Insensez qu'ils étoient, ils ne découvroient pas
Les absmes profonds, qu'ils creusoient sous leurs pas;
Ils devoient bien plûtôt, prévoïant leurs misères,
Changer ce vain triomphe en des larmes amères;
Ce vainqueur, ce héros qu'ils osoient désier,
Henry du haut du trône alloit les soudroïer,
Le sceptre dans sa main rendu plus redoutable,
Annonce à ces mutins leur perte inévitable;
Devant lui tous les Chess ont sléchi les genoux.
Pour leur Roi légitime ils l'ont reconnu tous.
Et certains désormais du destin de la guerre,
Ils jurent de le suivre aux deux bouts de la terre.

E

I



LA

HENRIADE.

CHANT SIXIEME.

C'EST un usage antique, & sacré parmi nous;

Quand la mort sur le Trône étend ses rudes

coups,

Et que du sang des Rois si chers à la Patrie,
Dans ses derniers canaux la source s'est tarie;

L

Le

Le peuple au même instant rentre en ses premiers droits,

E

T

L

L

I

Il

P

D

D

Il peut choisir un Maitre, il peut changer ses Loix:
Les Etats assemblez, organes de la France,
Nomment un Souverain, limitent sa puissance.
Ainsi de nos ayeux les augustes décrets,
Au rang de Charlemagne ont placé les Capets.

La Ligue audacieuse, inquiéte, aveuglée,

Ose de ces Etats ordonner l'assemblée;

Et croit avoir acquis par un assassinat,

Le droit d'élire un Maitre, & de changer l'Etat.

Îls pensoient à l'abry d'un Trône imaginaire,

Mieux repousser Bourbon, mieux tromper le vulgaire.

Ils croïoient qu'un Monarque uniroit leurs desseins,

Que sous ce nom sacré leurs droits seroient plus

saints,

Qu'in-

Qu'injustement élû, c'étoit beaucoup de l'être;

Et qu'ensin, tel qu'il soit, le François veut un Maitre,

Bien-tôt de tous cotez accourent à grand bruit

Tous ces Chess obstinez qu'un fol orgueil séduit:

Les Lorrains, les Nemours, des Prêtres en surie,

L'Ambassadeur de Rome, & celuy d'Iberie.

Ils marchent vers le Louvre, où par un nouveau choix

Ils alloient insulter aux manes de nos Rois.

Le luxe toûjours né des miseres publiques,

Prépare avec éclat ces Etats chimeriques.

Là ne parurent point ces Princes, ces Seigneurs,

De nos antiques Pairs augustes successeurs;

Qui près des Rois assis, nés Juges de la France,

Du pouvoir qu'ils n'ont plus, ont encor l'apparence.

e.

15,

us

n.

Là

Là de nos Parlements les sages députés,

Ne déssendirent point nos soibles libertés.

On n'y vit point des lis l'appareil ordinaire.

Le Louvre est étonné de sa pompe étrangere.

Là le Légat de Rome est d'un siège honoré:

Près de luy pour Mayenne un dais est préparé.

Sous ce dais on lisoit ces mots épouvantables:

"Rois qui jugez la terre, & dont les mains coupables

"Osent tout entreprendre & ne rien épargner,

On s'assemble; & dèja les partis, les cabales

Font retentir ces lieux de leurs voix infernales.

Le bandeau de l'erreur aveugle tous les yeux.

L'un des faveurs de Rome esclave ambitieux,

" Que la mort de Valois vous apprenne à règner.

S'adresse

Se

Pl

S'adresse au Légat seul, & devant luy déclare, Ou'il est temps que les lis rampent sous la tiarre; Qu'on erige à Paris ce sanglant Tribunal, Ce monument affreux du pouvoir monacal, Que l'Espagne a reçû, que l'univers abhorre, Oui venge les autels, & qui les deshonore, Qui tout couvert de sang, de flammes entouré Egorge les mortels avec un fer sacré. Comme si nous vivions dans ces temps déplorables, Où la terre adoroit des Dieux impitoyables, Que des Prêtres menteurs, encor plus inhumains, Se vantoient d'appaiser par le sang des humains, Celuy cy corrompu par l'or de l'Iberie A l'Espagnol, qu'il hait, veut vendre sa patrie. Mais un party puissant d'une commune voix, Plaçoit dèja Mayenne au Trône de nos Rois.

L 3

le

Ce

Ce rang manquoit encore à sa vaste puissance; Et de ses vœux hardis l'orgueilleuse esperance Dévoroit en secret, dans le fond de son cœur, De ce grand nom de Roi le dangereux honneur. Soudain Potier se lêve, & demande audience; Chacun à son aspect garde un profond silence. Parmy ce peuple lâche, & du crime infecté, Potier fut toûjours juste, & pourtant respecté. Souvent on l'avoit vû par sa mâle éloquence, De leurs emportements reprimer la licence. Et conservant sur eux sa vieille autorité, Leur montrer la justice avec impunité. Vous destinez, dit-il, Mayenne au rang suprême. Je conçois votre erreur, je l'excuse moy-même. Mayenne a des vertus qu'on ne peut trop cherir: Et je le choisirois, si je pouvois choisir.

Mais nous avons nos loix: & ce Héros insigne,
S'il prétend à l'Empire, en est dés lors indigne.

Comme il disoit ces mots, Mayenne entre soudain, Avec tout l'appareil qui suit un Souverain. Potier le voit entrer; sans changer de visage, Oui, Prince, poursuit-il d'un ton plein de courage, Je vous estime assez pour oser contre vous, Vous adresser ma voix pour la France, & pour nous. En vain nous prétendons le droit d'élire un maître. La France a des Bourbons, & Dieu vous a fait naître, Près de l'auguste rang qu'ils doivent occuper, Pour soutenir leur trône, & non pour l'usurper. Guise du sein des morts n'a plus rien à prétendre. Le sang d'un Souverain doit suffire à sa cendre. Sil mourut par un crime, un crime l'a vengé. Changez avec l'Etat que le ciel a changé.

L 4

Périsse

Périsse avec Valois votre juste colère, Bourbon n'a point versé le sang de votre frere. Le ciel, ce juste ciel, qui vous cherit tous deux, Pour vous rendre ennemis, vous fit trop vertueux. Mais j'entends le murmure, & la clameur publique. J'entends ces noms affreux de relaps, d'hérétique: Je vois d'un zèle faux nos Prêtres emportez; Qui le fer à la main... Malheureux arrêtez: Quelle loy, quel exemple, ou plûtôt quelle rage Peut à l'oint du Seigneur arracher votre hommage? Le fils de Saint Louis parjure à ses serments Vient-il de nos autels briser les fondements? Aux piés de ces autels il demande à s'instruire, Il aime, il suit les loix dont vous bravez l'empire. Il sait dans toute Secte honorer les vertus, Respecter votre culte, & même vos abus.

11

L

E

Il laisse au Dieu vivant, qui voit ce que nous sommes,
Le soin que vous prenez de condamner les hommes.
Comme un Roi, comme un pere, il vient vous
gouverner:

Et plus Chrêtien que vous, il vient vous pardonner.

Tout est libre avec luy. Luy seul ne peut-il l'être?

Quel droit vous a rendus Juges de vôtre Maitre?

Infidèles pasteurs, indignes citoyens!

Que vous ressemblez mal à ces premiers Chrêtiens,

Qui bravant tous ces Dieux de metal ou de plâtre,

Marchoient sans murmurer sous un maitre idolâtre,

Expiroient sans se plaindre, & sur les échasauts

Sanglants, percez de coups benissoient leurs bour
reaux!

Eux

Eux seuls étoient Chrêtiens; je n'en connois point d'autres.

Ils mouroient pour leurs Rois; vous massacrez les vôtres.

Et Dieu, que vous peignez implacable & jaloux, S'il aime à se venger, Barbares, c'est de vous.

A ce hardy discours aucun n'osoit répondre.

Par des traits trop puissants ils se sentoient consondre.

Ils repoussoient en vain de leur cœur irrité

Cet effroy, qu'aux méchants donne la vérité.

Le dépit, & la crainte agitoient leurs pensées,

Quand soudain mille voix jusqu'au ciel élancées,

Font partout retentir avec un bruit consus,

Aux armes, citoyens, ou nous sommes perdus.

Des nuages épais que formoit la poussière, Du soleil dans les champs déroboit la lumière. I

I

I

I

Des tambours, des clairons le son rempli d'horreur,

De la mort qui les suit, étoit l'avant-coureur.

Tels des antres du Nord échappez sur la terre,

Précédez par les vents, & suivis du tonnerre,

D'un tourbillon de poudre obscurcissant les airs,

Le orages fougueux parcourent l'Univers.

C'étoit du grand Henri la redoutable armée.

Qui lasse du repos, & de sang affamée,

Faisoit entendre au loin ses formidables cris,

Remplissoit la campagne, & marchoit vers Paris.

Bourbon n'employoit point ces moments falutaires,

A rendre au dernier Roi les honneurs ordinaires,

A parer son tombeau de ces titres brillants,

Que reçoivent les morts de l'orgueil des vivants.

Ses mains ne chargeoient point ces rives désolées

De l'appareil pompeux de ces vains mausolées,

Par qui malgré l'injure & des temps, & du sort,

La vanité des grands triomphe de la mort.

Il vouloit à Valois dans la demeure sombre,

Envoyer des tributs plus dignes de son ombre,

Punir ses assassins, vaincre ses ennemis,

Et rendre heureux son peuple, aprés l'avoir soûmis,

Au bruit inopiné des assaults qu'il prépare,

Des Etats consternez le conseil se sépare.

Mayenne au même instant court au haut des remparts;

Le soldat rassemblé vole à ses étendarts.

Il insulte à grands cris le Héros qui s'avance.

Tout est prêt pour l'attaque, & tout pour la dessense.

Paris n'etoit point tel en ces temps orageux,

Qu'il paroit en nos jours aux François trop heureux.

Cent forts qu'avoient bâtis la fureur & la crainte,

Dans un moins vaste espace enfermoient son enceinte.

Ces fauxbourgs aujourdhuy si pompeux, & si grands,
Que la main de la paix tient ouverts en tout temps
D'une immense cité superbes avenues,
Où cent palais dorez se perdent dans les nües,
Etoient de longs hameaux d'un rempart entourez,
Par un sossé prosond de Paris séparez.
Du coté du levant bien-tôt Bourbon s'avance.
Le voila qui s'approche, & la mort le devance.
Le fer avec le seu vole de toutes parts,
Des mains des assiégeans, & du haut des remparts.

Ces ramparts menaçants, leurs tours, & leurs ouvrages,

S'écroulent sous les traits de ces brulants orages.

On voit les bataillons rompus & renversez,

Et loin d'eux dans les champs leurs membres dispersez.

Ce que le fer atteint tombe réduit en poudre, Et chacun des partis combat avec la foudre.

Jadis avec moins d'art, au milieu des combats,
Les malheureux mortels avançoient leur trépas;
Avec moins d'appareil ils voloient au carnage,
Et le fer dans leurs mains suffisoit à leur rage.
De leurs cruels enfans l'effort industrieux
A dérobé le feu qui brule dans les cieux.
On entendoit gronder ces bombes effroyables
Des troubles de la Flandre enfans abominables.

L

D

I

Le salpêtre enfoncé dans ces globes d'airain, Part, s'échauffe, s'embraze, & s'écarte soudain : La mort en mille éclats en sort avec furie. Avec plus d'art encor, & plus de barbarie, Dans des antres profonds on a sçû renfermer Des foudres souterrains tout prets à s'allumer. Sous un chemin trompeur, où volant au carnage, Le soldat valeureux se sie à son courage, On voit en un instant des abimes ouverts; Des noirs torrents de soufre épandus dans les airs; Des bataillons entiers, par ce nouveau tonnerre Dans les airs emportez, engloutis sous la terre. Ce sont là les dangers où Bourbon va s'offrir; C'est par là qu'à son trône il brûle de courir. Ses guerriers avec lui dédaignent ces tempêtes: L'enfer est sous leurs pas, la foudre est sur leurs têtes.

Mais la gloire à leurs yeux vole à coté du Roi; Ils ne regardent qu'elle, & marchent sans effroy. Mornay parmi les flots de ce torrent rapide, S'avance d'un pas grave, & non moins intrépide. Incapable à la fois de crainte & de fureur, Sourd au bruit des canons, calme au sein de l'horreur, Avec un oeil stoïque il regarde la guerre, Comme un fleau du Ciel, affreux, mais nécessaire. Il marche en Philosophe où l'honneur le conduit, Condamne les combats, plaint son Maitre, & le suit.

Ils descendent enfin dans ce chemin terrible, Qu'un glacis teint de sang rendoit inaccessible. C'est là que le danger ranime leurs esforts; Ils comblent les sossés de fascine, & de morts.

Sur

S

D

A

H

11

A

L

Il

Il

11

L

0

S

S

CHANT SIXIEME. 161

Sur ces corps tout sanglants ils marchent, ils s'avancent,

D'un cours précipité sur la brèche ils s'élancent.'

Armé d'un ser sanglant, couvert d'un bouclier,

Henri vole à leur tête, & monte le premier.

Il monte: il a dèja de ses mains triomphantes, Arboré de ses lis les enseignes flottantes.

Les Ligueurs devant lui demeurent pleins d'éffroi: Ils sembloient respecter leur vainqueur, & leur Roi. Ils cédoient; mais Mayenne à l'instant les ranime: Il leur montre l'exemple, il les rappelle au crime;

C

11

Leurs bataillons serrés pressent de toutes parts

Ce Roi, dont ils n'osoient soûtenir les regards.

Sur le mur avec eux la Discorde cruelle,

Se baigne dans le sang que l'on verse pour elle.

Le

M

Le soldat à son gré sur ce funeste mur, Combattant de plus près, porte un trépas plus sur.

Alors on n'entend plus ces foudres de la guerre, Dont les bouches de bronze épouvantoient la terre. Un farouche silence, enfant de la fureur, A ce bruïants éclats succède avec horreur. D'un bras déterminé, d'un œil brulant de rage, Parmi ses ennemis chacun s'ouvre un passage. On saisit, on reprend par un contraire effort, Ce rempart teint de sang, théatre de la mort. Dans ses fatales mains la victoire incertaine Tient encor près des lis l'étendart de Lorraine. Les assiégeans surpris sont par tout renversez: Cent sois victorieux, & cent sois terrassez. Partils à l'océan poussé par les orages, Qui couvre à châque instant, & qui fuit ses rivages.

Jamais

Jamais le Roi, jamais son illustre rival,
N'avoient été si grands, qu'en cet assaut satal.

Chacun d'eux, au milieu du sang & du carnage,

Maitre de son esprit, maitre de son courage,

Dispose, ordonne, agit, voit tout en même temps,

Et conduit d'un coup d'œil ces affreux mouvements.

Cependant des Anglois la formidable élite,

Par le vaillant Essex à cet assaut conduite,

Marchoit sous nos drapeaux pour la premiere fois;

Et sembloit s'étonner de servir sous nos Rois.

Ils viennent soûtenir l'honneur de leur patrie,

Orgueilleux de combattre, & de donner leur vie,

Sur ces mêmes remparts, & dans ces mêmes lieux,

Où la Seine autresois vit régner leurs ayeux.

M 2

iais

Effex

Essex monte à la brèche où combattoit d'Aumale:
Tous deux jeunes, brillants, pleins d'une ardeur égale.
Tels qu'aux remparts de Troye on peint les demidieux.

Leurs amis tout sanglants sont en foule autour d'eux; François, Anglois, Lorrains, que la fureur assemble, Avançoient, combattoient, frappoient, mouroient ensemble.

Ange, qui conduisiez leur fureur & leur bras,
Ange exterminateur, ame de ces combats,
De quel héros enfin prites vous la quérelle?
Pour qui pencha des cieux la balance éternelle?
Long temps Bourbon, Mayenne, Essex, & son rival,
Assiégeans, assiégés, sont un carnage égal.
Le party le plus juste eut enfin l'avantage.
Ensin Bourbon l'emporte, il se fait un passage.

Il

Les Ligueurs fatigués ne luy résistent plus: Ils quittent les remparts, ils tombent éperdus. Comme on voit un torrent du haut des Pirénées, Menacer des vallons les Nimphes consternées; Cent digues qu'on oppose à ses flots orageux, Soûtiennent quelque temps son choc impétueux : Mais bientôt renversant sa barriere impuissante, Il porte au loin le bruit, la mort, & l'épouvante; Déracine en passant ces chênes orgueilleux, Qui bravoient les hivers, & qui touchoient les cieux; Détache les rochers du penchant des montagnes, Et poursuit les troupeaux suïant dans les campagnes. Tel Bourbon descendoit à pas précipités Du haut des murs fumants, qu'il avoit emportez: Tel d'un bras foudroyant fondant sur les rebelles, Il moissone en courant leurs troupes criminelles.

M 3

es

Les

Les Seize avec effroy fuyoient ce bras vengeur, Egarez, confondus, dispersez par la peur. Mayenne ordonne enfin, que l'on ouvre les portes: Il rentre dans Paris suivi de ses cohortes. Les vainqueurs furieux, les flambeaux à la main, Dans les fauxbourgs sanglants se répandent soudain. Du soldat effrené la valeur tourne en rage; Il livre tout au fer, aux flammes, au pillage. Henry ne les voit point; son vol impétueux Poursuivoit l'énnemi fuyant devant ses yeux. Sa victoire l'enflamme, & sa valeur l'emporte. Il franchit les fauxbourgs, il s'avance à la porte. Venez, volez, montez sur ces murs orgueilleux, Compagnons, apportez & le fer & les feux.

Comme il parloit ainsi, du prosond d'une nuë Un fantôme éclatant se présente à la vûë.

Son

So

Do

Do

Et

Si

A

T

D

R

Son corps majestueux maitre des éléments, Descendoit vers Bourbon sur les aîles des vents. De la divinité les vives étincelles Etaloient sur son front des beautez immortelles: Ses yeux sembloient remplis de tendresse & d'horreur. Arrête, cria-t-il, trop malheureux vainqueur; Tu vas abandonner aux flammes, au pillage, De cent Rois tes ayeux l'immortel héritage; Ravager ton pays, mes temples, tes trésors, Egorger tes sujets, & régner sur des morts. Arrête... à ces accents plus forts que le tonnerre, Le soldat s'épouvante, il embrasse la terre, Il quitte le pillage: Henri plein de l'ardeur, Que le combat encor enflammoit dans son cœur, Semblable à l'Océan qui s'appaise, & qui gronde; O fatal habitant de l'invisible monde!

M 4

Répond-

Répond-il; quel dessein te transporte en ces lieux?

Sors-tu du noir abime? ou descends-tu des cieux? Que viens-tu m'annoncer? Que doi-je faire encore? Faut-il que je t'encense, ou bien que je t'abhorre? Es-tu mon mauvais Ange, es-tu mon deffenseur? Alors il entendit ces mots pleins de douceur : Tu vois cet heureux Roi que la France revère, Le pere des Bourbons, ton protecteur, ton pere: Ce Louis qui jadis combattit comme toi; Ce Louis dont ton cœur a negligé la foi; Ce Louis qui te plaint, qui t'admire, & qui t'aime. Dieu sur ton trône un jour te conduira luy même. Dans Paris, ô mon fils, tu rentreras vainqueur, Pour prix de ta clémence, & non de ta valeur.

C'est

C

Le

L

Il

D

T

T

I

CHANT SIXIEME. 169

C'est Dieu qui t'en instruit, & c'est Dieu qui m'envoye.

Le Heros à ces mots verse des pleurs de joye.

La paix a dans son cœur étouffé son courroux:

Il s'écrie, il foupire, il adore à genoux.

D'une divine horreur son ame est pénétrée.

Trois fois il tend les bras à cette ombre sacrée;

Trois fois son pere échappe à ses embrassements,

Tel qu'un leger nuage écarté par les vents.

Cependant la nuit vient, le Heros dans la plaine
Suit Louis qui s'envole aux chênes de Vincennes.

Vincennes, lieux sacrez où Louis autresois,
Aux pieds d'un chêne assis dictoit ses justes loix,
Que vous êtes changez, séjour jadis aimable!

Vincennes! tu n'es plus qu'un dongeon détestable,

Qu'une

Qu'une prison d'état, qu'un lieu de desespoir;
Où tombent si souvent du faîte du pouvoir,
Ces Ministres, ces Grands qui tonnent sur nos têtes.
Qui vivent à la Cour au milieu des tempêtes;
Oppresseurs, opprimez, siers, humbles tour à tour,
Tantôt l'horreur du peuple, & tantôt leur amour.





LA

HENRIADE.

CHANT SEPTIEME.

D U Dieu qui nous créa la clémence infinie,
Pour adoucir les maux de cette courte
vie,

A placé parmi nous deux êtres bien-faisants; De la terre à jamais aimables habitans.

L'un

L'un d'eux est le Sommeil, & l'autre est l'Espérance, Doux trésors qu'on posséde au sein de l'indigence, L'un dans un profond calme endort nos déplaisirs; L'autre anime nos cœurs, & soutient nos désirs. Louis près de Henry tous les deux les appelle. Approchez vers mon fils, venez couple fidèle. Le Sommeil l'entendit de ses antres secrets: Il marche mollement vers ces ombrages frais. Les vents à son aspect s'arrêtent en silence; Les songes fortunés conduits par l'espérance, Voltigent vers le Prince, & couvrent ce Heros D'olive & de lauriers mêlez à leurs pavots. Louis en ce moment prenant son Diadème, Sur le front du Vainqueur il le posa luy même. Règne, dit-il, triomphe, & sois en tout mon fils: Tout l'espoir de ma race en toy seul est remis.

Mais

Ma

De

C'

Si

T

D

J

P

CHANT SEPTIEME. 173

Mais le trône, ô Bourbon, ne doit point te suffire:

Des présents de Louis le moindre est son Empire.

C'est peu d'être, un Héros, un Conquérant, un Roy;

Si le ciel ne t'éclaire il n'a rien fait pour toy.

Tous ces honneurs mondains ne sont qu'un bien stérile,

Des humaines vertus recompense fragile,

Un dangereux éclat qui passe, & qui s'ensuit,

Que le trouble accompagne, & que la mort détruit.

Je vais te découvrir un plus durable Empire,

Pour te recompenser, bien moins que pour t'infruire.

Viens, obéi, sui moi par de nouveaux chemins:

Vole au sein de Dieu même, & rempli tes destins.

L'un & l'autre à ces mots dans un char de lumiere,

Des cieux en un moment traversent la carriere.

is

Tels

Tels on voit dans la nuit la foudre, & les éclairs,
Courir d'un pole à l'autre, & diviser les airs:
Et telle s'éleva cette nuë embrasée,
Qui dérobant aux yeux le maître d'Elisée
Dans un céleste char de slamme environné
L'emporta loin des bords du Jourdain étonné.

Parmi ces tourbillons, que d'une main féconde
Disposa l'Eternel aux premiers jours du monde,
Est un globe élevé dans le faîte des cieux,
Dont l'éclat se dérobe à nos profanes yeux.
C'est là que le Très-haut forme à sa ressemblance
Ces esprits immortels, enfants de son essence,
Qui soudain répandus dans les mondes divers;
Vont animer les corps, & peupler l'univers.

Là

Là

De

Qu

D

Co

Lo

R

A

D

D

Là sont après la mort nos ames replongées,

De leur prison grossiere à jamais dégagées:

Quand le Dieu qui les sit les rappelle en son sein,

D'une course rapide elles volent soudain.

Comme au sond des forets les seüilles incertaines,

Avec un bruit confus tombent du haut des chênes,

Lorsque les aquilons messagers des hivers,

Ramènent la froidure, & sissient dans les airs:

Ainsi la mort entraine en ces lieux redoutables

Des mortels passagers les troupes innombrables.

Un juge incorruptible, avec d'égales loix,

Un juge incorruptible, avec d'égales loix,

Y rassemble à ses pieds les peuples, & les Rois.

C'est cet être infini qu'on sert, & qu'on ignore.

Sous cent noms differents le monde entier l'adore.

Du haut de l'empirée il entend nos clameurs;

Il regarde en pitié ce long amas d'erreurs;

Ces portraits insensés, que l'humaine ignorance

Fait si pieusement de sa sagesse immense.

La mort est à ses pieds; elle amène à la sois

Le Turc, & l'Indien, le Juif, & le Chinois.

Le Dervis étonné, d'un vûë inquiète

A la droite de Dieu cherche en vain son Prophète.

Le Bonze avec des yeux sombres & pénitents

Y vient vanter en vain ses vœux & ses tourments.

Leurs tourments & leurs vœux, leur soy, leur ignorance,

Comme sans châtiment, restent sans recompense.

Dieu ne les punit point d'avoir sermé leurs yeux

Aux clartés que luy même il plaça si loin d'eux.

Il ne les juge point, tel qu'un injuste Maitre,

Sur les chrêtiennes loix qu'ils n'ont point pû connoitre,

Sur

S

N

I

N

I

E

Sur le zèle emporté de leurs saintes fureurs;

Mais sur la simple loy qui parle à tous les cœurs.

La Nature icy bas, sa fille, & nôtre mere,

Nous instruit en son nom, nous guide, nous éclaire;

De l'instinct des vertus elle aime à nous remplir;

Et dans nos premiers ans nous enseigne à rougir.

Mais pure en nôtre enfance, & par l'âge alterée,

Elle pleure ses fils dont elle est ignorée:

Elle pleure; & ses cris que nous n'entendons pas,

S'élévent contre nous dans le jour du trépas.

Mais d'où partent, grand Dieu, ces cris épouvantables,

Ces torrents de fumée & ces feux effroyables!

Quels monstres, dit Bourbon, volent dans ces
climats?

n-

dur

Quels gouffres enflammez s'entrouvrent sousmes pas?

N

O mon

O mon fils, vous voiez les portes de l'abime, Creusé par la justice, habité par le crime. Suivez moy, les chemins en sont toûjours ouverts. Ils marchent aussitôt aux portes des Enfers.

Là gît la sombre Envie, à l'œil timide & louche, Versant sur des lauriers les poisons de sa bouche. Le jour blesse ses yeux dans l'ombre étincelants. Triste amante des morts, elle hait les vivants. Elle aperçoit Henry, se détourne, & soupire. Auprès d'elle est l'Orgueil qui se plait, & s'admire. La Foiblesse au teint pâle, aux regards abbattus, Tiran qui cède au crime, & détruit les vertus. L'Ambition sanglante, inquiète, égarée, De trônes, de tombeaux, d'esclaves entourée. La tendre Hipocrisse aux yeux pleins de douceur, (Le ciel est dans ses yeux, l'infer est dans son cœur.)

Le faux Zèle étalant ses barbares maximes,

Et l'Interest ensin pere de tous les crimes.

Des mortels corrompus ces tirans effrenez,

A l'aspect de Henri paroissent consternez.

Ils ne l'ont jamais vû; jamais leur troupe impie

N'approcha de son ame à la vertu nourrie.

Quel mortel, disoient-ils, par ce juste conduit,

Vient nous persécuter dans l'éternelle nuit?

Le Héros au milieu de ces esprits immondes

Le Héros au milieu de ces esprits immondes S'avançoit à pas lents sous ces voutes profondes.

Louis guidoit ses pas: Ciel! qu'est ce que je voi?

L'assassin de Valois! Ce monstre devant moy?

Mon pere! Il tient encor ce couteau parricide,

Dont le conseil des Seize arma sa main perfide.

Tandis que dans Paris tous ces Prêtres cruels

ır,

ur.)

Le

Osent de son portrait souiller les saints autels,

N 2

Que

Que la Ligue l'invoque, & que Rome le loue; Icy dans les tourments l'enfer les desavoue;

Mon fils, reprit Louis, de plus sévères loix

Poursuivent en ces lieux les Princes & les Rois.

Regardez ces Tirans adorez dans leur vie:

Plus ils étoient puissants, plus Dieu les humilie.

Il punit les forfaits que leurs mains ont commis,

Ceux qu'ils n'ont point vengez, & ceux qu'ils ont permis.

La mort leur a ravi leurs grandeurs passageres,

Ce faest, ces plaisirs, ces slateurs mercenaires,

De qui la complaisance avec dexterité,

A leurs yeux éblouïs cachoit la vérité.

La vérité terrible icy fait leurs supplices:

Elle est devant leurs yeux, elle éclaire leurs vices.

Voiez,

Voiez, comme à sa voix tremblent ces Conquerants,

S.

ez,

Héros aux yeux du Peuple, aux yeux de Dieu Tirans. Fléaux du monde entier, que leur fureur embrase, La foudre qu'ils portoient à leur tour les écrase. Auprès d'eux sont couchez tous ces Rois fainéants, Sur un Trône avili fantômes impuissants. Henri voit près des Rois leurs insolents Ministres: Il remarque sur-tout ces Conseillers sinistres, Qui des mœurs & des loix avares corrupteurs, De Thémis & de Mars ont vendu les honneurs; Qui mirent les premiers à d'indignes encheres L'inestimable prix des vertus de nos peres. Il est, il est aussi dans ce lieu de douleurs, Des cœurs qui n'ont aimé que leurs douces erreurs. Des foules de mortels noiez dans la mollesse,

Qu'entraina le plaisir, qu'endormit la paresse.

Le

Le généreux Henry ne put cacher ses pleurs.

Ah! s'il est vrai, dit-il, qu'en ce séjour d'horreurs,

La race des humains soit en soule engloutie,

Si les jours passagers d'une si courte vie,

D'un éternel tourment sont suivis sans retour,

Ne vaudroit-il pas micux ne voir jamais le jour!

Heureux s'ils expiroient dans le sein de leur mere;

Ou si ce Dieu du moins, ce grand Dieu si sévere,

A l'homme, hélas trop libre, avoit daigné ravir

Le pouvoir malheureux de lui desobéir!

Ne crois point, dit Louis, que ces tristes victimes

Souffrent des chatiments qui surpassent leurs crimes;

Ni que ce juste Dieu, créateur des humains,

Se plaise à déchirer l'ouvrage de ses mains.

Non; s'il est infini, c'est dans ses recompenses:

Prodigue de ses dons, il borne ses vengeances.

Sur

Si

M

11

I

CHANT SEPTIEME. 183

Sur la terre on le peint le premier des tirans:

Mais icy c'est un pere; il punit ses enfans.

Il adoucit les traits de sa main vengeresse

Il ne sait point punir des moments de soiblesse,

Des plaisirs mensongers, pleins de trouble & d'ennuy,

Par des tourments affreux, éternels comme luy.

Cependant à grands pas l'un & l'autre s'avance,

Vers ces lieux fortunés qu'habite l'Innocence.

Ce n'est plus des enfers l'affreuse obscurité;

C'est du jour le plus pur l'immortelle clarté.

Henry voit ces beaux lieux, & soudain à leur vûë,

Sent couler dans son ame une joïe inconnûë;

Les soins, les passions n'y troublent point les cœurs,

La volupté tranquille y répand ses douceurs.

Amour, en ces climats tout ressent ton Empire:

Ce n'est point cet Amour que la molesse inspire;

53

C'est

C'est ce slambeau divin, ce seu saint & sacré,

Ce pur enfant des Cieux sur la terre ignoré.

De lui seul à jamais tous les cœurs se remplissent,

Ils desirent sans cesse & sans cesse joüissent,

Et goûtent dans les seux d'une éternelle ardeur,

Des plaisirs sans regrets, du repos sans langueur.

Là règnent les bons Rois qu'ont produit tous les âges,

Là sont les vrais Héros, là vivent les vrais Sages;
Là sur un Trône d'or, Charlemagne & Clovis
Veillent du haut des Cieux sur l'Empire des Lis.
Les plus grands ennemis, les plus siers adversaires,
Réünis dans ces lieux, n'y sont plus que des freres.
Le sage Louis douze, au milieu de ces Rois,
S'éléve comme un cèdre & leur donne des loix.

Ce

Su

Il

Et

D

Q

F

V

Cc Roi qu'à nos ayeux donna le Ciel propice,
Sur son trône avec lui sit asseoir la justice;
Il pardonna souvent, il règna sur les cœurs,
Et des yeux de son peuple il essura les pleurs.
D'Amboise est à ses pieds, ce Ministre sidèle,
Qui seul aima la France, & sut seul aimé d'elle,
Favori sans orgueil, & qui dans ce haut rang
Ne souilla point ses mains de rapine & de sang.
O jours! ô mœurs! ô tems d'éternelle mémoire!
Le peuple étoit heureux, le Roi couvert de gloire:
De ses aimables loix chacun goûtoit les fruits;
Revenez heureux tems sous un autre Louis.

t,

S,

es.

Cd

Plus loin sont ces guerriers prodigues de leur vie, Qu'enflamma leur devoir, & non pas leur surie, La Trimouille, Clisson, Montmorency, de Foix, Guesclin, le destructeur & le vengeur des Rois;

Le vertueux Bayard, & vous, brave Amazone, La honte des Anglois, & le soutien du Trône.

Ces Héros, dit Louis, que tu vois dans les cieux,

Comme toi de la terre ont ébloüi les yeux.

La vertu, comme à toy, mon fils, leur étoit chere,

Mais enfans de l'Eglise ils ont chéri leur mere:

Leur cœur simple, & docile aimoit la vérité:

Leur culte étoit le mien; pourquoy l'as tu quitté?

Comme il disoit ces mots d'une voix gémissante,

Le Palais des Destins devant lui se présente,

Il fait marcher son sils vers ses sacrés remparts,

Et cent portes d'airain s'ouvrent à ses regards.

Le Temps d'une aile prompte, & d'un vol insensible,

Fuit; & revient sans cesse à ce Palais terrible:

Et de là sur la terre il verse à pleines mains

Et les biens, & les maux destinez aux humains.

Sur

Co

La

Et

Or

Pa

So

D

A

E

N

X,

re,

té?

ite,

ble,

Sus

Sur un autel de fer un Livre inexplicable, Contient de l'avenir l'histoire irrévocable. La main de l'Eternel y marqua nos desirs, Et nos chagrins cruels, & nos foibles plaisirs. On voit la Liberté, cette esclave si fiere, Par d'invisibles nœuds en ces lieux prisonniere. Sous un joug inconnu, que rien ne peut briser, Dieu sait l'assujettir sans la tiranniser; A ses suprêmes loix d'autant mieux attachée Que sa chaîne à ses yeux pour jamais est cachée; Qu'en obéissant même elle agit par son choix, Et souvent aux destins pense donner des loix. Mon cher fils, dit Louis, c'est de-là que la Grace Fait sentir aux humains sa faveur efficace:

C'est

C'est de ces lieux sacrés, qu'un jour son trait vainqueur

Doit partir, doit bruler, doit embrazer ton cœur.

Tu ne peux differer, ni hâter, ni connoître

Ces moments précieux dont Dieu seul est le maitre.

Mais qu'ils sont encor loin ces temps, ces heureux temps

Où Dieu doit te compter au rang de ses ensants!

Que tu dois éprouver de soiblesses honteuses!

Et que tu marcheras dans des routes trompeuses!

Retranches, ô mon Dieu, des jours de ce grand Roi,

Ces jours infortunés qui l'éloignent de toy.

Mais dans ces vastes lieux quelle soule s'empresse?

Elle entre à tout moment & s'écoule sans cesse.

Vous voyez, dit Louis, dans ce sacré séjour,

Les Portraits des humains qui doivent naître un jour.

Des

Des f

Raffe

Tous

Aux

Le D

L'ab

Les

Leui

A

Les

Le

Il fo

Tric

Mai

F

Dei

CHANT SEPTIEME. 189

Des siècles à venir ces vivantes images, Rassemblent tous les lieux, dévancent tous les âges. Tous les jours des humains comptez avant les tems, Aux yeux de l'Eternel à jamais sont présens. Le Destin marque ici l'instant de leur naissance, L'abaissement des uns, des autres la puissance, Les divers changemens attachez à leur sort, Leurs vices, leurs vertus, leur fortune, & leur mort. Approchons nous; le Ciel te permet de connoitre Les Rois & les Héros qui de toi doivent naitre. Le premier qui paroit c'est ton auguste fils, Il soûtiendra long-tems la gloire de nos Lis, Triomphateur heureux du Belge & de l'Ibere, Mais il n'égalera ni son fils, ni son pere. Henry dans ce moment voit sur des sleurs de Lis, Deux mortels orgueilleux auprès du Trône assis.

Ils tiennent sous leurs pieds tout un peuple à la chaîne,

Tous deux sont revêtus de la pourpre Romaine,

Tous deux sont entourez de gardes, de soldats;

Il les prend pour des Rois... vous ne vous trompez pas,

Ils le sont, dit Louis, sans en avoir le titre;
Du Prince & de l'Etat l'un & l'autre est l'arbitre,
Richelieu, Mazarin, Ministres immortels,
Jusqu'au Trône élevez de l'ombre des autels;
Enfans de la fortune & de la politique,
Marcheront à grands pas au pouvoir despotique;
Richelieu grand, sublime, implacable ennemi;
Mazarin souple, adroit & dangereux ami:
L'un suïant avec art & cédant à l'orage;
L'autre aux slots irritez opposant son courage:

Des

2

Des

Tou

Util

Cie

Eft

Que

Je l

N'a

Mi Je

Tr

De

Ac

CHANT SEPTIEME. 191

Des Princes de mon sang ennemis déclarez,

Tous deux haïs du peuple & tous deux admirez:

Ensin par leurs efforts, ou par leur industrie,

Utiles à leurs Rois, cruels à la patrie.

Ciel! quel pompeux amas d'ésclaves à genoux

Est aux pieds de ce * Roi qui les fait trembler tous?

Quels honneurs, quels respects! jamais Roi dans

la France,

N'accoutuma son peuple à tant d'obéissance.

Jele vois comme vous par la gloire animé;

Mieux obéi, plus craint, peut-être moins aimé;

Je le vois éprouvant des fortunes diverses,

Trop sier dans ses succès, mais ferme en ses traverses;

De cent peuples liguez bravant seul tout l'effort,

Admirable en sa vie, & plus grand dans sa mort.

es

^{*} Louis XIV.

Siécle heureux de Louis, siécle que la nature De ses plus beaux présens doit combler sans mesure, C'est toi qui dans la France amenes les beaux Arts; Sur toi tout l'avenir va porter ses regards; Les Muses à jamais y fixent leur empire, Là le marbre est vivant, & la toile respire. Ici de mille esprits les efforts curieux, Mésurent l'univers & lisent dans les cieux. Descartes répandant sa lumiere féconde, Franchit d'un vol hardi les limites du monde. l'entends de tous côtés ce langage enchanteur, Si flâteur à l'oreille & doux tiran du cœur. François vous savez vaincre, & chanter vos conquêtes,

Il n'est point de lauriers qui ne couvre vos têtes;

Un

Ur

Je

A

To

Tu

Me

Le

V

Ri

L

D

A

D

CHANT SEPTIEME. 193

Un peuple de Héros va naître en ces climats; Je vois tous les Bourbons voler dans les combats. A travers mille feux je vois Condé paroître, Tour à tour la terreur & l'appui de son maître; Turenne de Condé le génereux rival, Moins brillant, mais plus sage, & du moins son égal Catinat réunit, par un rare assemblage, Les talens du guerrier & les vertus du sage: Vauban sur un rempart, un compas à la main, Rit du bruit impuissant de cent foudres d'airain: Malheureux à la Cour, invincible à la guerre, Luxembourg de son nom remplit toute la terre. Regardez dans Denain l'audacieux Villars, Disputant le tonnerre à l'aigle des Césars, Atbitre de la paix que la victoire amene, Digne appui de son Roi, digne rival d'Eugene.

n-

Jn

Quel

Quel est ce jeune * Prince, en qui la majesté,

Sur son visage aimable éclate sans fierté?

D'un œil d'indifference il regarde le Trône.

Ciel! Quelle nuit soudaine à mes yeux l'environne?

La mort autour de lui vole sans s'arrêter,

Il tombe aux pieds du Trône étant prêt d'y monter.

O mon fils! des François vous voyez le plus juste.

Les Cieux le formeront de votre sang auguste.

Grand Dieu! Ne faites-vous que montrer aux humains

Cette fleur passagere, ouvrage de vos mains?

Hélas! Que n'eût point sait cette ame vertueuse?

La France sous son régne eût été trop heureuse?

Il eût entretenu l'abondance & la paix:

Mon sils, il eût compté ses jours par ses bien-faits,

Il

Il ei

00

Qui

Et

De

Les

On

De

0

Co

Du

To

Qu

^{*} Feu Mr. le Duc Bourgogne.

CHANT SEPTIEME. 195

lleût aimé son peuple. O jours remplis d'allarmes;
O combien les François vont répandre de larmes!
Quand sous la même tombe ils verront réunis
Et l'époux & la semme, & la merc & le fils.

Un foible rejetton sort entre les ruines,

De cet abre fécond coupé dans ses racines.

Les enfans de Louis descendus au tombeau,

Ont laissé dans la France un Monarque au berceau;

De l'Etat ébranlé douce & frèle esperance.

O toi prudent Fleury, veille sur son enfance,

Condui ses premiers pas, cultive sous tes yeux

Du plus pur de mon sang le dépôt précieux.

Tout Souverain qu'il est, instruis le à se connoitre.

Qu'il sache qu'il est homme, en voyant qu'il est

Qu'aimé

0 2

maître.

Qu'aimé de ses sujets, ils soient chers à ses yeux:

Apprends lui qu'il n'est Roi, qu'il n'est né que pour eux.

France reprends sous lui ta majesté premiere.

Perce la triste nuit qui couvroit ta lumiere.

Que les Arts, qui dèja sembloient t'abandonner,

De leurs utiles mains viennent te couronner.

L'ocean se demande en ses grottes prosondes,

Où sont tes pavillons qui flottoient sur ses ondes?

Du Nil & de l'Euxin, de l'Inde & de ses ports,

Le commerce t'appelle, & t'ouvre ses trésors.

Maintiens l'ordre, & la paix, sans chercher la victoire.

Sois l'arbitre des Rois; c'est assez pour ta gloire:

Il t'en a trop coûté d'en être la terreur.

Près de ce jeune Roi s'avance avec splendeur

Un

U

Fa

Tr

D'

T

L

N

N

D

I

I

I

Un Héros que de loin poursuit la calomnie;

Facile, & non pas foible, ardent, plein d'industrie,

Trop ami des plaisirs, & trop des nouveautés;

Remuant l'Univers du sein des voluptés.

D'Orleans est son nom: sa politique habile

Tient l'Europe en suspens, divisée, & tranquille.

Les Arts sont éclairez par ses yeux vigilants.

Né pour tous les emplois, il a tous les talents:

Malheureux toutessois dans le cours de sa vie,

D'avoir receu du Ciel un si vaste génie.

Alors dans un orage, au milieu des éclairs, L'etendart de la France apparut dans les airs. Devant lui, d'Espagnols une troupe guerriere De l'aigle des Germains brisoit la tête altiere.

0 3

O mon

O mon pere, quel'est ce spectacle nouveau?

Tout change, dit Louis, & tout a son tombeau:

Adorons du Très-haut la sagesse cachée,

Du puissant Charles Quint la race est retranchée.

L'Espagne à nos genoux vient demander des

Rois;

C'est un de nos neveux qui leur donne des loix.

Philippe... à cet objet Henri demeure en proye

A la douce surprise aux transports de sa joye.

Moderez, dit Louis, ce premier mouvement;

Craignez encor, craignez ce grand événement.

Ouy du sein de Paris, Madrid reçoit un Maître!

Cet honneur à tout deux est dangereux peut-être.

O Rois nés de mon sang, ô Philippe, ô mes sils,

France, Espagne, à jamais puissiez vous être unis!

Jusqu'a-

Jusqu

Allu

11

Qu'i

Du

Et

7

Oi

L

1

Jusqu'à-quand voulez vous, malheureux politiques Allumer les flambeaux des discordes publiques? Il dit. En ce moment le Héros ne vit plus, Qu'un assemblage vain de mille objets confus: Du Temple des Destins les portes se fermerent, Et les voutes des Cieux devant lui s'éclipserent.

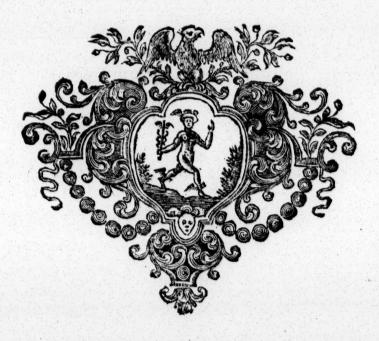
L'aurore cependant au visage vermeil, Ouvroit dans l'Orient le Palais du Soleil: La nuit en d'autres lieu portoit ses voiles sombres, Les songes voltigeans suïvient avec les ombres. Le Prince en s'éveillant sent au fond de son cœur, Une force nouvelle, une divine ardeur: Ses regards inspiroient le respect & la crainte, Dieu remplissoit son front de sa Majesté sainte.

0 4

Ainsi

200 LA HENRIADE, &c.

Ainsi quand le vengeur des peuples d'Israel,
Eut sur le mont Sina consulté l'Eternel;
Les Hébreux à ses pieds couchez dans la poussiere,
Ne purent de ses yeux soûtenir la lumière.





LA

HENRIADE.

CHANT HUITIEME.

E S Etats dans Paris la confuse assemblée
Avoit perdu l'orgueuil don elle étoit enssée.

Au seul nom de Henri les Ligueurs pleins d'effroy,

Sembloient tous oublier qu'ils vouloient faire un
Roy.

Rein

Rien ne pouvoit fixer leur fureur incertaine:

Et n'osant dégrader, ny couronner Mayenne,

Ils avoient confirmé, par leurs décrets honteux,

Le pouvoir & le rang, qu'il ne tenoit pas d'eux.

Ce Lieutenant sans Chef, ce Roi sans Diadème,
Toûjours dans son parti garde un pouvoir suprème,
Un peuple obéissant, dont il se dit l'appuy,
Luy promet de combattre, & de mourir pour luy.
Plein d'un nouvel espoir, au conseil il appelle
Tous ces Chefs orgueilleux, vengeurs de sa quérelle;

Les Lorrains, les Nemours, la Chattre, Canillac, Et l'inconstant Joyeuse, & St. Paul, & Brissac: Ils viennent. La sierté, la vengeance, la rage, Le desespoir, l'orgueuil, sont peints sur leur visage.

Quel-

Qui

Aff

Ma

Les

To

Tou

Tel

Des

Ent

Yvr

I

Sur

Col

Frai

CHANT HUITIEME. 203

Quelques-uns en tremblant sembloient porter leurs pas,

Affoiblis par leur sang versé dans les combats:

Mais ces mêmes combats, leur sang, & leurs blessures,

Les excitoient encore à vanger leurs injures.

e,

le.

y.

ie-

ac,

ge.

iel-

Tous auprès de Mayenne ils viennent se ranger.

Tous, le fer dans les mains, jurent de le vanger.

Telle au haut de l'Olimpe, aux champs de Thessalie,

Des enfans de la terre on peint la troupe impie,

Entassant des rochers, & menaçant les Cieux,

Yvres du fol espoir de détrôner les Dieux.

La Discorde à l'instant entr'ouvrant une nuë,

Sur un char lumineux se présente à leur vûë:

Courage, leur dit-elle, on vient vous sécourir;

François, c'est maintenant qu'il faut vaincre, ou

mourir.

D'Aumale

D'Aumale le premier se lève à ces paroles, Il court, il voit de loin les lances Espagnoles: Le voilà, cria-t-il, le voilà ce secours, Demandé si long-temps, & differé toujours. Amis, enfin l'Espagne a secouru la France. Mayenne alors vers les portes s'avance. Il dit. Le secours paroissoit vers ces lieux révérés, Qu'aux tombes de nos Rois la mort a consacrés. Ce formidable amas d'armes étincelantes, Cet or, ce fer brillant, ces lances éclatantes, Ces casques, ces harnois, ce pompeux appareil, Défioient dans les champs les rayons du foleil. Tout le peuple au devant court en foule avec joye: Ils bénissent le chef que Madrid leur envoye. C'étoit le jeune Egmont, ce guerrier obstiné, Ce fils ambitieux d'un pere infortuné:

Dans

Dan

Son

Mo

Des

Le

Bai

Ser

Pe

Ph

Co

Et

R

L

E

CHANT HUITIEME. 205

Dans les murs de Bruxelle il a reçu la vie. Son pere qu'aveugla l'amour de la patrie, Mourut sur l'échafaut, pour soutenir les droits Des malheureux Flamans opprimez par leurs Rois. Le fils courtisan lache, & guerrier témeraire, Baisa long-temps la main qui sit perir son pere, Servit par politique aux maux de son pays, Perlécuta Bruxelle, & secourut Paris. Philippe l'envoyoit sur les bords de la Seine, Comme un Dieu tutelaire au secours de Mayenne; Et Mayenne avec lui crut aux tentes du Roy, Rapporter à son tour le carnage & l'effroy. Le témeraire orgueuil accompagnoit leur trace. Qu'avec plaisir, grand Roi, tu voyois cette audace! Et que tes vœux hâtoient le moment d'un combat, Où sembloient attachez les destins de l'Etat!

ns

Près

Près des bords de l'Itton, & des rives de l'Eure,

Est un champ fortuné, l'amour de la nature:

La guerre avoit long-temps respecté les trésors

Dont Flore & les Zéphirs embellissoient ces bords.

Les bergers de ces lieux couloient des jours tranquiles,

Au milieu des horreurs des discordes civiles:

Protégez par le Ciel, & par leur pauvreté,

Ils sembloient des soldats braver l'avidité;

Et sous leurs toits de chaume, à l'abri des allarmes,

N'entendoient point le bruit des tambours & des

armes.

Les deux Camps ennemis arrivent en ces lieux; La désolation par-tout marche avant eux;

De

De l

Les

Et 1

Em

H

Du

S'il

Per

Il v

Et

Les

Su

Qu

Ap

CHANT HUITIEME. 207

De l'Eure & de l'Itton les ondes s'allarmerent,

Les bergers pleins d'effroy dans les bois se cacherent,

Et leurs tristes moitiés, compagnes de leurs pas,

Emportent leurs enfans, gémissants dans leurs bras.

Habitans malheureux de ces bords pleins de charmes,

e,

1.

S,

es

De

Du moins à votre Roi n'imputez point vos larmes;
S'il cherche les combats, c'est pour donner la paix:
Peuples, sa main sur vous répandra ses bienfaits;
Il veut sinir vos maux, il vous plaint, il vous aime,
Et dans ce jour affreux il combat pour vous-même.
Les momens lui sont chers, il court dans tous les
rangs,

Sur un coursier fougueux, plus leger que les vents,
Qui sier de son fardeau, du pied frappant la terre,
Appelle les dangers & respire la guerre.

On voyoit près de lui briller tous ces guerriers, Compagnons de sa gloire & ceints de ses lauriers. D'Aumont, qui sous cinq Rois avoit porté les armes; Biron, dont le seul nom répandoit les allarmes; Et son fils jeune encore, ardent, impétueux, Qui depuis... mais alors il étoit vertueux. Sulli, Nangis, Grillon, ces ennemis du crime, Que la Ligue déteste, & que la Ligue estime. Turenne qui, depuis, de la jeune Bouillon Mérita dans Sedan la puissance & le nom: Puissance malheureuse & trop mal conservée, Et par Armand détruite aussi-tôt qu'élevée. Essex avec éclat paroit au milieu d'eux, Tel que dans nos jardins un palmier sourcilleux, A nos ormes touffus mêlant sa tête altiere, Etale les beautés de sa tige étrangere.

Son

Sc

Q

D

H

A

Ľ

P

L

D

T

C

CHANT HUITIEME. 209

Son casque étinceloit des seux les plus brillants,

Qu'étaloient à l'envy l'or & les diamants,

Dons chers & précieux, dont sa siere Maitresse

Honora son courage, ou plûtot sa tendresse.

Ambitieux Essex, vous etiez à la fois

L'amant de votre Reine, & le soutien des Rois.

Plus loin sont la Trimouille, & Clermont, & Feuquieres;

es;

X,

Son

Le malheureux de Nêle, & l'heureux Lesdiguieres;
D'Ailli, pour qui ce jour sut un jour trop satal.

Tous ces héros en soule attendoient le signal,
Et rangez près du Roi lisoient sur son visage,
D'un triomphe certain l'espoir & le présage.

Mayenne en ce moment, inquiet, abbatu,
Dans son cœur étonné cherche en vain sa vertu:

P

Soit

Soit que de son party connoissant l'injustice,
Il ne crut point le Ciel à ses armes propice;
Soit que l'ame, en esset, ait des préssentimens,
Avant-coureurs certains des grands événemens.
Ce Héros cependant, maitre de sa foiblesse,
Déguisoit ses chagrins sous sa fausse allégresse.
Il s'excite, il s'empresse, il inspire aux Soldats
Cet espoir génereux que lui même il n'a pas,

D'Egmont auprès de lui, plein de la confiance,

Que dans un jeune cœur fait naître l'imprudence,

Impatient dèja d'exercer sa valeur,

De l'incertain Mayenne accusoit la lenteur.

Tel qu'échappé du sein d'un riant paturage,

Au bruit de la trompette animant son courage,

Dans les champs de la Thrace un coursier orgueilleux,

Indocile, inquiet, plein d'un seu belliqueux,

Levant

Le

C

To

Ec

II

Il

Hé

Da

Et

CHANT HUITIEME. 211

Levant les crins mouvans de sa superbe tête,

Court, se cabre, bondit, plus prompt que la tempête:

Tel paroissoit Egmont: une noble sureur,

Eclate dans ses yeux, & brule dans son cœur.

Il s'entretient déja de sa prochaine gloire,

Il croit que son destin commande à la victoire:

Hélas, il ne sait point que son fatal orgueuil,

Dans les plaines d'Ivri lui prépare un cerceuil.

Vers les Ligueurs enfin le grand Henri s'avance, Et s'adressant aux siens, qu'enstammoit sa présence,

- " Vous êtes nés François, & je suis votre Roi,
- "Voilà nos ennemis, marchez & suivez moi;

eux,

vant

- " Ne perdez point de vûë, au fort de la tempête,
- "Ce pennache éclatant qui flotte sur ma tête;

P 2

" Vous

"Vous le verrez toûjours au chemin de l'honneur.

A ces mots, que ce Roi prononçoit en vainqueur,
Il voit d'un feu nouveau ses troupes enslammées,
Et marche en invoquant le grand Dieu des armées.
Sur les pas des deux ches alors en même-tems,
On voit des deux partis voler les combattans.
Ainsi lorsque des monts séparez par Alcide,
Les Aquilons fougueux fondent d'un vol rapide;
Soudain les slots émus des deux prosondes mers,
D'un choc impétueux s'élancent dans les airs,
La terre au loin gémit, le jour suit, le Ciel gronde,
Et l'Afriquain tremblant craînt la chute du monde.

Au mousquet réuni le sanglant coutelas,
Dèja de tous côtés porte un double trépas.
Cette arme que jadis, pour dépeupler la terre,
Dans Bayonne inventa le démon de la guerre,

Raffemble

R

I

P

L

L

L

D

H

L

I

V

1

CHANT HUITIEME. 213

Rassemble en même tems, digne fruit de l'enser, Ce qu'ont de plus terrible, & la slamme, & le ser.

r.

r,

S.

de,

de.

ble

Dans tous les deux partis l'adresse, le courage,

Le tumulte, les cris, la peur, l'aveugle rage,

Le desespoir, la mort, l'ardente soif du sang,

Par-tout, sans s'arrêter, passent de rang en rang.

L'un poursuit un parent dans le parti contraire;

Là le frere en suyant meurt de la main d'un frere;

La nature en fremit, & ce rivage affreux

S'abreuvoit à regret de leur sang malheureux.

Dans d'épaisses forêts de lances hérissées,

De bataillons sanglants, de troupes renversées,

Henri pousse, s'avance, & se fait un chemin.

Le grand Mornay le suit, toujours calme & scrain.

Il veille autour de lui tel qu'un heureux genie:

Voiez-vous, lui dit-il, cét escadron qui plie;

P 3

Ici

214 LA HENRIADE, &c.

Ici près de ce bois Mayenne est arrêté:

D'Aumale vient à nous, marchons de ce côté.

Ainsi dans la mêlée, il l'assisse, il l'escorte,

Et pare en lui parlant plus d'un coup qu'on lui porte:

Mais, il ne permet pas à ses stoïques mains,

De se soüiller du sang des malheureux humains.

De son Roi seulement son ame est occupée:

Pour sa dessense seule il a tiré l'épée,

Et son rare courage, ennemi des combats,

Sait assronter la mort, & ne la donne pas.

Du superbe d'Aumont la valeur indomptée, Repoussoit de Nemours la troupe épouvantée. D'Ailli portoit par-tout l'horreur & le trépas; Les Ligueurs ébranlez suyoient devant ses pas. Soudain de mille dards affrontant la tempête, Un jeune audacieux dans sa course l'arrête;

Ils

Ils f

La v

Ils s

Leu

De

Ils

Ch

Re

Er

Fa

Si

Ils fondent l'un sur l'autre à coups précipités, La victoire & la mort volent à leurs côtés. Ils s'attaquent cent fois, & cent fois se repoussent; Leur courage s'augmente, & leurs glaives s'émoussent:

C:

Deffendus par leur casque & par leur bouclier, Ils parent tous les traits du redoutable acier. Chacun d'eux étonné de tant de résistance, Respecte son rival, admire sa vaillance. Enfin le vieux d'Ailli, par un coup malheureux, Fait tomber à ses pieds ce Guerrier génereux. Ses yeux sont pour jamais fermez à la lumiere, Son casque auprès de lui roule sur la poussiere: D'Ailli voit son visage, ô desespoir! ô cris! Il le voit, il l'embrasse, hélas! c'étoit son fils.

Le

Le pere infortuné, les yeux baignez de larmes,
Tournoit contre son sein ses parricides armes;
On l'arrête, on s'oppose à sa juste sureur,
Il s'arrache en tremblant de ce lieu plein d'horreur.
Il déteste à jamais sa coupable victoire,
Il renonce à la Cour, aux humains, à la gloire,
Et se susant lui-même, au milieu des deserts,
Il va cacher sa peine au bout de l'Univers,
Là, soit que le soleil rendit le jour au monde,
Soit qu'il finit sa course au vaste sein de l'onde,
Sa voix faisoit redire aux échos attendris,
Le nom, le triste nom de son malheureux fils.

Ciel, quels cris effrayans se sont par-tout entendre! Quels slots de sang François viennent de se répandre!

Qui

Qui

Qu

C'e

Par

D'

Ar

Vo

Vo

Su

D

Il

Q

CHANT HUITIEME. 217

Qui précipite ainsi ces Ligueurs dispersez,

Quel Héros, ou quel Dieu les a tous renversez?

C'est le jeune Biron, c'est lui dont le courage

Parmi leurs bataillons s'étoit fait un passage.

D'Aumale les voit suir, & bouillant de couroux,

Arrêtez, revenez... laches où courez-vous?

Vous suir? vous compagnons de Mayenne & de

Guise,

Vous qui devez venger Paris, Rome & l'Eglise.

Suivez moy, rappellez votre antique vertu,

Combattez sous d'Aumale, & vous avez vaincu.

Aussi-tôt secouru de Beauveau, de Fosseuse,

Du farouche St. Paul, & même de Joyeuse,

Il rassemble avec eux ces bataillons épars,

Qu'il anime en marchant du seu de ses regards

La fortune avec lui revient d'un pas rapide, Biron foutient en vain d'un courage intrépide, Le cours précipité de ce fougueux torrent; Il voit à ses tôtés Parabere expirant; Dans la foule des morts il voit tomber Feuquieres, Nêle, Clermont, d'Angenne ont mordu la poussière: Perce de coups lui-même, il est prêt de périr... C'étoit ainsi Biron, que tu devois mourir. Un trépas si fameux, une chûte si belle, Rendoit de ta vertu la mémoire immortelle. Que vois-je! c'est ton Roi qui marche à ton secours, Il sçait l'affreux danger qui menace tes jours; Il le sçait, il y vole, il laisse la poursuite De ceux qui devant lui précipitoient leur fuite. Il arrive, il paroit comme un Dieu menaçant. D'Aumale, à son aspect, recule en frémissant,

Tout

To

To

Il

Do

Tu

Il

Re

Q١

D

T

Q

CHANT HUITIEME. 219

Tout tremble devant lui, tout s'écarte, tout plie.

Ton Roi, jeune Biron, te sauve ensin la vie,

Il t'arrache sanglant aux sureurs des soldats,

Dont les coups redoublez achevoient ton trépas;

Tu vis, songe du moins à lui rester sidèle.

Mayenne apprend bien-tôt cette nouvelle;

Il court aux lieux sanglans où son rival valnqueur
Répandoit le desordre, & la mort, & la peur.

Qui pouroit exprimer le sang & le carnage,

Dont l'Eure en ce moment vit couvrir son rivage,

Tant de coups, tant de morts, tant d'exploits éclatans,

Que nous caché aujourd'hui l'obscure nuit des

O vous

O vous manes sanglans du plus grand Roi du monde,

Sortez pour un moment de votre nuit profonde,

Pour chanter ce grand jour, pour chanter vos exploits;

Pressé de tous côtés, sa redoutable épée
st du sang Espagnol & du François trempée:
Mille ennemis sanglans expiroient sous ses coups,
Quand le fougueux Egmont s'offrit à son couroux.
Long tems cet étranger trompé par son courage,
Avoit cherché le Roi dans l'horreur du carnage:
Dût sa témerité le conduire au cerceuil,
L'honneur de le combattre irritoit son orgueuil.
Viens Bourbon, crioit-il, viens augmenter ta gloire:
Combattons, c'est à nous de sixer la vistoire.

II

11

L

A

S

CHANT HUITIEME. 221

Il dit: il pousse au Prince, il l'atteint vers le flanc,
Il triomphoit dèja d'avoir versé ce sang.

Le Roi qu'il a blessé, voit son peril sans trouble;

Ainsi que le danger son audace redouble:

Son grand cœur s'aplaudit d'avoir au champ d'honneur,

Trouvé des ennemis dignes de sa valeur.

Loin de le retarder sa blessure l'irrite:

Sur ce fier ennemi Bourbon se précipite:

D'Egmont d'un coup plus sûr est renversé soudain,

Le fer étincelant se plongea dans son sein.

Sous leurs pieds teints de sang les chevaux le fou-

lerent,

Des ombres du trépas ses yeux s'enveloperent,

Et son ame en courroux s'envola chez les morts,

Où l'aspect de son pere excita ses remords.

Sur son corps tout sanglant, le Roi sans résistance. Tel qu'un foudre éclatant vers Mayenne s'avance; Il l'attaque, il l'étonne, il le presse, & son bras A chaque instant sur lui suspendoit le trépas, Ce bras vaillant, Mayenne, alloit trencher ta vie, La Ligue en pâlissoit, la guerre étoit finie; Mais d'Aumale & St. Paul accourent à l'instant, On l'entouer, on l'arrache à la mort qui l'attend. Où courez vous Essex? où portez vous la foudre? Aux Flamans dispersez il fait mordre la poudre. Ici, d'Aumont poursuit & Joyeuse & Nemours; Là, du fier Barbazan Nangis tranche les jours. On voit par-tout, on voit les Ligueurs en allarmes, Quittant leurs étendarts, abandonant leurs armes: Les uns sans résistance à leur vainqueur offerts, Fléchissoient les genoux & demandoient des fers;

D'autres

D'a

Tul

Et

L

D

A

D

I

CHANT HUITIEME. 223

D'autres d'un pas rapide évitant sa poursuite,

Jusqu'aux rives de l'Eure emportez dans leur suite,

Dans les prosondes eaux vont se précipiter,

Et courent au trépas qu'ils veulent éviter.

Les flots ensanglantez interrompent leur course;

Le fleuve avec effroi remonte vers sa source:

De mille cris affreux l'air au loin retentit,

Anet s'en épouvente, & Mantes en frémit.

Mayenne cependant par une fuite prompte,

Dans les murs de Paris couroit cacher sa honte.

Henri victorieux voyoit de tous côtez,

Les Ligueurs sans deffense implorant ses bontez.

Des cieux en ce moment les voutes s'entr'ouvrirent:

Les manes des Bourbons dans les airs descendirent.

Louis

Louis au milieu d'eux du haut du firmament,

Vint contempler Henri dans ce fameux moment;

Vint voir comme il sauroit user de la victoire,

Et s'il acheveroit de meriter sa gloire.

Ses foldats près de lui d'un œil plein de couroux,
Regardoient ces vaincus échappez à leurs coups.
Les captifs en tremblant conduits en sa présence
Attendoient leur arrêt dans un prosond silence.
Le mortel desespoir, la honte, la terreur,
Dans leurs yeux égarés avoient peint leur malheur.
Bourbon tourna sur eux des regards pleins de grace,
Où règnoient à la fois la douceur, & l'audace.
Soiez libres, dit-il, vous pouvez désormais
Rester mes ennemis, ou vivre mes sujets.
Entre Mayenne & moi, reconnoissez un maître.
Voyez qui de nous deux a mérité de l'être;

Esclaves

E

Al

Cl

Su

Or

Co

Le

Sa

Et

Po

Le

M

Ce

Po

CHANT HUITIEME. 225

Esclaves de la Ligue, ou compagnons d'un Roy,
Allez trembler sous elle, ou triomphés sous moy.
Choisissez. A ces mots d'un Roi couvert de gloire,
Sur un champ de bataille, au sein de la victoire,
On voit en un moment ces captiss éperdus,
Contents de leur désaite, heureux d'être vaincus.
Leurs yeux sont éclairés, leurs cœurs n'ont plus
de haine,

Sa valeur les vainquit, sa vertu les enchaîne.

Et s'honorant dèja du nom de ses soldats,

Pour expier leur crime ils marchent sur ses pas.

Le Roi de tous côtés fait cesser le carnage,

Maître de ses Guerriers, il sléchit leur courage.

Ce n'est plus ce lion qui tout couvert de sang

Portoit avec l'essroy la mort de rang en rang.

r.

e,

ves

Q

C'est

C'est un Dieu bien-saisant, qui laissant son tonnerre,
Fait succeder le calme aux horreurs de la guerre,
Console les vaineus, applaudit aux vainqueurs,
Soulage, recompense, & gagne tous les cœurs.
Ceux à qui la lumiere étoit presque ravie,
Par ses ordres humains sont rendus à la vie,
Et sur tous leurs dangers, & sur tous leurs besoins
Tel qu'un pere attentif il étend tous ses soins.

Du vrai comme du faux la prompte messagere, Qui s'acroit dans sa course, & d'une aîle legere, Traversant tous les jours & les monts & les mers, Des actions des Rois va remplir l'Univers. La renommée, ensin, dans la Ville rebelle, Des exploits de Henry répandoit la nouvelle.

Mayenne

M

Va

Sa

A

C

E

Pa

M

D

V

1

CHANT HUITIEME. 227

Mayenne dans ces murs abusoit les esprits,

Vaincu, mais plein d'espoir, & maître de Paris;

Sa politique habile, au fond de sa retraite,

Aux Ligueurs incertains déguisoit sa défaite,

Contre un coup si suncste il vent les rassurer,

En cachant sa disgrace il croit la réparer:

Par cent bruits mensongers il ranimoit leur zèle;

Mais malgré tant de soins la verité cruelle,

Démentant à ses yeux ses discours imposteurs,

Voloit de bouche en bouche & glaçoit tous les cœurs.

La discorde en frémit, & redoublant sa rage,
Non, je ne verrai point détruire mon ouvrage,
Dit-ille, & n'aurai point dans ces murs malheureux,
Versé tant de poisons, allumé tant de seux,

De

De tant de flots de sang cimenté ma puissance,

Pour laisser à Bourbon l'Empire de la France.

Tout terrible qu'il est, j'ai l'art de l'affoiblir,

Si je n'ai pû le vaincre, on le peut amolir.

N'opposons plus d'efforts à sa valeur suprême.

Henry n'aura jamais de vainqueur que lui-même.

C'est son cœur qu'il doit craindre, & je veux aujourd'hui

L'attaquer, le combattre, & le vaincre par lui.

Elle dit; & soudain des rives de la Seine,

Sur un char teint de sang, attelé par la haine,

Dans un nuage épais qui fait pâlir le jour,

Elle part, clle vole, & va trouver l'Amour.



LA

HENRIADE.

CHANT NEUVIEME.

SUR les bords fortunés de l'antique Idalie, Lieux où finit l'Europe, & commence l'Asie,

S'élève un vieux Palais respecté par les tems: La Nature en posa les premiers sondemens;

Et

Et l'art ornant depuis sa simple architecture, Par ses travaux hardis surpassa la nature. Là tous les champs voisins peuplez de mirtes verds, N'ont jamais ressenti l'outrage des hyvers. Par tout on voit meurir, par tout on voit éclore, Et les fruits de Pomone, & les présens de Flore; Et la terre n'attend pour donner ses moissons, Ni les vœux des humains, ni l'ordre des saisons. L'homme y semble goûter, dans une paix profonde, Tout ce que la nature, aux premiers jours du monde, De sa main bien-faisante accordoit aux humains, Un éternel repos, des jours purs & serains, Les douceurs, les plaisirs que promet l'abondance, Les biens de l'âge d'or, hors la seule innocence. On entend pour tout bruit des concerts enchanteurs, Dont la molle harmonie inspire les langueurs,

Les

Les

Qu

De

Et

Da

La

Pi

A

L

S

Les voix de mille Amans, les chants de leurs Maitresses,

Qui célébrent leur honte, & vantent leurs foiblesses. Chaque jour on les voit, le front paré de fleurs, De leur aimable maître implorer les faveurs; Et dans l'art dangereux de plaire & de séduire, Dans son Temple à l'envy s'empresser de s'instruire. La flateuse Esperance, au front toûjours serain, A l'autel de leur Dieu les conduit par la main. Près du temple sacré les Graces demi nues, Accordent à leurs voix leurs danses ingénues. La molle Volupté sur un lit de gazons, Satisfaite & tranquille écoute leurs chansons. On voit à ses côtés le mistère en silence, Les refus attirans, les foins, la complaisance,

Les

Les plaisirs amoureux, & les tendres desirs,
Plus doux, plus séduisans encor que les plaisirs.

De ce Temple fameux telle est l'aimable entrée; Mais lorsqu'en avançant sous la voute sacrée, On porte au Sanctuaire un pas audacieux, Quel spectacle funeste épouvante les yeux! Ce n'est plus des plaisirs la troupe aimable & tendre, Leurs concerts amoureux ne s'y font plus entendre; Les plaintes, les dégouts, l'imprudence, la peur, Font de ce beau séjour un séjour plein d'horreur. La sombre jalousie, au teint pâle & livide, Suit d'un pied chancelant le soupçon qui la guide : La haine, & le couroux répandant leur venin, Marchent devant ses pas un poignard à la main. La malice les voit, & d'un souris perfide, Applaudit en passant à leur troupe homicide.

Lo

Le

Et

D

C

P

D

E

A

S

I

F

I

Le repentir les suit détestant leurs fureurs, Et baisse en soupirant ses yeux mouilles de pleurs.

C'est là, c'est au milieu de cette Cour affreuse,

Des plaisirs des humains compagne malheureuse,

Que l'Amour a choisi son séjour éternel.

Ce dangereux enfant, si tendre & si cruel,

Porte en sa foible main les destins de la terre,

Donne avec un souris ou la paix, ou la guerre,

Et répandant par tout ses trompeuses douceurs,

Anime l'Univers, & vit dans tous les cœurs.

Sur un trône éclatant, contemplant ses conquêtes,

Il fouloit à ses pieds les plus superbes têtes;

Fier de ses cruautés plus que de ses biensaits,

Il sembloit s'applaudir des maux qu'il avoit faits.

La Discorde soudain conduite par la rage, Ecarte les plaisirs, s'ouvre un libre passage,

Sécoutant

Sécouant dans ses mains ses flambeaux allumez Le front couvert de fang & les yeux enflâmez, Mon frere, lui dit-elle, où sont tes traits terribles? Pour qui réserves-tu tes stèches invincibles? Ah! si de la discorde allumant le tison, Jamais à tes fureurs tu mêlas mon poison; Si tant de fois pour toi j'ai troublé la nature; Viens, vole sur mes pas, viens venger mon injure. Un Roi victorieux écrase mes serpens, Ses mains joignent l'olive aux lauriers triomphans. La clémence avec lui marchant d'un pas tranquille, Au sein tumultueux de la guerre civile, Va sous ses étendarts, flottans de tous côtés, Réunir tous les cœurs par moi seule écartés. Encore une victoire & mon trône est en poudre; Aux ramparts de Paris, Henri porte la foudre.

Cc

Ce

Va

Va

C

Fit

N

A

Fu

Pr

H

D

V

Ce Héros va combattre, & vaincre, & pardonner De cent chaînes d'airain son bras va m'enchaîner. C'est à toi d'arrêter ce torrent dans sa course. Va de tant de hauts faits empoisonner la source. Que sous ton joug, Amour, il gémisse, abatu; Va dompter son courage au sein de la vertu. C'est toi, tu t'en souviens, toi dont la main fatale, Fit tomber sans effort Hercule aux pieds d'Omphale. Ne vit-on pas Antoine amoli dans tes fers, Abandonnant pour toi les soins de l'Univers, Fuyant devant Auguste, & te suivant sur l'onde, Préferer Cleopatre à l'Empire du monde. Henri te reste à vaincre après tant de guerriers, Dans ses superbes mains va flétrir ses lauriers, Va du mirre amoureux ceindre sa tête altiere; indors entre tes bras son audace guerriere.

A mon

A mon trône ébranlé cours servir de soutien,

Viens, ma cause est la tienne, & ton règne est le

mien.

Ainsi parloit ce monstre; & la voute tremblante,
Répétoit les accens de sa voix effrayante.
L'Amour, qui l'écoutoit, couché parmi des fleurs,
D'un souris sier & doux répond à ses sureurs.
Il s'arme cependant de ses slèches dorées.
Il fend des vastes Cieux les voutes azurées;
Et précédé des jeux, des graces, des plaisirs,
Il vole aux champs François sur l'aîle des zéphirs,
Dans sa course, d'abord, il découvre avec joye,
Le foible Ximois, & les champs où sut Troye.
Il rit en contemplant dans ces lieux renommés,
La cendre des Palais par ses mains consumés.

11

Il

Ce

Ve

Et

Bi

D

Q

Su

Il

L

Pa

L

Si

R

Il voit en un moment ces murs bâtis sur l'onde, Ces ramparts orgueilleux, ce prodige du monde, Venise, dont Neptune admire le destin, Et qui commande aux flots renfermés dans son sein? Bien-tôt dans la Provence il voit cette fontaine, Dont son pouvoir aimable éternisa la veine; Quand le tendre Petrarque, au printems de ses jours, Sur ses bords enchantez soupiroit ses amours. Il voit les murs d'Anet bâtis aux bord de l'Eure; Lui même en ordonna la superbe structure, Par ses adroites mains, avec art enlassez, Les chiffres de Diane y sont encor tracez. Sur sa tombe en passant les plaisirs & les graces, Répandirent les fleurs qui naissoient sur leurs traces. Aux campagnes d'Yvri, l'Amour arrive enfin, Le Roi prêt d'en partir pour un plus grand dessein,

11

Mêlant

Mêlant à ses plaisirs l'image de la guerre, Laissoit pour un moment reposer son tonnerre. Mille jeunes guerriers à travers les guerets, Poursuivoient avec lui les hôtes des forêts. L'Amour sent à sa vûë une joye inhumaine, Il aiguise ses traits, il prépare sa chaîne, Il soulève avec lui les élémens armez. Il trouble en un moment les airs qu'il a calmez. D'un bout du monde à l'autre appellant les orages, Sa voix commande aux vents d'assembler les nuages; De verser ces torrens suspendus dans les airs, Et d'apporter la nuit, la fouare, & les éclairs. Dèja les Aquilons à ses ordres fidèles, Dans les Cieux obscureis ont déployé leurs aîles; La plus affreuse nuit succède au plus beau jour; La Nature en gémit, & reconnoit l'Amour.

Dans

L

L

C

C

D

D

L

Dans les fillons fangeux de la campagne humide, Le Roi marche incertain, sans escorte & sans guide; L'Amour en ce moment allumant son flambeau, Fait briller devant lui ce prodige nouveau. Abandonné des siens, le Roi dans ces bois sombres, Suit cet astre ennemi, brillant parmi les ombres. Comme on voit quelque-fois les voyageurs troublez, Suivre ces feux ardens de la terre exhalez; Ces feux dont la vapeur maligne & passagere, Conduit au précipice à l'instant qu'elle éclaire. Depuis peu la fortune en ces tristes climats, D'une illustre mortelle avoit conduit les pas, Dans le fond d'un château, tranquille & solitaire, Loin du bruit des combats elle attendoit son pere;

;

ns

Qui fidèle à ses Rois, vieilli dans les hazards,

Avoit du grand Henri suivi les étendarts.

D'Etrée étoit son nom; la main de la Nature,

De ses aimables dons la combla sans mesure.

Telle ne brilloit point aux bords de l'Eurotas,

La coupable moitié qui trahit Menelas.

Moins touchante, & moins belle à Tarse on vit paroitre,

Celle qui des Romains avoit dompté le maître;

Lorsque les habitants des rives du Cidnus,

L'encensoir à la main, la prirent pour Venus.

Elle entroit dans cet âge, hélas! trop redoutable,

Qui rend des passions le joug inévitable,

Son cœur né pour aimer, mais sier & génereux,

D'aucun amant encor n'avoit reçu les vœux.

Semblable

S

E

Semblable en son printems à la rose nouvelle,

Qui renserme en naissant sa beauté naturelle;

Cache aux vents amoureux les trésors de son sein,

Et s'ouvre aux doux rayons d'un jour pur & serein.

L'Amour, qui cependant s'aprête à la surprendre,
Sous un nom supposé vient près d'elle se rendre,
Il paroit sans slambeau, sans slêche, & sans carquois,
Il prend d'un simple Enfant la sigure & la voix.
On a vû, lui dit-il, sur la rive prochaine,
S'avancer vers ces lieux le vainqueur de Mayenne.
Il glissoit dans son cœur, en lui disant ces mots,
Un desir inconnu de plaire à ce Héros.
Son teint sut animé d'une grace nouvelle,
L'Amour s'applaudissoit en la voyant si belle;

R

le

Que

Que n'esperoit-il point, aidé de tant d'appas!

Au devant du Monarque il conduisit ses pas.

L'art divin, dont lui-même a formé sa parure,

Paroit aux yeux séduits l'esset de la nature.

L'or de ses blonds cheveux qui slotte au gré des vents,

Tantôt couvre sa gorge, & ses trésors naissants;

Tantôt expose aux yeux leur charme inexprimable.

Sa modestie encor la rendoit plus aimable.

Non pas cette sarouche, & triste austerité,

Qui fait suir les amours, & même la beauté,

Mais cette pudeur douce, innocente, enfantine,

Qui colore le front d'un rougeur divine;

Inspire le respect, enslamme les desirs,

Et de qui la peut vaincre augmente les plaisirs.

Il fait plus; à l'Amour tout miracle est possible.

Il enchante ces lieux par un charme invincible.

Des mirtes enlassez, que d'un prodigue sein,

La terre obérssante a fait naitre soudain,

Dans les lieux d'alentour étendent leur seuillage.

A peine a-t-on passé sous leur fatal ombrage,

Par des liens secrets on se sent arrêter;

On s'y plait, on s'y trouble, on ne peut les quitter.

On voit suir sous cette ombre une onde enchanteresse:

Les amans fortunés, pleins d'un douce yvresse,
Y boivent à longs traits l'oubly de leur devoir.
L'Amour dans tous ces lieux fait sentir son pouvoir.
Tout y paroit changé, tous les cœurs y soupirent.
Tous sont empoisonnez du charme qu'ils respirent.

11

R 2

Tout

Tout y parle d'Amour. Les oiseaux dans les champs Redoublent leurs baisers, leurs caresses, leurs chants. Le laboureur actif & nourri dans la peine, Marchant avec ardeur où son travaile le mene, S'arrête, s'inquiète, & pousse des soupirs; Son cœur est étonné de ses nouveaux desirs. Il demeure enchanté dans ces belles retraites, Et laisse en soupirant ses moissons imparsaites. Près de lui, la bergere oubliant ses troupeaux, De sa tremblante main sent tomber ses suseaux. Contre un pouvoir si grand qu'eût pû faire d'Etrée? Par un charme indomptable elle étoit attirée. Elle avoit à combattre en ce funeste jour, Sa jeunesse, son cœur, un Héros, & l'Amour. Quelque-tems de Henri la valeur immortelle, Vers ses drapeaux vainqueurs en secret le rapelle,

Une

Une invisible main le retient malgré luy.

Dans sa vertu premiere il cherche un vain appuy.

Sa vertu l'abandonne, & son ame enyvrée

N'aime, ne voit, n'entend, ne connoit que d'Etrée.

Loin de lui cependant tous ses chess étonnez

Se demandent leur Prince, & restent consternez.

Ils trembloient pour ses jours, hélas! qui l'eût pû

croire,

Qu'on eût dans ce moment dû craindre pour sa gloire?

On le cherchoit en vain; ses soldats abattus, Ne marchant plus sous lui sembloient dèja vaincus,

Mais le Génie heureux qui préside à la France, Ne soussir pas long tems sa dangereuse absence.

H

Il descendit des Cieux, à la voix de Louis, Et vint d'un vol rapide au secours de son fils. Quand il fut descendu vers c. triste hémisphère, Pour y trouver un Sage, il regarda la terre. Il ne le chercha point dans ces lieux reverez, A l'étude, au filence, au jeûne confacrez. Il alla dans Ivry: là parmi la licence, Où du foldat vanqueur s'emporte l'infolence, L'Ange heureux des François fixa fon vol divin, Au milieu des drapeaux des enfans de Calvin. Il s'adresse à Mornay: c'étoit pour nous instruire, Que souvent la raison suffit à nous conduire; Ainsi qu'elle guida chez des peuples Payens, Marc Aurèle, ou Platon, la honte des Chrêtiens.

Non moins prudent ami que philosophe austère,

Mornay sçut l'art discret de reprendre & de plaire:

Son exemple instruisoit bien mieux que ses discours;

Les solides vertus surent ses seuls amours,

Avide de travaux, insensible aux delices,

Il marchoit d'un pas serme au bord des précipices.

Jamais l'air de la Cour, & son sousse insecté

N'altera de son cœur l'austère pureté.

Belle Arethuse ainsi, ton onde sortunée

Roule au sein surieux d'Amphitrite étonnée,

Un cristal toujours pur, & des slots toujours clairs,

Que jamais ne corrompt l'amertume des mers.

Le génereux Mornay, conduit par la sagesse, Part & vole en ces lieux, où la douce molesse

R 4

Total leading of Manifold and Asset and T

Retenoit

Retenoit dans ses bras le vainqueur des humains,

Et de la France en lui maîtrisoit les destins.

L'Amour à chaque instant redoublant sa victoire,

Le rendoit plus heureux pour mieux slétrir sa gloire;

Les plaisirs qui souvent ont des termes si courts,

Partageoient ses momens & remplissoient ses

jours.

L'Amour au milieu d'eux découvre avec colère,

A côté de Mornay la sagesse sevère;

Il veut sur ce guerrier lancer un trait vengeur,

Par l'attrait des plaisurs il croit vaincre son cœur:

Mais Mornay méprisoit sa colère & ses charmes,

Tous ses traits impuissans s'émoussoient sur ses armes.

Il attend qu'en secret le Roi s'offre à ses yeux,

Et d'un œil irrité contemple ces beaux lieux.

I

I

Au fond de ces Jardins, au bord d'une onde claire,

Sous un mirte amoureux, azile du mistère;

D'Etrée à son amant prodiguoit ses apas;

Il languissoit près d'elle, il brûloit dans ses bras.

De leurs doux entretiens rien n'alteroit les charmes,

Leurs yeux étoient remplis de ces heureuses larmes;

De ces larmes qui sont les plaisirs des amans.

Ils sentoient cette yvresse & ces saississemens,

Ces transports, ces sureurs, qu'un tendre Amour inspire,

Que lui seul sait goûter, que lui seul peut décrire.

Les solatres plaisirs, dans le sein du repos,

Les Amours enfantins desarmoient ce Héros:

L'un tenoit sa cuirasse encor de sang trempé;

L'autre avoit détaché sa redoubtable epée,

Et rioit en tenant dans ses débiles mains, Ce ser, l'appuy du trône, & l'essroy des humains.

La Discorde de loin, insulte à sa soiblesse,

Elle exprime en grondant sa barbare allégresse,

Sa sière activité ménage ces instants,

Elle court de la Ligue irriter les serpents.

Et tandis que Bourbon se repose, & someille,

De tous ses ennemis la rage se reveille.

Enfin dans ces Jardins où sa vertu languit,

Il voit Mornay paroitre: il le voit, & rougit.

L'un de l'autre en secret ils craignoient la présence.

Le sage en l'abordant garde un morne silence;

Mais ce silence même, & ses regards baissez

Se sont entendre au Prince, & s'expliquent assez.

Sur

S

1

Sur ce visage austère, où règnoit la tristesse, Henri lut aisément sa honte, & sa foiblesse. Rarement de sa faute on aime le témoin. Tout autre eût de Mornay mal reconnû le soin. Cher ami, dit le Roi, ne crains point ma colère, Qui m'apprend mon devoir est trop sûr de me plaire. Viens, le cœur de ton Prince est digne encor de toi. Je t'ai vù, c'en est fait, & tu me rends à moi. Je reprens la vertu que l'amour m'a ravie, De ce honteux repos fuyons l'ignominie. Fuyons ce lieu funeste, où mon cœur mutiné Aime encore les liens dont il fut enchaîné: Me vaincre est désormais ma plus belle victoire. Partons, bravons l'Amour dans les bras de la Gloire, Et bien tôt vers Paris répandant la terreur, Dans le sang Espagnol essaçons mon erreur.

A ces mots génereux Mornay connut son Mai. tre.

C'est vous, s'écria t-il, que je revois paroître;

Vous de la France entiere auguste desenseur,

Vous maître de vous même, & Roi de votre cœur;

L'Amour à votre gloire ajoûte un noveau lustre.

Qui l'ignore est heureux, qui le dompte est illustre.

Il dit: le Roi s'aprête à partir de ces lieux.

Quelle douleur, ô Ciel! attendrit ses adieux.

Plein de l'aimable objet qu'il suit & qu'il adore,

En condamnant ses pleurs il en versoit encore.

Entrainé par Mornay, par l'Amour attiré,

Il s'éloigne, il revient, il part desesperé.

Il

il

Re

D'

L'

Il

N

N

Q

11

R

L

L

L

A

D

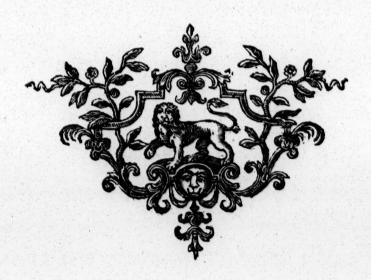
E

Il part: en ce moment d'Etrée évanouie, Reste sans mouvement, sans couleur, & sans vie, D'une foudaine nuit ses beaux yeux sont couverts. L'Amour qui l'aperçut jette un cri dans les airs: Il s'épouvante, il craint qu'une nuit éternelle, N'enlève à son Empire une Nimphe si belle; N'efface pour jamais les charmes de ses yeux, Qui devoient dans la France allumer tant de feux. Il la prend dans ses bras, & bien-tôt cette amante, R'ouvre à sa douce voix sa paupiere mourante, Lui nomme son Amant, le redemande en vain, Le cherche encor des yeux, & les ferme soudain. L'Amour baigné des pleurs qu'il répand auprès d'elle, Au jour qu'elle fuyoit tendrement la rapelle; D'un espoir séduisant il lui rend la douceur, Et soulage les maux dont lui seul est l'auteur.

9

Mornay

Mornay toûjours sévère & toûjours inflexible, Entranoit cependant son Maître trop sensible. La force & la vertu leur montrent le chemin, La Gloire les conduit les lauriers à la main; Et l'Amour indigné, que le devoir surmonte, Va cacher dans Paphos sa colére & sa honte.





LA

HENRIADE.

CHANT DIXIEME.

Es moments dangereux, perdus dans la molesse,

Avoient fait aux vaincus oublier leur foiblesse.

A de nouveaux exploits Mayenne est préparé,

D'un espoir renaissant le peuple est enyvré.

Leu

Leur espoir les trompoit; Bourbon qui rien n'arrête,
Accourt impatient d'achever sa conquête,
Paris épouvanté revit ses étendarts,
Le Héros reparut aux pieds de ses ramparts;
De ces mêmes ramparts, où sume encor sa soudre,
Et qu'à réduire en cendre, il ne put se résoudre;
Quand l'Ange de la France, appaisant son couroux,
Retint son bras vainqueur, & suspendit ses coups.
Dèja le camp du Roi jette des cris de joye,
D'un œil d'impatience il devoroit sa proye.

Les Ligueurs cependant d'un juste esfroy troublez,

Près du prudent Mayenne étoient tous rassemblez.

Et

Et

Leu

No

L'e

C'e

Je

L'o

Le

Sou

J'ai

Hé

Pet

Et d'Aumale ennemy de tout conseil timide,

Leur tenoit sierement ce langage intrépide:

Nous n'avons point encor apris à nous cacher,

L'ennemy vient à nous, c'est là qu'il faut marcher.

C'est là qu'il faut porter une fureur heureuse,

Je connois des François la fougue impétuese.

L'ombre de leurs ramparts affoiblit leur vertu,

Le François qu'on attaque est à demi vaincu.

Souvent le desespoir a gagné des batailles:

J'attens tout de nous seuls, & rien de nos murailles.

Héros qui m'écoutez, volés aux champs de Mars; Peuples qui nous suivés, vos chefs sont vos ramparts.

Il se tut à ces mots; les Ligueurs en silence Sembloient de fon audace accuser l'imprudence. Il en rougit de honte, & dans leurs yeux confus, Il lut en frémissant leur crainte & leur refus, Eh bien, poursuivit il, si vous n'oses me suivre, François, à cet affront je ne veux point survivre. Vous craignez les dangers, seul je m'y vais offrir, Et vous apprendre à vaincre, ou du moins à mourir, De Paris à l'instant il fait ouvrir la porte; Du Peuple qui l'entoure il éloigne l'escorte, Il s'avance : un Hérault, ministre des combats, Jusqu'aux tentes du Roi marche devant ses pas, Et crie à haute voix : Quiconque aime la gloire, Qu'il dispute en ces lieux l'honneur de la victoire.

D'Aumale

I

T

N

L

E

I

Ţ

D'Aumale vous attend, enemis paroissez.

Tous les chefs à ces mots d'un beau zèle pous-

fez,

Vouloient contre d'Aumale essaier leur courage.

Tous briguoient près du Roi cet illustre avantage,

Tous avoient mérité ce prix de la valeur;

Mais le vaillant Turenne emporta cet honneur.

Le Roi mit dans ses mains la gloire de la France.

Va, dit-il, d'un superbe abaisser l'insolence.

Combats pour ton pays, pour ton Prince, & pour

toy,

Et reçois en partant les armes de ton Roy.

Le Héros, à ces mots, lui donne son épée.

Votre attente, ô grand Roi, ne sera point trom-

pée.

Lui répondit Turenne, embrassant ses genoux :

J'en atteste ce fer, & j'en jure par vous.

Il dit : le Roi l'embrasse, & Turenne s'élance,

Vers l'endroit où d'Aumale, avec impatience,

Attendoit qu'à ses yeux un combattant parût.

Le peuple de Paris aux ramparts accourût;

Les soldats de Henri près de lui se rangerent :

Sur les deux combattans tous les yeux s'attacherent,

Chacun dans l'un des deux voyant son desenseur, Du geste & de la voix excitoit sa valeur.

Bien-tôt ces deux rivaux entrent dans la carriere, Henry du champ d'honneur leur ouvre la barriere, Leur bras n'est point chargé du poids d'un bouclier, Ils ne se cachent point sous ces bustes d'acier,

Des

I

Des anciens Chevaliers ornement honorable,

Eclatant à la vûë, aux coups impénétrable,

Ils négligent tous deux cet appareil qui rend

Et le combat plus long, & le danger moins grand.

Leur arme est une épée, & sans autre desense,

Exposé tout entier l'un & l'autre s'avance.

Mais la trompette sonne, ils s'élancent tous deux, Ils commençent ensin ce combat dangereux.

Tout ce qu'a pû jamais la valeur & l'adresse,
L'ardeur, la fermeté, la force, la souplesse,
Parut des deux côtés en ce choc éclatant.

Cent coups étoient portez, & parés à l'instant.

Le spectateur surpris, & ne pouvant le croire,
Voyoit à tout moment leur chûte & leur victoire.

D'Auma

S 3

D'Aumale est plus ardent, plus fort, plus furieux; Turenne est plus adroit, & moins impétueux. Maitre de tous ses sens, animé sans colère, Il songe à fatiguer son terrible adversaire. D'Aumale en vains efforts épuise sa vigueur, Bien-tôt son bras lassé ne sert plus sa valeur. Turenne, qui l'observe, apperçoit sa foiblesse, Il se ranime alors, il le pousse, il le presse. Enfin d'un coup mortel il lui perce le flanc. D'Aumale est renversé dans les slots de son sang. Tout le peuple effrayé jette un cri lamentable. D'Aumale sans vigueur étendu sur le sable, Menace encor Turenne, & le menace en vain. Sa redoutable épée échape de sa main. Il veut parler, sa voix expire dans sa bouche. L'horreur d'être vaincu rend son air plus farouche;

11

11

T

T

D

R

E

Il se lève, il retombe, il ouvre un œil mourant.

Il regarde Paris, & meurt en soupirant.

Tu le vis expirer, infortuné Mayenne,

Tu le vis, tu frémis, & ta chûte prochaine,

Dans ce moment affreux s'offrit à tes esprits.

Cependant des soldats, dans les murs de Paris,

Rapportoient à pas lents le malheureux d'Aumale.

Ce spectacle sanglant, cette pompe satale,

Entre au milieu d'un peuple interdit, égaré.

Chacun voit en tremblant ce corps défiguré,

Ce front fouillé de fang, cette bouche entr'ouverte,

Cette tête panchée, & de poudre couverte,

Ces yeux où le trépas étale ses horreurs.

On n'entend point de cris, on ne voit point de pleurs.

La honte, la pitié, l'abatement, la crainte,

Etouffent leurs fanglots, & retiennent leur plainte'

Tout se tait, & tout tremble; un bruit rempli

d'horreur,

Bien-tôt de ce silence augmenta la terreur.

Du camp des assiégeans mille cris s'éleverent:

Les chess & les soldats près du Roi s'assemblerent:

Ils demandoient l'assaut. Le Roi dans ce moment,
Modera son courage, & leur emportement.

Il sentit qu'il aimoit son ingrate patrie,
Il voulut la sauver de sa propre surie.

Haï de ses sujets, promt à les épargner,
Eux seuls vouloient se perdre, il les voulut gagner.

Heureux

F

F

Heureux si sa bonté prévenant leur audace,
Forçoit ces malheureux à lui demander grace!
Pouvant les emporter, il les fait investir,
Il laisse à leur fureur le tems du repentir.
Il crut que sans assauts, sans combats, sans allarmes,

La disette & la faim, plus fortes que ses armes,
Lui livreroient sans peine un peuple inanimé,
Nourri dans l'abondance, au luxe accoutumé;
Qui vaincu par ses maux, souple dans l'indigence,
Viendroit à ses genoux implorer sa clémence,
Mais le faux zèle, hélas! qui ne sauroit ceder,
Enseigne à tout souffrir, comme à tout hazarder.

La clémence du Roi parut une foiblesse. Les mutins qu'épargnoit cette main vengeresse,

A peine encor remis de leur juste terrour, Alloient insolemment désier leur vainqueur. Ils osoient insulter à sa vengeance oisive. Mais, lors qu'enfin les eaux de la Seine captive, Cesserent d'apporter dans ce vaste sejour, L'ordinaire tribut des moissons d'alentour : Quand on vit dans Paris la faim pâle & cruelle, Montrant dèja la mort qui marchoit après elle; Alors en entendit des heurlemens affreux. Ce superbe Paris sut plein de malheureux, De qui la main tremblante, & la voix affoiblie, Demandoient vainement le soutien de leur vie. Bien-tôt le riche même, après de vains efforts, Eprouva la famine au milieu des trésors. Ce n'étoit plus ces jeux, ces festins, & ces fêtes, Où de mirthe & de rose ils couronnoient leurs têtes;

Où

0

D

P

P

T

Où parmi cent plaisirs, toûjours trop peu goûtez,

Les vins les plus parfaits, les mets les plus vantez,

Sous des lambris dorés, qu'habite la molesse,

De leur goût dédaigneux irritoient la paresse.

On vit avec effroy tous ces volupteux,

Pâles, désigurés, & la mort dans les yeux,

Périssant de misère au sein de l'opulence,

Détester de leurs biens l'inutile abondance.

Le vieillard, dont la faim va terminer les jours,

Voit son sils au berceau qui périt sans secours.

Ici meurt dans la rage une famille entiere.

Plus loin des malheureux, couchez sur la pous
sière,

Se disputoient encore à leurs derniers momens, Les restes odieux des plus vils alimens. Ces spectres affamez, outrageant la Nature,

Vont au sein des tombeaux chercher leur nourriture.

Des morts épouventez les ossemens poudreux,
Ainsi qu'un pur froment sont préparez par eux;
Que n'osent point tenter les extrêmes misères!
On les vit se nourrir des cendres de leurs peres.
Mais ce mets détestable avança leur trépas,
Et ce repas pour eux sut le dernier repas,

Ces Prêtres cependant, ces Docteurs fanatiques,

Qui loin de partager les misères publiques,

Bornant à leurs besoins tous leurs soins paternels,

Vivoient dans l'abondance à l'ombre des autels,

Du Dieu qu'ils offensoient attestant la soussfrance,

Alloient par-tout du peuple animer la constance.

Aux

Au

Le

P

F

Aux uns, à qui la mort alloit fermer les yeux,

Leurs liberales mains ouvroient dèja les Cieux.

Aux autres ils montroient d'un coup d'œil prophétique,

Le tonerre allumé sur un Prince hérétique:

Paris bien-tôt sauvé par des secours nombreux,

Et la main du Ciel prête à tomber pour eux.

Hélas! ces vains apas, ces promesses steriles,

Charmoient ces malheureux, à tromper trop saciles.

Par les Prêtres féduits, par les Seize effrayez,

Soumis, presque contents, ils mouroient à leurs

pieds;

Trop heureux, en effet, d'abandonner la vie.

D'un ramas d'étrangers la Ville étoit remplie;

Tigres

Tigres que nos ayeux nourroissoient dans leur sein, Plus cruels que la mort, & la guerre & la faim. Les uns étoient venus des campagnes Belgiques, Les autres des rochers & des monts Helvétiques; Barbares, dont la guerre est l'unique mêtier, Et qui vendent leur sang à qui veut le payer. De ces nouveaux tyrans les avides cohortes, Affiégent les maisons, en enfoncent les portes. Aux hôtes effrayez présentent mille morts: Non pour leur arracher d'inutiles trésors; Non pour aller ravir, d'une main adultère, Une fille éplorée à sa tremblante mere; De la cruelle faim le besoin consumant. Semble étouffer en eux tout autre sentiment; Et d'un peu d'alimens la découverte heureuse, Etoit l'unique but de leur recherche affreuse.

11

CHANT DIXIEME. 271

Il n'est point de tourment, de supplice & d'horreur,

Que pour en découvrir n'inventât leur fureur.

Une femme, grand Dieu! faut il à la mémoire,
Conserver le recit de cette horrible histoire!
Une femme avoit vû, par ces cœurs inhumains,
Un reste d'alimens arraché de ses mains.
Des biens que lui ravit la fortune cruelle,
Un Ensant lui restoit prêt à périr comme elle:
Furieuse, elle approche, avec un coutelas,
De ce sils innocent qui lui tendoit les bras,
Son ensance, sa voix, sa misère & ses charmes,
A sa mere en sureur arrachent mille larmes;
Elle tourne sur lui son visage effrayé,
Plein d'amour, de regret, de rage, & de pitié.

Trois

La rage, enfin, l'emporte; & d'une voix tremblant

Détestant son hymen & sa secondité,

Cher & malheureux fils, que mes flancs ont porté,

Dit-elle, c'est en vaiu que tu reçus la vie,

Les Tyrans, ou la faim l'auront bien-tôt ravie:

Eh pourquoi vivrois-tu! pour aller dans Paris,

Errant & malheureux pleurer sur ses débris?

Meurs avant de sentir mes maux & ta misere,

Rends moi le jour, le fang, que t'a donné ta mere;

Que mon sein malheureux te serve de tombeau,

Et que Paris du moins voye un crime nouveau.

En achevant ces mots, furieuse, égarée,

Dans les flancs de son fils sa main désesperée,

Enfonce en frémissant le parricide acier:

Porte

Ì

E

P

Γ

I

I

1

F

Porte le corps sanglant auprès de son soyer; Et d'un bras que poussoit sa saim impitoyable, Prépare avidement ce repas essroyable.

Attirez par la faim les farouches foldats,

Dans ces coupables lieux reviennent fur leurs pas.

Leur transport est égal à la cruelle joye,

Des ours, & des lions, qui fondent fur leur proye.

A l'envi l'un de l'autre, ils courent en fureur,

Ils enfoncent la porte. O! furprise, ô! terreur,

Près d'un corps tout-sanglant à leurs yeux se préfente,

Une femme égarée, & de sang dégoutante.

Oui, c'est mon propre fils, oui, monstres inhumains,

C'est vous qui dans son sang avez trempé mes

mains.

Que la mere, & le fils vous fervent de pâture.

Craignez-vous plus que moi d'outrager la Nature?

Quelle horreur, à mes yeux, femble vous glacer tous?

Tigres, de tels festins sont préparez pour vous.

Ce discours insensé, que sa rage prononce,

Est suivi d'un poignard qu'en son cœur elle ensonce.

De crainte, è ce spectacle, & d'horreur agitez,

Ces monstres confondus courent épouventez.

Ils n'osent regarder cette maison suneste.

Ils pensent voir sur eux tomber le seu céleste;

Et le peuple essrayé de l'horreur de son sort,

Levoit les mains au ciel, & demandoit la mort.

Jusqu'aux tentes du Roi, mille bruits en coururent;

Son cœur en fut touché, ses entrailles s'émûrent;

Sur

Sur ce peuple infidèle il répandit des pleurs:

O Dieu! s'écria t-il, Dieu, qui lis dans les cœurs,

Qui vois ce que je puis, qui connois ce que j'ose,

Des Ligueurs & de moi tu sépares la cause.

Je puis lever vers toi mes innocentes mains,

Tu le sçais, je tendois les bras à ces mutins,

Tu ne m'imputes point leurs malheurs & leurs

crimes.

Que la Ligue à son gré s'immole ces victimes;

Que Pellevé, Mendoze, & Mayenne, & Nemours,

Des peuples, sans pitié, laissent trancher les jours;

De mes sujets séduits qu'ils comblent la misere,

Ils en sont les Tyrans, j'en dois être le pere.

Je le suis, c'est à moi de nourrir mes enfans,

Et d'arracher mon peuple à ces loups devorans.

T 2

Dút-il

Henri de ses sujets, ennemi génereux, Aima mieux les sauver que de régner sur eux.

Il dit; & dans l'instant il veut que son armée,
Aproche sans éclat de la ville assamée;
Qu'on porte aux citoyens des paroles de paix,
Et qu'au lieu de vengeance on parle de bien-saits.
A cet ordre divin ses troupes obéissent.
Les murs en ce moment de peuple se remplissent.

On voit sur les ramparts avancer à pas lents,

Ces corps inanimés, livides & tremblans;

Tels qu'on seignoit jadis que des Royaumes sombres,

Les Mages à leur gré faisoient sortir les ombres,
Quand leur voix du Cocyte arrêtant les torrens,
Appelloient les ensers, & les manes errans.
Quel est de ces mourans l'étonnement extrême!
Leur cruel ennemi vient les nourrir lui-même.
Tourmentés, déchirés par leurs siers desenseurs,
Ils trouvent la pitié dans leurs persécuteurs.
Tous ces événemens leur sembloient incroyables.
Ils voyoient devant eux ces piques sormidables,
Ces traits, ces instrumens des cruautés du sort,
Ces lances, qui toujours avoient porté la mort,

T 3. Secondant

Secondant de Henri la génereuse envie,
Au bout d'un ser sanglant leur apporter la vie.
Sont ce là, disoient-ils, ces monstres si cruels?
Est-ce là ce Tyran si terribile aux mortels?
Cet ennemi de Dieu, qu'on peint si plein de rage?
Hélas! du Dieu vivant, c'est la brillante image,
C'est un Roi bien-faisant, le modèle des Rois.
Nous ne méritons pas de vivre sous ses loix.
Il triomphe, il pardonne, il cherit qui l'offense.
Puisse tout notre sang cimenter sa puissance!
Trop dignes du trépas, dont il nous a sauvez,
Consacrons lui ces jours qu'il nous a conservez.

De leurs cœurs attendris tel étoit le langage; Mais qui peut s'assûrer sur un peuple volage,

Dont

Dont la foible amitié s'exhale en vains discours,

Qui quelque fois s'éleve & retombe toûjours?

Les Prêtres, dont cent fois la fatale éloquence,

Ralluma tous ces seux qui consumoient la France,

Vont se montrer en pompe à ce peuple abbatu.

Combattants sans courage, & Chrêtiens sans vertu,

A quel indigne appas vous laissez-vous séduire?

Ne connoissez-vous plus les palmes du martyre?

Soldats du Dieu vivant, voulez-vous aujourd'hui,

Vivre pour l'outrager, pouvant mourir pour lui?

Quand Dieu du haut des cieux nous montre la couronne,

Chrêtiens, n'attendons pas qu'un Tyran nous pardonne.

Dans sa coupable secte, il veut nous réunir: De ses propres bien-saits songeons à le punir.

T 4

Sauvons

Sauvons nos temples saints de son culte hérétique, C'est ainsi qu'ils parloient, & seur voix sanatique, Maitresse du vil peuple, & redoutable aux Rois, Des bien-saits de Henri saisoit taire la voix.

Et déja quelques uns reprenant leur surie, S'accusoient en secret de lui devoir la vie.

Malgré tant de clameurs, & de cris odieux,

La vertu de Henri pénétra dans les cieux.

Louis qui du plus haut de la voute divine,

Veille fur les Bourbons, dont il est l'origine,

Connut qu'ensin les tems alloient être accomplis,

Et que le Roi des Rois adopteroit son sils.

Aussi-tôt de son cœur il chassa les allarmes,

La soi vint essayer ses yeux mouillez de larmes,

Et la douce esperance, & l'amour paternel Conduisirent ses pas au pied de l'Eternel.

Au milieu des clartés d'un feu pur & durable,
Dieu mit avant les tems son Trône inébranlable.
Le Ciel est sous ses pieds, de mille astres divers,
Le cours toûjours règlé l'annonce à l'Univers.
La puissance, l'amour, avec l'intelligence,
Unis & divisez composent son essence.
Ses faints dans les douceurs d'une éternelle paix,
D'un torrent de plaissirs, enyvrez à jamais,
Penetrez de sa gloire, & remplis de lui-même,
Adorent à l'envi sa majesté suprême.
Par des coups essence sendu son courroux;
A sur les Nations etendu son courroux;

Mais

Mais toûjours pour le juste il eut des yeux propices;

Il le soutient lui-même au bord des précipices, Epure sa vertu dans les adversités, Combat pour sa desense, & marche à ses côtés.

Le Pere des Bourbons à ses yeux se présente,

Et lui parle en ces mots d'une voix gémissante.

Pere de l'Univers, si tes yeux quelque sois,

Honorent d'un regard les peuples & les Rois;

Vois le peuple François à son Prince rebelle.

S'il viole tes loix, c'est pour t'être sidèle.

Aveuglé par son zèle, il te désobéit,

Et pense te venger alors qu'il te trahit.

Vois ce Roi triomphant, ce soudre de la guerre,

L'exemple, la terreur, & l'amour de la terre;

Avec tant de vertu, n'as-tu formé son cœur,

Que pour l'abandonner aux pièges de l'erreur?

Faut il que de tes mains le plus parfait ouvrage,

N'offre au Dieu qui l'a fait qu'un criminel homage?

Ah! si du grand Henri ton culte est ignoré,

Par qui le Roi de Rois veut il être adoré?

Daigne êclairer ce cœur, créé pour te connoître,

Donne à l'Eglise un fils, donne à la France un maître,

Des Ligueurs obstinez confonds les vains projets,
Rends les sujets au Prince, & le Prince aux sujets.
Que tous les cœurs unis adorent ta justice,
Et t'offrent dans Paris le même sacrifice.

L'Eternel à ses vœux se laissa pénétrer, Par un mot de sa bouche il daigna l'assûrer.

A sa divine voix les astres s'ébranlerent,

La terre en tressaillit, les Ligueurs en tremblerent;

Le Roi, qui dans le Ciel avoit mis son appuy, Sentit que le Très-haut s'interessoit pour lui.

Soudain la Vérité, si long-tems attenduë,
Toûjours chere aux humains, mais souvent inconnuë,

Dans les tentes du Roi, descend du haut des Cieux.

D'abord un voile épais la cache à tous les yeux,

De moment en moment, les ombres qui la couvrent,

Cedent à la clarté des seux qui les entr'ouvrent: Bien-tôt elle se montre à ses yeux satisfaits,

Brillante

Brillante d'un éclat qui n'èbloüit jamais.

Henri, dont le grand cœur étoit formé pour elle,

Voit, connoit, aime enfin sa lumiere immortelle.

Il abjure avec foyces dogmes féducteurs,

Ingenieux Enfans de cent nouveaux docteurs.

Il reconnoit l'Eglise ici bas combatuë,

L'Eglise toûjours une, & par tout étenduë:

Libre, mais sous un chef, adorant en tout lieu,

Dans le bonheur des faints, la grandeur de son

Dieu.

Le Christ de nos péchés victime renaissante,

De ses élûs chéris nourriture vivante,

Descend sur les autels à ses yeux éperdus,

Et lui découvre un Dieu sous un pain qui n'est plus.

Son cœur obeissant se soumet, s'abandonne,

A ces mystères saints dont la raison s'étonne.

Louis

Louis dans ce moment qui comble ses souhaits, Louis tenant en main l'olive de la paix, Descend du haut des Cieux vers le Héros qu'il aime.

Aux ramparts de Paris il le conduit lui même. Les ramparts ébranles s'entr'ouvrent à sa voix, Il entre au nom du Dieu qui fait régner les Rois. Les Ligueurs éperdus, & mettant bas leurs armes, Sont aux pieds de Bourbon, les baignent de leurs larmes,

Les prêtres sont muets : les Seize épouventez, En vain cherchent pour fuir des antres écartez. Tout le peuple changé dans ce jour falutaire, Reconnoit fon vrai Roi, fon vainqueur, & fon pere.

CHANT DIXIEME.

287

Dès lors on admira ce régne fortuné,

Et commençe trop tard, & trop tôt terminé.

L'Espagnol en trembla: justement desarmée,

Rome adopta Bourbon, Rome s'en vit aimée;

La Discord rentra dans l'éternelle nuit:

A reconnoitre un Roi Mayenne sut réduit,

Et soumettant ensin son cœur, & ses Provinces,

Fut le meilleur sujet du plus juste des Princes.





